



TROISIÈME DISTRICT

Jacques Beaumier

Troisième District

Jacques Beaumier

Prologue

Indah soutenait la fille en la serrant contre elle. La fille tenait à peu près debout et gardait les yeux ouverts, mais semblait ne plus avoir conscience de rien. Grande, vêtue d'une étroite mini-robe blanche, elle était émouvante de beauté dans son état d'effondrement. Indah parcourut du regard la luxueuse station de transport interzone, baignée dans une luminosité douce et une musique apaisante, presque déserte en cette fin de nuit. Elle fut rassurée de ne voir que quelques employés fatigués, personnel de service qui transitait entre les différents districts, impatient de retrouver les cellules de repos de la zone trois. Le tramélec entrant dans la station décéléra dans le chuintement discret du freinage magnétique. Sur le côté de la rame, l'affichage bleu électrique de sa destination se stabilisa au rythme du freinage, en surimpression stationnaire sur le flanc du transporteur. La porte s'ouvrit et elle allait entraîner la fille à l'intérieur quand elle sentit une présence derrière elle. Une main

puissante et agressive se referma sur son bras en l'obligeant à lâcher prise. Un deuxième homme prit à bras-le-corps la grande fille qui allait s'affaisser sur le quai et la tira en arrière. La main fit pivoter brutalement Indah et elle reconnut l'agent de sécurité qui l'avait réceptionnée à son arrivée au pavillon d'accueil de la résidence, en début de soirée. Il était grand, bâti comme un militaire entraîné, le visage fermé et tendu, les yeux bridés, le regard froid et vide.

— *Vous n'auriez pas dû l'emmener, dit-il sèchement, et on saura vous retrouver au besoin.*

Il la poussa fermement à l'intérieur de la rame au moment où la porte commençait à se refermer. Elle eut seulement le temps de se retourner pour les voir s'éloigner avec la fille à travers la paroi translucide du tramélec pendant qu'il redémarrait silencieusement.

Elle se mit à trembler sans pouvoir se contrôler ; épuisée et terrifiée, répétant dans sa tête l'adresse et le numéro de contact que Dell avait eu le temps de lui donner en les aidant à s'enfuir de la résidence.

Première partie

Chapitre 1

Il était tard et le capitaine Anderson Hill, chef de la Brigade territoriale de New Concord, était assis à son bureau. Il se renversa dans le fauteuil en étirant les jambes, leva le visage vers le plafond en fermant les yeux et resta immobile quelques instants, puis il prit une profonde inspiration et se redressa. La peinture récente, le mobilier moderne et l'éclairage diffus mais abondant donnaient une clarté agréable à la pièce. Anderson, lui, semblait sombre et contrarié ; il venait d'éteindre d'un geste sec l'écran de gauche de sa table numérique. L'écran central, le plus grand, était un rappel de celui qui occupait une grande partie du mur de la salle des enquêteurs. Il renvoyait en continu la position des patrouilles et des agents sur le terrain, tandis que sur celui de droite défilaient des statistiques et la qualification des principaux événements en cours. Anderson avait pourtant l'habitude de travailler sans stopper le flux silencieux des images et du bandeau d'information qui défilait sur la chaîne Second District News, une sorte de veille inconsciente

l'alertant quand quelque chose concernait la Brigade. Le reportage qu'il venait de suivre faisait un rappel dramatique de crimes et délits commis dans le deuxième district, territoire protégé de la bourgeoisie aisée, par des migrants frappés de procédure d'éviction. Il savait que les motifs de leur expulsion étaient souvent futiles ; désespérés par l'injustice de cette sanction, ils disparaissaient et survivaient comme ils pouvaient, sombrant parfois dans la délinquance et la violence. Mais ce qu'Anderson n'avait pas supporté, c'étaient les propos tenus par Rajani, le maître du Conseil des districts :

— Les citoyens sont excédés ; nos forces de sécurité doivent désormais traiter ce problème en urgence, avec tous les moyens dont elles disposent.

Pourtant, la dérive populiste de Rajani n'engageait que lui ; les priorités de la Brigade étaient clairement définies et ne pouvaient être remises en question sans concertation. Quand l'appel de la ligne directe de Rajani clignota sur l'écran central, Anderson était prêt à l'affronter pour défendre les prérogatives de sa fonction. Le visage

aristocratique, dépourvu de toute expression, de Rajani apparut :

— Capitaine Hill, je sais ce que vous pensez, déclara-t-il froidement, mais ça ne m'intéresse pas plus que vous ne l'êtes par la politique. Je vous rappelle simplement que mes sources de renseignements sont nombreuses. Si j'apprends que vous avez négligé des informations permettant l'arrestation de clandestins ou que vos équipes ne mettent pas l'énergie nécessaire à régler ce problème, vous devrez vous expliquer devant le Conseil et être très convaincant pour conserver votre poste.

Il raccrocha sans attendre de réponse. Rajani et Anderson ne s'appréciaient pas, mais Anderson était surpris, et indigné ; il n'était pas habitué à cette brutalité de la part de Rajani et encore moins à être menacé de cette façon. Sans plus de réflexion, il décida de ne tenir aucun compte de cet échange et de laisser son équipe travailler sans nouvelles consignes. Il se leva, récupéra sa veste jetée sur un fauteuil et quitta son bureau, verrouillant la porte en effleurant d'un geste bref le contrôleur d'identité. Il traversa le Hive, vaste surface partagée entre bureaux

ouverts, box confidentiels et salles de réunions. Dans le hall central, où seuls une demi-douzaine d'enquêteurs étaient encore présents, le silence était simplement interrompu par la voix synthétique et calme de l'IA centrale notifiant un nouvel événement. L'activité ne s'arrêtait jamais, mais elle était rythmée par les cycles de montée en tension du corps social et les périodes propices à la délinquance. Un calme relatif régnait ce soir. Anderson s'arrêta devant la paroi de verre qui ouvrait toute la longueur de la salle sur les tours résidentielles et les parcs de la zone deux. Depuis le trentième étage du bloc administratif, la vue se perdait vers la démarcation du troisième district, à six kilomètres. Le panorama étirait les architectures audacieuses, largement végétalisées et traversées d'avenues, que parcourait le trafic régulé des transporteurs autonomes, cabélecs, tramélecs et autres délivrélecs. Vivre dans le second district était un privilège réservé à un demi-million de citoyens de New Concord qui n'acceptaient aucune incertitude concernant leur sécurité et, de plus en plus souvent, Anderson

s'interrogeait sur la légitimité de cette exigence alors que les habitants de la zone trois étaient confrontés au quotidien à la laideur, la précarité et la violence.

Le reflet dans le vitrage d'une silhouette derrière lui le fit se retourner :

- Je rentre, Christopher, j'en ai assez entendu pour aujourd'hui.
- Capitaine, j'ai écouté Rajani et je voulais juste savoir...
- Non, on ne change rien.

Christopher esquissa un semblant de sourire :

— Alors bonne soirée Capitaine, je ne vais pas tarder non plus, Chann est seule à la maison.

Le jeune officier Christopher repartit vers son bureau, de la démarche légèrement chaloupée du combattant entraîné à contrôler ses appuis. Il était plus petit qu'Anderson mais aussi large d'épaules ; sa musculature comme sa tenue et son attitude témoignaient de la volonté d'être un exemple au sein de la Brigade. Pourtant, l'attention inquiète qui ne

quittait jamais son regard pouvait faire douter de son aptitude. C'était peut-être pour cette faille dissimulée, et aussi pour le souci permanent qu'il avait de sa fille Chann qu'Anderson l'aimait bien. Chann avait quinze ans et semblait s'accommoder de vivre chez son père, mais le mélange d'intelligence et d'intransigeance qui la caractérisait était un défi quotidien pour celui-ci.

Anderson réserva un cabélec autonome en entrant dans l'ascenseur extérieur qui prolongeait le spectacle de la ville. Il y en avait toujours en attente sur l'aire de dépose du Centre administratif, les véhicules personnels ou avec chauffeur ayant disparu depuis longtemps. Il fut identifié en approchant le cabélec dont la coque s'ouvrit et il entra dans l'habitacle :

— À la maison, dit-il simplement, tandis que le transporteur se glissait silencieusement dans le trafic.

Les parois de la cabine étaient animées par les images d'un travelling en forêt où des chants d'oiseaux s'élevaient discrètement. Anderson tendit la main vers l'écran de

contrôle et pour la deuxième fois de la soirée stoppa la diffusion d'un geste brusque. Les parois retrouvèrent leur transparence et il se perdit dans la contemplation de ce paysage urbain paisible et parfaitement entretenu. Le cabélec traversa le parc de l'Union par une avenue sinuueuse. De l'autre côté, les tours du centre d'affaires et les immeubles résidentiels couverts de végétation étaient remplacés par des habitations isolées, noyées dans les arbres.

Anderson arriva chez lui vers vingt et une heures, retrouvant avec plaisir sa maison, plutôt modeste pour ce quartier recherché du deuxième district. Ses revenus de Chef de Brigade lui auraient permis de déménager depuis longtemps pour une propriété plus vaste mais, vivant seul et recevant peu, il n'avait pas besoin de plus d'espace et il était très attaché à son jardin. Le cabélec remonta l'allée bordée d'éryables et stoppa devant la porte. Il descendit et elle se déverrouilla avec un déclic.

Il accrocha sa veste dans l'entrée et passa directement dans l'espace repas pour jeter un plat préparé dans le réchauffeur et se servir un whisky. Il entra ensuite dans le salon,

simplement mais confortablement meublé d'un canapé et deux fauteuils en cuir, deux tables basses et une enfilade en teck brut sur laquelle quelques sculptures primitives et un petit écran de contrôle étaient posés. Il s'en saisit et les notes de piano de l'introduction de *Back Home Blues* de Charles Mingus emplirent la pièce. Il reprit son verre et ouvrit la large baie vitrée pour sortir dans le jardin et profiter de la douceur de la soirée.

— Bonsoir Le Nôtre. Comment vont nos plantes ?

L'androïde se retourna, un sécateur électrique à la main, le tablier impeccable et le mouvement souple et précis. Un sourire éclaira son visage bleu azur :

— Elles se portent à merveille, Monsieur, mais je crains une attaque de parasites sur les rosiers. Il faudra certainement les traiter, par précaution.

— Et pourquoi donc ?

— Les tenthredes, Monsieur. Les conditions sont parfaites pour leur développement. Les larves se reconnaissent au nombre de fausses pattes...

— Merci mille fois Le Nôtre, l'interrompit Anderson en riant, épargne-moi les explications, je m'en remets entièrement à ta science inépuisable.

— Monsieur se moque, constata froidement l'androïde en revenant à son rosier, mais les tenthrides font des ravages et la nature est fragile. La santé de vos rosiers me préoccupe autant que la vôtre. J'espère que c'est votre premier verre, votre consommation d'alcool a augmenté de vingt-deux pour cent depuis...

— Tu me l'as déjà dit. Occupe-toi des rosiers, j'ai épuisé mon quota de tolérance aux injonctions aujourd'hui.

Anderson lui posa la main sur l'épaule ; ces humanoïdes étaient de plus en plus civilisés et ils pouvaient travailler toute la nuit en le restant :

— Que Monsieur me pardonne, s'excusa Le Nôtre, je dois veiller à tout.

Chapitre 2

Depuis quelques jours, les signalements concernant des clandestins en fuite se multipliaient. Christopher, chargé entre autres tâches du suivi des expulsions, perdait son temps en vérifications qui ne débouchaient sur rien. Il raccrocha avec lassitude ; la femme qui venait de contacter le service était typique de cette population oisive et malfaisante qui s'occupait en espionnant ses voisins. Elle avait vu le reportage de Second District News sur les migrants en fuite et elle était convaincue que son voisin, Ousmane, cachait quelqu'un chez lui. L'agent Ingrid Ström qui assurait le premier filtrage lui avait transféré l'appel dès qu'elle avait consulté l'identité du suspect.

— J'ai entendu du bruit ce matin, après qu'Ousmane est parti travailler, affirmait la voisine, et je l'ai vu revenir plusieurs fois avec un plateau-repas alors qu'il dîne au restaurant de son entreprise...

Quelques minutes plus tard, Christopher entra dans le bureau d'Anderson :

— Capitaine, un signalement qui mérite peut-être une intervention chez un certain Ousmane RV8320.

— Il n'a pas de nom, votre Ousmane ?

— Un peu compliqué, Capitaine, il s'appelle Mbaye Sonko, mais dans son dernier rapport de surveillance, il est noté qu'il n'a pas participé à la Fête de l'Union le 1^{er} juillet et qu'il communique en swahili avec un dénommé Koffi Mawuko.

— Et alors, c'est anormal de parler sa langue natale ?

— Je ne sais pas, Capitaine, mais Mawuko est en fuite depuis une semaine, il pourrait bien se cacher chez Ousmane.

— Il a fait quelque chose de grave ce Mawuko ?

— Non, Capitaine, il doit juste être expulsé après un problème à son usine. Mais Ousmane, c'est pas un profil habituel de migrant. C'est un scientifique, cultivateur d'organes chez Organs Farm Inc. Alors j'ai préféré vous en parler parce que vu ce que Rajani a dit...

— Vous avez bien fait, Christopher, je regarde ça et je vous tiens au courant dans la journée.

Anderson détestait ce genre de situation. Non seulement il fallait partir à la chasse d'un pauvre bougre terrorisé, mais celui qui le protégeait serait inévitablement expulsé avec lui ; Rajani serait comblé ! Il consulta le fichier central pour en savoir plus sur cet Ousmane. Une connexion à GID, la base globale des données individuelles, lui donna accès à tous les détails de son dossier professionnel. Quant à Koffi Mawuko, il était employé par une usine de recyclage du quatrième district et Anderson avait une idée assez précise du genre d'enfer dans lequel il avait vécu. Koffi avait frappé un supérieur qui le harcelait et s'était enfui. Il avait franchi deux changements de zones et avait rejoint son cousin Ousmane dans le second district, ce qui révélait des qualités certaines d'intelligence et de sang-froid. Il serait inéluctablement expulsé dans les jours à venir et Ousmane subirait le même sort à moins qu'Anderson ne lui trouve une protection de bon niveau. Dix minutes plus tard, il demanda à être mis en relation avec

Alistair MacLeod, un des membres du Conseil des districts. Ils se connaissaient depuis longtemps et s'appréciaient mutuellement :

— Comment allez-vous, Anderson ?

— J'essaie de faire mon travail convenablement. Et, vous-même, comment allez-vous ?

— Beaucoup mieux que l'an dernier, croyez-moi !

— Curieusement, mon appel est en lien avec votre greffe de pancréas. Vous ignorez certainement tout de l'homme qui vous a sauvé la vie, mais il pourrait avoir besoin de votre aide.

Anderson rapporta les informations trouvées dans le dossier professionnel d'Ousmane. Une déviance cellulaire avait failli priver Alistair de cette greffe devenue urgente. En dépit de quarante heures de Soutien Intégratif imposées par l'administration des migrants en raison de son absence aux commémorations du premier juillet, Ousmane avait travaillé sans relâche pour régler le problème, sacrifiant ses jours de repos et une bonne partie de son sommeil. Alistair l'écouta

avec attention, jusqu'à la conclusion d'Anderson.

— Cet après-midi, nous allons chez lui arrêter un certain Koffi Mawuko, cousin d'Ousmane. Ce dernier le protège en le cachant chez lui. Après ça, Ousmane aura besoin de votre intervention pour ne pas être expulsé aussi.

Alistair promit qu'Ousmane ne serait pas inquiété et Anderson renvoya l'information à Christopher en même temps qu'il validait l'intervention. Ce dernier réunit son équipe vers quatorze heures trente. Deux hommes, équipés comme lui de pistolets magnétiques Blaster 5000. C'était plus que suffisant pour l'arrestation d'un fugitif vraisemblablement sans arme. Anderson se chargea du brief lui-même :

— Pas de sommations avant d'entrer, Koffi pourrait avoir un geste désespéré. Évitez toute violence ; soyez prudents et protecteurs.

Vers quinze heures, Christopher et ses coéquipiers forcèrent la porte d'Ousmane. En pénétrant dans le modeste studio équipé du mobilier standard au design purement

fonctionnel, Christopher perçut simultanément une forme allongée sur le lit, recroquevillée sous une couverture, et un homme qui sortait de la salle d'eau, une serviette à la main ; Koffi était malade et Ousmane était repassé chez lui pour le soigner. La colère contre l'institution qu'il contenait depuis des mois explosa. Saisissant un couteau sur la table, il bondit vers Christopher et ses hommes en criant :

— Il est innocent !

Christopher leva les bras dans un réflexe de protection et n'eut pas le temps d'ajuster son tir. La charge magnétique toucha Ousmane en plein visage. Il pivota et tomba en arrière comme une masse, la tempe heurtant violemment l'angle de la table métallique fixée au sol. Koffi se redressa sur le lit et tremblait de tout son corps. Christopher, tétanisé, regardait la flaque de sang qui s'étalait sous la tête d'Ousmane. L'hypothèse de devoir tuer un homme faisait pleinement partie de sa formation, mais pas l'homicide par accident.

Chapitre 3

Anderson consultait une fiche d'incident signalée à son attention par Felicidad. Elle avait intégré son équipe une dizaine d'années auparavant, et il n'avait pu ignorer l'attraction qu'exerçait sur lui son énergie inépuisable, la sincérité de son engagement et son physique spectaculaire. Au fil du temps, elle était devenue une proche collaboratrice mais s'apprétait à le quitter pour rejoindre la Brigade des Délits Sexuels, convaincue que Jésus en personne l'appelait à surveiller la moralité de ses contemporains ; il fallait protéger les plus vulnérables. Il lança l'appel :

— Bonjour Capitaine, qu'en pensez-vous ?

— Cette histoire m'intrigue ; ce délivrélec qui disparaît sans laisser de traces puis réapparaît dans une autre zone, c'est inexplicable.

— Le plus suspect, c'est le relevé de ses déplacements en zone quatre, avec ces trajets fréquents vers un site désaffecté. J'ai demandé au responsable de secteur de faire une

inspection mais il m'a envoyé balader... pas le temps pour ces conneries, a-t-il dit !

— Difficile de lui en vouloir, vu le quotidien de son secteur.

— Mais j'ai jeté un œil sur les archives de surveillance satellite ; il y a trop d'activité pour une friche industrielle. C'est pour ça que j'ai fait suivre la fiche.

— OK, j'enverrai une équipe... tu vas nous manquer Felicidad !

— Vous allez me manquer aussi, Capitaine.

Anderson entendit l'émotion dans le changement de ton de Felicidad, sans s'interroger sur sa nature. Il mit fin à la communication. La porte du bureau était rarement fermée, Christopher entra et resta debout en silence. Son expression et la dureté anxieuse de son regard inquiétèrent Anderson :

— Vous avez trouvé Koffi ?

— Oui Capitaine, il est au dépôt.

— Comment ça s'est passé ?

Christopher sembla s'affaisser un peu et son regard s'esquiva :

— Ousmane était là. Il a tenté de s'interposer violemment et j'ai dû riposter...

Anderson attendit la suite, il était rattrapé par la déclaration de Rajani aux médias, avec le pressentiment de désastres provoqués et inéluctables.

— Il s'est tué en tombant.

Anderson avait fermé la porte de son bureau. Le menton posé sur ses mains croisées, il était immobile depuis plus d'une minute ; Christopher était consigné en suivi psychologique et ne reviendrait pas avant deux semaines. Objectivement, rien n'empêchait de considérer ces événements comme regrettables mais inhérents à l'activité de la Brigade. Il se sentait pourtant étrangement responsable. Les images défilaient sur les écrans de sa table de travail, le Hive au-delà de sa porte était animé d'une vie organique dont les échos lui parvenaient comme assourdis par une distance inhabituelle. Il pensa à l'émotion et la fierté de son père lorsqu'il avait intégré la Brigade, son fils allait protéger la population.

Le cabélec l'attendait à la sortie de l'ascenseur et Anderson arriva chez Organs Farm Inc. vers dix-sept heures. Il tendit son insigne électronique à une hôtesse du bureau d'accueil qui lui trouva l'air fatigué et l'informa qu'on allait venir le chercher dans quelques minutes. Assis sur la banquette, il se demandait quelle était la nature de la relation entre Ousmane et Salimah, sa collègue de travail et l'unique personne qu'il semblait avoir fréquentée en dehors de celui-ci. Une porte glissa silencieusement sur la paroi. Une jeune femme vêtue d'une combinaison blanche entra dans le hall et s'approcha en souriant :

— Je vous accompagne ; Salimah vous attend. J'espère qu'elle n'a pas d'ennuis.

Anderson ne répondit pas. Ils empruntèrent un long trottoir roulant qui desservait de nombreuses coursives, puis un ascenseur qui les déposa au douzième étage. Tout était dans des tons de blanc et gris, d'une propreté absolue. Ils ne croisèrent que quelques employés en blouse blanche pendant leur trajet. Mais derrière les vitrages opalescents des laboratoires, on pouvait

entrevoir une importante activité. La jeune femme ouvrit une porte et la lumière inonda une petite salle de réunion au mobilier confortable. Elle l'invita à se servir au distributeur de boissons, élégamment encastré dans la paroi et à s'installer en attendant Salimah, puis elle se retira. Anderson ne voulait pas boire et attendit debout. Salimah entra et ferma la porte. Elle portait une blouse de laboratoire qui ne pouvait dissimuler complètement une silhouette pleine de féminité et de douceur ; Anderson ne put s'empêcher de remarquer qu'elle était belle et semblait plus jeune que ses trente-huit ans. C'était assez remarquable pour une femme qui avait connu des années si difficiles, dans son pays comme depuis son entrée dans l'Union. Salimah ne fit pas d'effort de politesse, mais elle ne montrait aucun signe de peur ou de nervosité. Elle était grave et silencieuse, le regard interrogateur.

— Il s'agit d'Ousmane, dit Anderson, c'était un accident. Je suis profondément désolé...

Il hésita, soudain traversé par l'intuition qu'elle aimait Ousmane, et il se sentit déplacé

et incapable de dire ce qu'il aurait fallu dire. Elle comprit immédiatement :

— Comment est-ce arrivé ?

Il raconta l'intervention de son équipe en termes précis et froids de rapport de police, mais il y avait de la compassion dans son regard et dans sa voix. Salimah lui tourna lentement le dos en l'écoutant, puis, courbée de chagrin, elle posa son visage dans ses mains et pleura silencieusement. Anderson était incapable du moindre geste, paralysé par la culpabilité. Soudain, elle se redressa pour lui faire face :

— Pouvez-vous m'expliquer au nom de quoi vous détruisez nos vies ? demanda-t-elle.

— Je crois que vous le savez aussi bien que moi et je comprends que ce soit plus difficile à accepter pour vous que pour moi, mais je ne m'en satisfais pas non plus.

Elle ne répondit pas mais quelque chose changea dans son regard, comme si la colère qu'elle avait exprimée s'était muée en simple tristesse qu'il pouvait partager.

— Je dois retourner travailler, dit-elle enfin. Je vous raccompagne.

Le retour vers l'entrée du site se fit en silence.

— Je suis désolé, répéta Anderson au moment de se séparer.

Et il était profondément sincère. Désolé d'être objectivement responsable de la mort d'Ousmane, désolé d'être le bras armé d'une politique inhumaine et d'être passé insidieusement de la protection des populations à la défense des privilégiés d'une société injuste.

Chapitre 4

Le cabélec ralentit en quittant la voie centrale de circulation, parcourut encore quelques dizaines de mètres sous les arbres de l'allée de transfert et s'arrêta silencieusement devant les studios de Second District News dans un ensemble de hauts bâtiments végétalisés de la Media Factory, au cœur du deuxième district. Le dossier se releva et Anderson, sortant de sa méditation, récupéra son Energy Phone connecté sur l'accoudoir ; son crédit d'eurowatts était remonté au

maximum, conformément au message promotionnel qui s'affichait sur les véhicules de la compagnie. Vingt ans plus tôt, Japan Power avait industrialisé une batterie de cent grammes, rechargeable en quelques minutes et capable de stocker assez d'électricité pour plusieurs dizaines de kilomètres en cabélec. L'intégration de cette réserve d'énergie dans les Energy Phones avait fait de l'Eurowatt le mode de paiement de nombreux services consommateurs d'énergie. Anderson sortit du cabélec avec un haussement d'épaules ; il faudrait quand même vérifier le montant de la commission EasyCab sur la recharge.

Il était juste à l'heure et entra d'un pas rapide dans le vaste hall d'accueil. Dans un calme surprenant, une foule de techniciens, coursiers ou chargés d'entretien se croisaient sans ralentir ni dévier de leurs trajectoires ; la plupart étaient des androïdes de dernière génération.

Quelques minutes plus tard, Anderson était installé dans l'un des trois fauteuils du petit salon en estrade, sur un côté du plateau. Charlene Brooks, la très séduisante présentatrice vedette de Weekly Events, vint

s'asseoir en face de lui en souriant. Le fauteuil était bas ; elle croisa les jambes et tira sa courte jupe vers ses genoux, sans grand résultat. Remettant en place une mèche de cheveux blonds, elle jeta un coup d'œil sur son écran-bracelet et se tourna vers son invité :

— Bonsoir, Capitaine Hill. Ce soir, je devrais plutôt vous appeler « Anderson Hill ». Vous avez dirigé la Brigade Territoriale pendant douze ans, mais vous venez d'annoncer par un communiqué officiel votre démission en raison d'un grave désaccord avec le Conseil des districts. Voulez-vous commenter cette décision ?

Anderson leva un regard déterminé :

— Bien sûr, et je dois cette explication à tous les citoyens, dit-il de cette voix ferme et posée qui captait l'attention. J'ai assumé pendant plus de douze ans les responsabilités de Chef de Brigade et pendant toutes ces années, j'étais convaincu que ma mission était de veiller à la sécurité de l'ensemble de la population des quatre districts, sans distinction. Mais dernièrement, j'ai dû

admettre que le Conseil attendait tout autre chose de la Brigade.

— Et qu'est-ce que le Conseil attendait, selon vous ?

— Que la Brigade participe à la manipulation de l'opinion par son action répressive. L'objectif est d'effrayer les Citoyens Électeurs et de les convaincre que le deuxième district pourrait sombrer dans la délinquance si le Conseil n'était pas réélu.

— C'est une accusation sérieuse, mais pourquoi cette prise de conscience soudaine après tant d'années de bonne entente avec le pouvoir politique ?

— La situation a changé, peut-être parce que le Conseil n'est pas certain d'être réélu en raison des soupçons de corruption alimentés par les récents scandales. En ce qui me concerne, j'ai été soumis à une pression directe et j'ai dû assumer la mort injuste d'un migrant admirable. À la suite de ce drame, la femme qui l'aimait m'a fait prendre conscience de ma part de responsabilité.

Anderson expliqua comment les déclarations alarmistes de Rajani avaient

provoqué une psychose collective multipliant les arrestations de clandestins et comment cet homme avait été tué pendant une de ces interventions. Il parla d'Ousmane avec chaleur, le présentant comme exemplaire d'une immigration parfaitement intégrée dont il était absurde d'exiger une assimilation totale. L'exercice du devoir de fraternité qui l'avait amené à héberger secrètement son cousin n'aurait jamais dû entraîner sa mort.

— En fait, ces arrestations n'étaient pas nécessaires ; nous n'avions pas affaire à de dangereux délinquants mais à de pauvres gens en situation difficile. Suite à ces événements j'ai réalisé que notre mission de sûreté était instrumentalisée par les politiques, conclut-il. En réalité, le Conseil ne se préoccupe que du deuxième district et la sécurité des Citoyens Électeurs est clairement prioritaire. J'ai donc choisi la démission et je vais maintenant travailler avec l'ONG United Mankind qui protège ceux qui en ont le plus besoin : les habitants du troisième et du quatrième district.

Les accusations que portait Anderson provoquèrent une onde de choc considérable.

Avant la fin de la soirée, les médias retraçaient sa carrière, rappelant sa réputation d'intégrité et l'autorité avec laquelle il avait toujours tenu ses équipes dans la vocation du service public. Sa crédibilité était indiscutable et son réquisitoire d'autant plus convaincant.

Dès le lendemain, à dix heures, la porte-parole du Conseil fit une brève déclaration. Elle rappelait que l'interpellation dans laquelle Ousmane avait trouvé la mort avait été menée sous la responsabilité du Capitaine Hill. Elle indiquait qu'Ousmane, «*coupable d'hébergement illégal d'un migrant en fuite, recherché pour voies de fait sur son supérieur, avait été abattu lorsqu'il avait agressé les forces de police à l'arme blanche pour tenter d'empêcher son arrestation*». Ces informations étaient incomplètes et partiellement inexactes ; Ousmane était nerveusement épuisé par des sanctions administratives injustifiées et «*l'arme blanche*» était un couteau de table à bout rond. En vérité, Ousmane n'avait rien d'un tueur ni d'un forcené et le jeune officier Christopher avait simplement paniqué devant son geste de révolte.

Chapitre 5

Sans avoir eu de contact direct avec elle, Anderson connaissait depuis longtemps l'ONG United Mankind pour son action dans le troisième district et ses tentatives de réinsertion de jeunes délinquants. Il avait été surpris par l'adresse de son siège, dans ce quartier de bureaux de grand standing, en bordure du parc. Il aurait imaginé une domiciliation plus modeste pour une ONG humanitaire. Dès la confirmation de son embauche, il avait rencontré la plupart des permanents, une petite équipe d'une douzaine de personnes, et le président Gopal Karmalesh l'avait personnellement installé dans un bureau vaste et confortable, à quelques portes du sien. Karmalesh était un petit homme affable qui cachait habituellement son embonpoint derrière une veste officier bien coupée sur une chemise à col indien. Il affichait en toute circonstance une aimable tranquillité qui semblait parfois hors de propos.

Les mains dans le dos, il marchait de long en large devant le fauteuil d'Anderson. Ashley Beresford, grande et mince, était assise très droite dans le deuxième fauteuil, les jambes croisées et les mains posées sur le genou. L'élégance bohème de sa longue robe s'accordait au chignon de cheveux gris. Sa silhouette toujours séduisante et l'élégante beauté de son visage attiraient encore les regards.

— Je ne comprends pas vraiment votre position, reprit Anderson, je me suis librement exprimé en tant que Capitaine de Brigade démissionnaire, pas au nom de United Mankind.

— Soyons réalistes, Anderson ; vous savez bien que les médias et le public ne font pas la différence, répondit Gopal toujours souriant. Mais peu importe vos propos d'hier, l'important est de considérer que vous avez changé d'univers ; ici nous sommes condamnés à la diplomatie. Votre notoriété et votre engagement servent évidemment nos intérêts, mais vous devrez maintenant prendre en compte nos contraintes politiques.

— De quels intérêts parlez-vous ? demanda Anderson.

Il y eut un silence ; Gopal soutenait son regard, toujours souriant. Ashley se tourna vers lui :

— Il s'agit, bien entendu, de l'intérêt exclusif de notre mission qui exige que l'on veille à la pérennité de notre organisation. Vous ne pouvez ignorer, cher Anderson, que le Conseil soutient notre action ; nous ne pouvons pas nous permettre d'affronter les représentants de l'Union.

Anderson ne répondit pas immédiatement. Il savait parfaitement que United Mankind apportait une forme de caution morale au pouvoir politique. Le gouvernement des élites s'était imposé et maintenait la hiérarchie des classes et des districts ; il fallait des organisations d'assistance aux plus pauvres pour montrer qu'on ne les oubliait pas et maintenir un peu de stabilité de la société.

— Je ne suis pas certain qu'Ousmane aurait compris la subtilité de votre position mais de toute façon, conclut-il calmement, je m'exprimerai à l'avenir sous votre contrôle.

— Je n'ai aucune inquiétude sur vos capacités d'adaptation, reprit Gopal, et je vous propose de prendre immédiatement connaissance d'un dossier que je ne sais à qui d'autre confier.

Ils s'installèrent dans le bureau d'Anderson. Tout excès ostentatoire avait été soigneusement évité, mais la qualité des matériaux, l'harmonie des couleurs et la douceur de l'éclairage le mettaient un peu mal à l'aise tant l'atmosphère était feutrée, presque luxueuse.

— C'est une mission qui dépasse un peu vos attributions mais pour laquelle votre expérience est précieuse, et c'est assez urgent. Je reçois du Conseil un document de cadrage budgétaire, en vue de discuter nos subventions pour l'année prochaine ; à la baisse je présume.

Anderson soutint en silence le regard de Gopal ; ils savaient tous deux que les relations avec le Conseil des districts risquaient de se dégrader depuis son embauche.

— Pour conserver nos ressources, continua Gopal, nous devons défendre notre bilan sur

toutes nos actions et je travaille avec Ashley à réunir les informations nécessaires. Nous avons un souci concernant le Foyer d'aide aux toxicomanes du troisième district. Les données transmises par le terrain sont strictement quantitatives et ne permettent pas vraiment de démontrer l'utilité de notre structure. Plus inquiétant, le discours du responsable de centre se veut rassurant mais reste très vague.

— Je comprends, dit Anderson, vous souhaitez que j'aille enquêter sur place.

— Oui, et si possible que vous reveniez avec des éléments pour alimenter notre communication dans les semaines à venir. Un peu de lobbying indirect à l'intention du Conseil pourrait nous aider.

Anderson avait raccompagné Gopal à la porte de son bureau et la referma ; il avait besoin de réfléchir à sa nouvelle situation avant de plonger dans le dossier qui l'attendait. Ignorant le petit salon qui meublait l'angle opposé, il vint s'asseoir à sa table de travail ; il n'avait pas l'habitude de réfléchir dans un fauteuil. Il resta assis jusqu'à l'heure

du déjeuner en étudiant les rapports d'activité du Foyer pour les trois dernières années. Cette lecture le replongea dans l'univers de la zone trois, territoire sous contrôle où la dureté de l'existence se traduisait par une activité souterraine et parfois violente dont personne ne mesurait l'exacte importance. Il se demanda ce qu'avait trouvé l'équipe policière missionnée avant sa démission sur le site repéré par Felicidad et il l'appela avant de sortir pour déjeuner :

- Oui Capitaine...
- Je te propose de m'appeler Anderson maintenant.
- Ce serait certainement plus adapté, je vais essayer !
- J'aurais aimé savoir ce que vous avez trouvé sur la friche du délivrélec fantôme.
- Je suis pas sûre d'avoir le droit de vous répondre, Cap... euh Anderson, mais ça restera entre nous.

Le groupe d'intervention avait découvert une entreprise alternative de maraîchage, exploitant les terrains et bâtiments désaffectés d'une ancienne usine du groupe UBF, Union

Battery Factory. L'arrivée des nouvelles technologies de Japan Power avait mis un terme à son activité. Les parkings avaient été transformés en zones de plantations et une vingtaine de serres construites avec des structures métalliques récupérées dans les anciens halls de production. La remise en service d'un module de la micro-centrale à hydrogène fournissait largement l'énergie nécessaire au chauffage de celles-ci.

Une trentaine de maraîchers présents sur le site avaient été arrêtés, identifiés et relâchés, aucune plainte ne justifiant leur détention provisoire. Greg, leur jeune leader, était un ancien directeur technique au Natural Park Center. Il avait découvert accidentellement qu'un petit groupe de SELD, les Sans Emplois de Longue Durée, cultivaient sur la friche industrielle un potager collectif permettant à quelques familles de se nourrir de produits frais, luxe réservé aux citoyens du deuxième district. Lui-même faisait pousser ses légumes depuis toujours derrière le bâtiment d'accueil du Natural Park et il avait mis ses compétences à leur service pour les aider à développer leur activité. En quelques années,

l'expérience initiale était devenue Fourth District Food, une coopérative non déclarée exploitant illégalement l'ancien site UBF et produisant une centaine de tonnes de comestibles par an. Un circuit de distribution informel s'était constitué, auquel appartenait le délivrélec imparfaitement hacké qui les avait trahis ; le site F.D.F. venait d'être fermé et mis sous contrôle en attendant un jugement administratif.

— Qu'en penses-tu, Felicidad ?

— À mon avis, ce serait bien que quelqu'un s'occupe de prendre leur défense. L'idée que ces pauvres gens ont perdu le droit de travailler librement, qu'ils vont retourner manger la tambouille industrielle dans les cantines et que leurs légumes vont pourrir sur place me révolte.

— Alors ce serait peut-être une bonne idée de me donner les coordonnées de ce Greg...

Chapitre 6

La pluie tombait sans interruption depuis plusieurs heures, mais une trouée de ciel plus clair laissait entrevoir une éclaircie de fin de journée. Le cabélec longeait le corridor de démarcation vers Gate 3.02. Vue de ce côté, la démarcation n'était pas linéaire et présentait un paysage végétal riche et varié, donnant l'illusion que les quartiers d'habitation de la zone deux ouvraient sur une nature exubérante. Mais de l'autre côté du mur, les habitants du troisième district qui, chaque jour, venaient travailler dans les commerces, services et administrations de zone deux, suivaient un trajet parallèle le long de la désespérante surface d'une enceinte d'allure carcérale. Le passage de Gate 3.02 était ralenti par les retours pendulaires de fin de journée, la vitesse étant limitée sous le portique de contrôle des autorisations de circulation interzone. Anderson suivait du regard les tramélecs de l'allée adjacente, cherchant à deviner des visages sur les fantômes immobiles des passagers. Il fut brutalement envahi par la honte ; dix-sept ans de

conscience satisfaite par le sentiment du devoir accompli, sans remise en question de l'apartheid social qui structurait l'Union. Le cabélec avait repris sa vitesse de croisière et bifurquait en direction des quartiers les plus éloignés du troisième district. Le trafic devenait rare, essentiellement composé de délivrélecs et de véhicules de sécurité qui ouvraient leur sillage rectiligne dans un hurlement de sirène. De chaque côté de l'avenue, les couloirs roulants canalisaient une foule de passants désœuvrés vers les cantines Merry Meals et les Simulation Centers ; taches de lumières colorées derrière le rideau de pluie. Le bloc suivant hébergeait divers services publics, dont le Centre de Soins du quartier. Plusieurs ambulances stationnaient devant le hall d'entrée des urgences où des androïdes infirmiers orientaient les civières à sustentation magnétique. Quelques dizaines de mètres plus loin, il y avait un arbre solitaire et insolite devant une entrée peu éclairée et une plaque discrète indiquant le Foyer d'aide aux toxicomanes. Anderson quitta le cabélec et prit place sur le trottoir roulant ; il n'y avait pas d'autre accès possible. Il fut

immédiatement identifié par le sas d'entrée et la porte de l'accueil s'ouvrit devant lui :

— Bonsoir Darius, lança-t-il en entrant.

Le géant noir installé au comptoir posa sa main sur le bras de la jeune fille pâle et nerveuse penchée vers lui :

— Bouge pas Liz, je reste avec toi.

Il s'approcha d'Anderson et le prit par les épaules avec un grand sourire :

— Toujours aussi costaud, Capitaine !

La jeune fille eut un sursaut effrayé et Darius se tourna vers elle en riant :

— T'inquiète pas, c'est juste un surnom. Je te présente Anderson, qui m'a donné la chance de me refaire une vie il y a quelques années. Sans lui, je serais pas là pour m'occuper de toi.

Anderson s'avança vers la fille qui restait méfiante :

— On a tous droit à une deuxième chance de temps en temps, dit-il, mais on ne la voit pas toujours passer.

Le regard, les mots et l'intonation tranquille et bienveillante d'Anderson semblèrent l'apaiser :

— On peut pas toujours l'attraper, répondit-elle avec un pauvre sourire.

— Seul, c'est pas facile, approuva Anderson.

Liz fit un pas vers lui :

— Je m'appelle Elisa, en vrai.

— Et ça vous va très bien. En ce qui me concerne, c'est adopté.

Darius reprit sa place au comptoir :

— Vous êtes pas venu pour me casser la baraque, Capitaine, j'ai la cote avec Liz !

— Non Darius, je connais mes limites et je fais pas le poids. Mais si tu le permets et qu'Elisa veut bien, je serais content de faire connaissance dans la soirée.

Liz se détendit visiblement :

— Je dois pouvoir me passer d'autorisation s'il le faut.

— Alors à plus tard j'espère, je dois voir Kipling pour l'instant.

Éitant l'accès à la salle principale du Foyer, Anderson quitta le hall vers un passage desservant quelques bureaux. Kipling était debout devant sa table-écran, un gobelet à la main. C'était un homme d'une quarantaine d'années au physique agréable, l'air un peu bohème avec son chignon artistement noué et sa courte barbe blonde. Un sourire contraint se dessina sur son visage :

— Bonsoir Anderson, Gopal m'a expliqué ; vous ne craignez pas de vous aventurer dans les bas-fonds du troisième district ?

— Pour l'instant, je m'y sens en sécurité, mais j'ai peut-être tort ?

Anderson tira le fauteuil et s'installa tranquillement devant le bureau.

— Le quartier est plutôt calme, reprit Kipling, mais il ne faut pas s'y fier ; avec le nouveau système de surveillance, les trafics se développent dans l'ombre. Et je suis surpris du nombre de clandestins que nous recevons ; notre portique d'entrée les laisse passer mais sans implant d'identité ils ne peuvent accéder à aucun bâtiment public.

— Quel profil en général ?

— Beaucoup de jeunes, voire très jeunes migrants. Quelqu'un les fait entrer dans l'Union et ils sont entièrement dépendants. Ceux qui les utilisent n'ont même pas besoin de les surveiller ; ce que ces jeunes craignent le plus après les forces de l'ordre, c'est les services sociaux. Mais ils savent qu'ils sont en sécurité ici.

— Qu'est-ce que vous pouvez faire pour eux ?

— Pas grand-chose, mais vous savez certainement que grâce à nous ils peuvent accéder au Centre de Soins auquel nous avons un accès direct ; on a un arrangement et ils ne sont pas dénoncés.

— Dans leur situation, c'est déjà beaucoup, approuva Anderson.

— Oui, et nous leur apportons aussi la possibilité de se socialiser avec des personnes différentes ; nous recevons toutes sortes de toxicomanes ici.

— Vous savez pourquoi je suis là ; Gopal me demande de communiquer sur les résultats et succès de nos projets. J'ai parcouru le bilan

que vous lui avez transmis mais je ne me souviens pas de ces points particuliers.

— C'est parce qu'ils n'y figurent pas. Kipling semblait mal à l'aise, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas mentionner dans un document l'accueil de ces clandestins, pas plus que notre arrangement avec le Centre de Soins. Je ne suis pas là pour mettre les gens en difficulté avec leur hiérarchie.

— Je comprends, dit Anderson, et vous avez certainement raison. De toute façon ça n'a pas d'importance, ce qu'il me faut c'est une ou deux bonnes histoires à raconter ; des exemples de jeunes tirés d'affaire avec votre aide, vous voyez ?

Kipling vint s'asseoir dans le second fauteuil, à côté d'Anderson ; il avait l'air plus détendu.

— J'ai quelques noms en tête. Ce serait peut-être intéressant de parler avec Kym aussi ; vous la verrez peut-être ce soir. Elle passe régulièrement après son travail, pour rencontrer et accompagner des filles en difficulté.

— Que pouvez-vous me dire sur Elisa que j'ai croisée à l'accueil ?

— Liz ? C'est une jeune femme attachante et pleine de qualités. Mais elle a fait un mauvais choix de compagnon ; il l'a entraînée dans ses addictions.

Anderson eut un mouvement vague et fataliste, c'est une histoire qu'il connaissait par cœur.

— Bon, conclut-il, je vais passer un peu de temps chez vous dans les jours à venir. Si on vous pose des questions, dites simplement que je suis là pour voir comment le Foyer peut améliorer l'aide qu'il apporte.

Il se leva et demanda :

— Rappelez-moi, qui est dans l'équipe actuellement ?

— Et bien en plus de Darius et moi il y a toujours les deux psychologues, Tina et Zakarian, et nous avons remplacé l'androïde de service en début d'année ; le nouveau est assez malin, on l'appelle Figaro.

— Alors je vais faire connaissance ; il vaut mieux qu'il m'identifie tout de suite.

Anderson reprit le couloir en direction du hall. Le Foyer était d'un calme reposant, tranquillement animé d'une musique d'ambiance et de conversations qui venaient du hall principal. Anderson entra dans la salle et quelques regards se posèrent sur sa haute silhouette. C'était une pièce vaste et colorée, en forme de T, baignée d'une lumière douce. L'espace dans lequel il venait d'entrer était essentiellement occupé par une table de snooker digital sur laquelle un homme s'entraînait seul. Il devait avoir une soixantaine d'années et semblait totalement absorbé par le jeu, se déplaçant en souplesse sans jamais quitter des yeux les cercles luminescents. Son doigt traçait des trajectoires rapides et précises qui déclenchaient de multiples rebonds parfaitement maîtrisés. Anderson resta un peu à l'écart pour l'observer, puis il s'avança vers le salon, au fond à droite, laissant sur sa gauche l'atelier où deux filles et un homme aux gestes emphatiques dessinaient des graphismes mobiles sur de grandes toiles numériques. Une autre personne, dont il ne pouvait déterminer le genre, modelait à mains nues

sur une table une matière souple et docile. Le salon comportait deux îlots de larges banquettes et plusieurs alcôves permettant de se retirer dans une semi-intimité. Liz occupait l'une d'elles, un masque-écran sur le visage. Elle semblait perdue dans un rêve heureux, ou peut-être une contemplation esthétique. Anderson s'installa sur le retour de banquette et Liz sentit son poids à côté d'elle. Elle posa le masque sur la table et sourit à Anderson :

— Je sais bien qu'il ne faudrait pas se contenter d'illusions, mais la vraie beauté est bien au-dessus de mes moyens !

— Question de quantité, Elisa. Un peu de vraie beauté vaut peut-être mieux que beaucoup d'illusions.

Le sourire s'effaça dans l'amertume :

— C'est sûrement plus facile à dire quand on habite le deuxième district, non ?

— C'est vrai, reconnut Anderson.

Elle resta songeuse un instant :

— J'ai peut-être vu trop de laideur, trop de violence pour aller chercher dans la vie, dit-elle tristement.

— Est-ce que le Foyer aide à oublier tout ça ?

— Quelquefois, oui. Ce soir c'est bien, mais on croise beaucoup de gens qui vont mal et ils sont de plus en plus jeunes.

— Tu parles avec eux ?

— Avec les filles quelquefois. Depuis quelque temps j'en vois de très jolies qui ne viennent ici que pour accéder au Centre de Soins. Je ne sais pas ce qu'on leur fait mais c'est clair qu'elles ont besoin d'être soignées. Hier, j'ai parlé un peu avec une fille que j'avais déjà vue une fois. Elle pouvait à peine marcher et je l'avais accompagnée au Centre. Quand elle est revenue, elle voulait me donner des eurowatts ; elle en avait plein... je lui ai dit de les garder pour elle.

— Tu as une idée de ce qui lui était arrivé ?

Liz sembla se refermer, comme rattrapée par la peur, et sa voix se chargea d'une tension soudaine :

— Pourquoi vous me posez ces questions, vous cherchez quoi en fait ? Et pourquoi Darius vous appelle Capitaine ?

Anderson regarda Liz dans les yeux. Ce regard la rassura sans qu'elle sache pourquoi ; il la sentit se détendre un peu. Il attendit encore quelques instants avant de parler :

— J'étais Capitaine de la Brigade Territoriale, dit-il, et puis j'ai démissionné. Darius te dira que j'ai essayé d'aider ceux qui en avaient besoin.

Liz restait silencieuse, partagée entre le désir de lui faire confiance et la réticence à collaborer avec toute figure de l'autorité.

— Quoi qu'ils fassent, ceux qui survivent comme ils peuvent ne sont pas les plus coupables, ajouta Anderson, et ce n'est pas moi qui les dénoncerai.

Elle se décida comme on se jette à l'eau :

— Il y a un réseau organisé pour le trafic de drogue et la prostitution ; les deux marchent ensemble. Les filles sont recrutées dans des pays hors de l'Union, avec des promesses de travail dans les meilleurs districts. On les fait entrer illégalement en zone trois et elles sont enfermées et droguées pendant plusieurs semaines ; le temps qu'elles soient

complètement dépendantes et sexuellement désinhibées.

— Elles sont déjà exploitées, n'est-ce pas ?

— Dès le début, acquiesça Liz, en échange de la nourriture et de la drogue. Ensuite, les plus belles sont proposées pour des soirées privées dans le premier ou le deuxième district.

— La fille dont tu parlais, elle t'a raconté comment ça s'est passé pour elle ?

— Non, elle m'a seulement décrit la magnifique propriété dans laquelle elle est allée dans la zone un, du luxe incroyable des salons et après elle dit qu'elle ne se souvient plus de rien.

Anderson voulait en savoir plus sur cette propriété, mais il fallait laisser du temps à Liz :

— Merci Elisa, dit-il simplement, il vaut mieux n'en parler à personne d'autre ; tu pourrais te mettre en danger.

Il se leva :

— Je te laisse retrouver un monde meilleur, mais n'oublie pas de revenir !

Elle lui sourit plus amicalement et il réalisa soudain à quel point elle avait dû être séduisante, et pourrait le redevenir.

De retour dans le hall d'accueil il fit le tour du comptoir et s'installa avec naturel sur le deuxième siège, à côté de Darius :

— Parfait, s'exclama ce dernier dans un sourire, je vais pouvoir profiter de ma soirée !

— Allons donc, rétorqua Anderson, tu sais bien que personne ne peut te remplacer. Mais je serai souvent là pendant quelques jours et j'aimerais mieux avoir mon camp de base ici que dans les bureaux ; ça ne te dérange pas ?

— Au contraire ! Mais je compte sur vous pour éviter de perturber Liz ; elle commence juste à aller mieux.

Le ton était celui de la plaisanterie pourtant son regard était d'une intensité soudaine. Il était clair que Darius s'interrogeait sur sa présence au Foyer. Anderson se fia à son intuition :

— La perturber, c'est la dernière chose que je souhaite, dit-il d'une voix à peine audible, mais je dois comprendre ce qui se passe ici et j'ai besoin d'informations.

Darius posa sa grosse main sur l'épaule d'Anderson et son regard était confiant :

— Je suis content de vous revoir, Capitaine.

Chapitre 7

Pendant le trajet vers le troisième district, Anderson pensait avec un certain amusement à l'ironie de la situation. Il allait rencontrer Greg alors que c'est lui qui avait déclenché l'arrestation des maraîchers. La douzaine de personnes qui avaient été interpellées sans violence ce jour-là avaient été condamnées à des peines légères, mais l'accès aux serres et à l'ensemble des cultures avait été interdit. Des dizaines de familles avaient été privées de produits frais, normalement indisponibles dans leur zone. Pour United Mankind, l'enjeu était maintenant d'obtenir une évolution de la réglementation pour autoriser la création de coopératives agricoles populaires. C'était un objectif que l'ONG avait déjà envisagé dans le passé, mais elle n'avait jamais trouvé de responsable politique acceptant de défendre le dossier devant le Conseil, contre les intérêts

du conglomérat Everyday Enjoyment. Ce dernier avait recouvert le troisième district de cantines, salles immenses qui servaient chaque jour les milliers de plateaux-repas produits dans ses usines alimentaires et délivrés par les murs distributeurs « Merry Meal » qu'il fabriquait.

Le cabélec ralentit et Anderson quitta son Energy Phone du regard ; on abordait le couloir de contrôle qui matérialisait le changement de district. Le passage était toujours plus rapide dans ce sens, seule l'identité des passagers étant vérifiée. Personne ne s'inquiétait de ce qui pouvait entrer en zone trois alors que le retour en zone deux était ralenti par le portique de détection de produit ou matériel illégal.

Comme d'habitude, il reçut avec malaise le choc du changement de décor. Ce n'était pas le pire quartier du district mais le contraste visuel avec son environnement quotidien était violent. Le cabélec accéléra pour remonter une avenue grise, dépourvue de toute végétation, où s'enchaînaient les blocs d'habitation aux façades monotones et aux murs défraîchis. La plupart des tramélecs bondés étaient de vieux

modèles qui n'empruntaient jamais les lignes interzones et sur la voie centrale de lourds délivrélecs entretenaient un grondement permanent qui pénétrait son habitacle.

Il arriva peu après vingt heures à l'adresse que Greg lui avait indiquée ; le bloc 32N4 était identique à tous ceux de ce quartier sans charme. L'entrée du bloc était restée ouverte, le contrôleur devait être en panne. Anderson entra dans la caisse métallique de l'ascenseur, doté d'un écran presque illisible. La cabine vibra en montant vers le douzième étage avec un grincement mécanique. Une caméra blindée le fixait depuis le plafond. La coursive sentait vaguement le détergent. En remontant vers la porte de Soana, une amie de Greg, il se demanda à quoi ressemblerait son module d'habitation. Il n'avait jamais été invité dans la zone trois, mais il avait reçu comme une marque de confiance la proposition de se retrouver chez elle, plutôt que dans un quelconque Merry Meal. C'est Greg qui ouvrit la porte ; il portait un hoodie vert sauge oversize sur un pantalon cargo brun et l'ensemble évoqua pour Anderson un « no man's land » entre l'adolescent et l'adulte mais

il fut immédiatement séduit par toute la bienveillance et l'énergie que pouvait exprimer ce visage barbu.

— Vous me faites plaisir, Anderson, s'exclama-t-il en s'écartant du passage. J'ai beaucoup apprécié la clarté de vos propos sur Second District News et j'admire sincèrement votre décision de démissionner.

Greg lui prit le bras pour le retenir devant lui ; son regard était clair et chaleureux :

— Je ne suis pas très fort pour les discours, mais vous êtes un espoir pour ceux qui galèrent, ajouta-t-il.

Anderson se tourna vers Soana qui s'avancait vers l'entrée. C'était une séduisante jeune femme à boucles brunes qui portait un short aux motifs ethniques colorés avec un haut léger, à bretelles nouées. Des pendentifs multicolores attiraient le regard sur sa peau d'un miel sombre. Elle posa très naturellement ses mains sur les épaules d'Anderson :

— Merci d'avoir accepté de venir chez moi, dit-elle, j'avais tellement envie de rencontrer le docteur Jekyll caché derrière le capitaine Hyde... vous connaissez ce vieux roman ?

— Je ne crois pas avoir une double personnalité, répondit Anderson en riant, et je le regrette ; ce serait parfois plus pratique !

Greg l'entraîna à l'intérieur du module et Anderson s'arrêta sur le seuil. C'était un « single plus », prévu pour une personne ou un couple occasionnel. Il fut surpris par l'atmosphère confortable et originale qui se dégageait de ce petit espace. Soana avait tout repeint, y compris le morne mobilier standard, pour créer un décor aussi poétique que chaleureux. Des frises végétales encadraient les ouvertures, lui rappelant les décors d'une période reculée qu'on appelait mystérieusement « Art nouveau ».

— J'habitais sur le site F.D.F., reprit Greg, et je suis un peu nomade ces jours-ci. Soana et Matthew m'ont généreusement invité à rester quand je le souhaite mais ces modules ne sont pas faits pour héberger des visiteurs ; heureusement que la banquette est assez longue pour moi !

Soana parut contrariée par l'allusion à Matthew :

— Matthew ne viendra pas, coupa-t-elle, un Merry Meal à dépanner en urgence à l'autre bout du district... Je me demande si ces monstrueux distributeurs de repas ne sont pas ce qui compte le plus dans sa vie ! D'ailleurs il n'est pas si souvent chez moi.

— Il essaye peut-être simplement de faire son travail de son mieux, hasarda Anderson.

— Oui, mais on peut décider de ce qui est vraiment important, n'est-ce pas ex-capitaine ?

Elle avait retrouvé sa bonne humeur et il y avait dans le regard et dans la voix un mélange attirant de défi, de malice et de séduction.

— C'est bien parce que le travail est essentiel pour moi aussi que j'ai quitté la Brigade, riposta Anderson, vous n'allez quand même pas me le reprocher !

Un délicieux parfum d'aromates flottait dans l'air mais aucun plat n'était présent entre les jolies assiettes disposées sur la nappe blanche. Anderson était intrigué ; il n'y avait jamais de cuisine dans ce type de module d'habitation. Ils s'installèrent autour de la table ; les plantes, les étagères de livres, les

tentures et les lampes, tout contribuait à créer une atmosphère désuète et unique de douceur et de sensualité. Ils s'installèrent à table et Greg déboucha une bouteille :

— Goûtez ça Anderson, Soana ne boit que du vin italien, et du bon ! C'est un peu pour les mêmes raisons qu'elle était devenue une des premières et plus fidèles clientes du F.D.F. ; c'est comme ça que nous nous sommes rencontrés. Et son risotto est une merveille !

— Mais comment faites-vous pour cuisiner ?

Un joyeux éclat de rire précéda la réponse de Soana :

— Je ne vous montrerai pas ma salle d'eau, vous pourriez m'arrêter pour dégradation du logement ! J'ai réussi à installer un minuscule bloc de cuisson et un placard d'ustensiles. Après, c'est juste une question d'habitude et d'organisation.

— Vous n'avez pas peur d'être dénoncée ?

— Oh... je n'ouvre pas ma porte à n'importe qui et je suis discrète pour les provisions. De toute façon je ne peux rien stocker. Le plus

gros risque est que je prenne l'huile de douche à la place de l'huile d'olive !

Elle se leva, disparut quelques instants pour revenir avec un plat de risotto aux légumes rôtis : potimarron, carotte et patate douce et commença à servir Anderson.

— Vous savez Anderson, lança Greg, F.D.F. était une magnifique aventure mais je ne regrette rien. D'une certaine façon je suis content que la Brigade nous ait fait sortir de l'ombre ; je n'ai jamais eu d'esprit de sédition et je préfèrerais aider à faire avancer la légalisation de la coopérative plutôt que de rester chef d'une bande de hors-la-loi.

— C'est un peu ce que j'espérais, dit Anderson, sinon je n'aurais aucun moyen de vous être utile.

— Mais quand même, déclara Soana, comment imaginer que le Conseil qui subventionne les profits des cantines Merry Meals supporte un projet alternatif, si ce n'est pour le contrôler ? Tout le monde sait qu'elles appartiennent à Everyday Enjoyment et que le Conseiller Dermott fait partie des principaux actionnaires.

— Une des premières leçons reçues chez United Mankind c'est qu'on ne peut faire évoluer le système qu'en composant avec lui ; c'est satisfaisant mais assez peu efficace de rester dans la critique radicale...

— Peut-être, dit Soana, je m'emporte parce que je suis méfiante face au pouvoir. Mais vous, Anderson, je vous ai fait confiance tout de suite en regardant votre interview. Vous aimez le vin ? demanda-t-elle en attrapant la bouteille.

— Il est excellent, répondit Anderson en levant son verre.

La table n'était pas grande, Soana aurait pu le servir directement mais elle avança la main pour prendre le verre ; douce et vivante, elle s'attarda sur celle d'Anderson :

— Malgré mes doutes, j'aimerais vraiment m'impliquer dans ce projet s'il peut redémarrer, dit-elle.

— Toutes les bonnes volontés seront les bienvenues, répondit Greg, et tes talents de graphiste pourraient devenir utiles si nous pouvons enfin communiquer ! Mais

honnêtement, les chances d'obtenir les autorisations nécessaires me semblent faibles.

— Je suis loin d'être débordé de travail, répondit Anderson, et la légalisation de F.D.F. sous forme de coopérative devrait être un bon projet pour United Mankind si j'ai bien compris notre mission. Si ce point de vue est validé je vous promets de faire de mon mieux.

Ils prirent le temps de faire connaissance en dégustant le Valpolicella. Soana était la fille d'un ouvrier du bâtiment. Pendant deux ans, il avait bien gagné sa vie sur le chantier de July First Square, puis il était reparti sans laisser d'adresse en abandonnant sa famille. La mère de Soana avait survécu du revenu de base versé aux SELD, les Sans Emplois de Longue Durée, en s'occupant de sa fille avec affection jusqu'à son adolescence, puis elle était partie avec un autre homme. Soana était déjà très indépendante et souvent entretenue par des jeunes gens plus âgés du monde artistique underground. Matthew et Soana s'étaient rencontrés par hasard dans une cantine où il entretenait le mur distributeur Merry Meal 300. Il était tombé éperdument amoureux

d'elle qui le trouvait charmant et attentionné, mais un monde les séparent.

Greg avait grandi dans une famille aisée du deuxième district, ce qui lui avait permis d'étudier la botanique. Étudiant brillant, il était devenu jeune directeur technique du Natural Park Center situé au-delà du troisième district, dont la traversée quotidienne était pour lui une épreuve morale. Comment pouvait-on accepter un tel écart de qualité d'environnement et de conditions de vie ? Il avait rapidement répondu pour lui-même ; on ne pouvait pas. À partir de là, il avait commencé à rencontrer des habitants de troisième et quatrième zone, jusqu'au contact avec les maraîchers qu'il avait décidé d'accompagner dans leur projet.

Vers vingt-deux heures trente, Anderson les quitta sur la promesse de se revoir bientôt pour construire l'argumentaire de légalisation de F.D.F. Matthew n'était pas rentré et Soana l'embrassa avec une douceur provocante.

Chapitre 8

Debout dans son salon, l'officier Christopher s'entraînait au tir sur cible vivante. Les combattants, lourdement armés, nombreux et rapides, pénétraient sans cesse par la porte du hall d'entrée, par le passage qui menait aux chambres et par les deux fenêtres donnant sur l'allée. Pour l'instant il en avait abattu une douzaine, contre trois tirs opposés qu'il n'avait pas réussi à éviter. Il pivotait vers le couloir en se baissant, quand sa fille apparut dans sa ligne de feu ; son mouvement se figea et il perçut plusieurs impacts sur sa combinaison. Il se redressa et releva le casque de réalité virtuelle :

— Chann, je te croyais à la Maison de l'Éducation ?

De la main gauche, il essuya la transpiration sur son nez.

— Tu en as tué combien, cette fois ? demanda Chann d'un ton agressif.

— Arrête ça tout de suite, d'accord ? Ou alors on en parle vraiment.

— Si tu veux, à condition que tu poses cet horrible jouet !

Dans sa main droite, Christopher tenait la reproduction de son arme de service — un pistolet magnétique Blaster 5000.

Depuis la mort d'Ousmane, il revivait sans cesse cette seconde où il avait perdu le contrôle de lui-même et réagi dans un réflexe de peur indigne d'un officier. Selon la psychologue, il devait accepter cette défaillance, mais Christopher pensait qu'il pouvait la dépasser définitivement par un entraînement acharné.

— Attends-moi, dit-il, je vais me changer.

En enlevant sa combinaison, Christopher pensa à Siriane. Il ne pouvait même pas demander à Chann de rejoindre sa mère pour quelques jours ; elle était devenue Domestic Friend et n'avait plus aucune vie privée. Alekseï, son employeur, avait une vie sociale intense et Siriane devait l'accompagner dans la plupart des soirées de l'élite du premier district, exclusivement habité par les officiels, les hauts fonctionnaires de l'administration et quelques richissimes privilégiés comme

Alekseï. Il savait qu'elle était aussi très proche de Dell, l'ami avec lequel elle avait suivi sa formation, aujourd'hui Domestic Friend de Vandana, la compagne de Rajani. Ce monde, auquel Christopher était totalement étranger, avait radicalement éloigné Siriane lorsqu'elle l'avait quitté quelques mois plus tôt en assurant qu'il avait en lui une violence qui l'effrayait. Christopher avait découvert que sa fille de treize ans pouvait être dure et intransigeante ; elle n'avait pas accepté la décision de Siriane et elle était restée avec lui alors qu'Alekseï aurait pu lui faire intégrer un pensionnat du premier district.

Il retrouva Chann allongée sur le divan, son Energy Phone en main. Elle ressemblait de plus en plus à sa mère et son corps gracieux d'adolescente était déjà d'une féminité troublante. Le visage aux traits fins sous une tignasse noire et drue coupée court, les pommettes prononcées sous les yeux clairs et la moue des lèvres bien dessinées attiraient le regard des garçons. Au caractère, elle devait plutôt tenir de lui ; trop directe et parfois brutale, elle leur faisait peur. Christopher tira le fauteuil pour se rapprocher d'elle :

— C'est dur pour moi aussi, dit-il.

Elle posa l'Energy Phone et le regarda dans les yeux, attendant la suite le visage fermé.

— Tu peux comprendre Chann, sa voix était chargée d'auto-compassion, c'est une période difficile. J'ai besoin de reprendre confiance en moi. Tu trouves odieux que je m'entraîne au tir tous les jours mais ça me fait du bien.

Elle le fixait froidement, sans expression.

— S'il te plaît, Chann...

— Tu penses qu'à toi, dit-elle en se levant pour aller dans sa chambre.

Christopher resta seul au salon. Il remit le fauteuil en place et rangea le Blaster 5000 dans le module multimédia. Dans cette pièce vide d'objets, c'était le seul endroit où l'on pouvait ranger quelque chose.

Son Energy Phone s'anima ; il prit l'appel :

— C'est Anderson.

— Bonjour Capitaine, quoi de neuf ?

— Décidément, tout le monde veut me garder capitaine. Mais c'est à vous, Christopher, qu'il faut poser la question. En ce

qui me concerne, les médias s'occupent de vous tenir au courant, non ?

— Moi, j'ai surtout besoin de reprendre mon travail à la Brigade ; c'est de l'action qu'il me faudrait au lieu de tourner entre quatre murs avec Chann.

— Elle vit ça comment ?

Anderson n'avait jamais trouvé de place pour une compagne et des enfants dans sa vie et il s'était attaché à la fille de Christopher. Depuis le départ de Siriane, ils s'étaient quelquefois retrouvés tous les trois pour une sortie sportive ou un restaurant. Chann avait souvent posé des questions dérangeantes, ou exprimé un point de vue idéaliste et critique sur le rôle de la Brigade ; il avait toujours tenté de lui répondre le plus honnêtement possible.

— Elle m'en veut terriblement, répondit Christopher. Pour elle, je suis devenu un meurtrier.

— C'est une fille curieuse, elle n'a peur de rien mais se range toujours du côté des plus fragiles.

— Les plus fragiles ? N'exagérons pas, Capitaine, Ousmane n'était pas vraiment une mauviette.

La culpabilité de Christopher était palpable.

— Allons, ce sera bientôt oublié, conclut Anderson d'un ton apaisant. D'ici là, ce serait peut-être une bonne idée que je trouve un moment à passer avec elle ?

— Certainement Capitaine, je ne sais plus comment lui parler.

Chapitre 9

L'Energy Phone de Felicidad s'anima, elle posa délicatement la petite Carmel dans son lit et prit l'appel avec empressement :

— Bonjour Capitaine, lança-t-elle joyeusement.

— Non Felicidad, je n'ai plus droit à ce titre.

— Même mort vous serez toujours capitaine pour moi mais c'est vrai, on n'est plus du même côté de la barrière...

— Je t'apporte des informations en relation avec ton nouveau poste ; alors considère-moi comme un indic.

— Je vais avoir du mal... c'est pas des gens que je respecte beaucoup. Mais je comprends vos choix Anderson et peut-être que nous pourrons collaborer.

— Merci, on a les mêmes objectifs. Écoute, j'ai visité un Foyer d'Accueil United Mankind qui apparemment voit passer des migrantes victimes de trafic sexuel ; il semble que ça remonte très haut dans la société... jusqu'au premier district ; ça pourrait t'intéresser ?

— Évidemment, mais je débarque dans mon affectation et je ne choisis pas encore mes enquêtes.

— Tu serais d'accord pour qu'on échange des infos ?

— J'aimerais mieux qu'on se voie en terrain neutre, pourquoi pas le Simulation Park, c'est à mi-chemin.

Quelques minutes avant vingt heures, Anderson se plongea dans la foule qui déambulait devant les écrans géants du parc. Quelques centaines de personnes se pressaient

devant l'entrée du Jurassic Fight, attraction phare de l'année. De l'extérieur, on pouvait suivre sur écran géant la lutte du joueur contre de féroces dinosaures et lire sur son visage le stress provoqué par le réalisme de la simulation. Courant à perdre haleine sur le sol à déplacement multiaxial, l'homme plongea à terre en se retournant pour ajuster son tir sur le monstre qui le poursuivait. Lorsque le faisceau meurtrier de son arme frappa l'œil de la bête en provoquant l'explosion du crâne une exclamation admirative parcourut l'assistance. Anderson s'éloigna, répugnant à partager l'excitation du public devant cette violence spectaculaire. Il s'avança vers l'entrée de l'Ultimate Erotic Experience. Les scènes explicites exposaient sur les écrans des corps fantasmés avec un réalisme sans limite ; ce n'étaient que des images, mais dans les cabines de sexe virtuel cet imaginaire se confondait avec une réalité sordide.

— C'est bien triste à voir, lança Felicidad derrière lui.

Anderson se retourna et lui prit amicalement le bras ; ils se dirigèrent ensemble vers l'Ecstasy Café. C'était une salle

spacieuse et basse, largement ouverte sur l'allée où se pressait le public. Aucune ligne droite n'avait été tolérée dans cet espace où de multiples alcôves de matière souple aux tons roses et mauves accueillaient des couples de toutes sortes. Des androïdes à la peau bleue assuraient le service. Ils s'installèrent devant leurs boissons, dos à la clientèle, et prirent le temps d'échanger quelques nouvelles. Felicidad se plaignit d'avoir pris du poids avec sa grossesse.

— Quelle idée de porter un enfant soi-même ; ça ne se fait plus ! lança Anderson en riant.

Mais dans son regard, elle ne voyait que du respect et de l'amitié. Ils bavardèrent une dizaine de minutes, contents de s'être retrouvés, puis Felicidad posa une micro-carte sur la table basse :

— Avant de parler du Foyer d'Accueil, j'ai là quelque chose qui devrait vous intéresser, mais c'est du genre ogive nucléaire. Tant que personne ne déclenche le détonateur, tout va bien.

— Mais de quoi tu parles ?

— De données dont je ne devrais même pas connaître l'existence, sans parler de les divulguer à qui que ce soit ; elles concernent une vieille affaire de mœurs dans laquelle les enquêteurs sont tombés sur, comment dire, un éminent personnage avec lequel vous avez un compte à régler. Et ça me plairait bien si vous arriviez à en faire quelque chose sans faire de victimes collatérales...

Les questions se bousculèrent dans l'esprit d'Anderson :

— Mais comment as-tu découvert ça ! s'exclama-t-il. J'imagine que tout a été fait pour que ça disparaisse des rapports, et tu viens juste d'intégrer la Brigade des Délits Sexuels.

— Évidemment, mais vous ne savez pas tout de moi... elle détourna le regard.

Anderson perçut son émotion et la laissa décider de la suite.

— J'avais quinze ans, dit-elle enfin, et le viol collectif que des adultes m'ont fait subir a certainement déterminé mes choix. Je peux vous le dire maintenant, j'ai pas pu intégrer directement les mœurs mais il y a longtemps

que je fais partie d'une petite équipe interservices... disons officieuse, qui enquête sur des affaires pudiquement enterrées. Mais, j'aimerais mieux ne pas entrer dans les détails.

Anderson se pencha vers elle :

— Je le comprends parfaitement. Tu es bien certaine de ne pas avoir pris de risques ?

— Oui, ne vous inquiétez pas ; notre petit réseau est d'une fiabilité totale. Mais notre sécurité dépend aussi de ce que vous allez faire et ne pas faire avec ces informations. Je vous fais confiance pour trouver comment les utiliser sans faire exploser la bombe ! Maintenant parlez-moi de votre Foyer d'Accueil.

Anderson lui fit un bref compte rendu des témoignages qu'il avait recueillis.

— Pour l'instant c'est peu de chose, déclara Felicidad, et malheureusement assez banal. Rien n'indique que ces filles sont contraintes à la prostitution ; ce ne sont que des hypothèses. Mais je peux ouvrir un dossier en enregistrant vos déclarations. Vous passerez à la Brigade ?

En quittant le parc, Anderson était de bonne humeur. Il ne s'attendait pas à

l'initiative de Felicidad. Des personnes parfaitement intégrées aux institutions étaient prêtes à transgresser les règles au nom de la simple humanité. Il pensa à cet auteur du début du vingtième siècle qu'il avait lu autrefois, un certain Orwell, qui parlait de décence ordinaire ; exactement ce que Felicidad incarnait pour lui.

Il avait faim en arrivant chez lui, mais voulait d'abord consulter les données de la micro-carte. En quelques minutes il fut pleinement convaincu de leur potentiel ; les dates, les noms, les adresses de réseau, les rendez-vous physiques, tout était soigneusement consigné dans le document classé sans suite. Rien n'était légalement exploitable et même la publication anonyme de ces informations provoquerait un scandale risquant de mettre Felicidad en danger mais Anderson était ravi ; un scénario commençait à se construire.

Chapitre 10

Chann parcourut l'esplanade du regard. Tout autour, les bâtiments étaient de faible hauteur, dix ou quinze étages, et leur architecture intégrait une végétation abondante. Au niveau du sol, les tramélecs circulaient à vive allure dans une allée bordée d'érables majestueux. La structure vide d'une ancienne église de pierre occupait le centre de la place, entourée d'un jardin désert où seuls quelques buissons et d'antiques pierres tombales se dressaient. Quelques rares piétons se promenaient entre les robots de nettoyage ; tout était d'une propreté méticuleuse. July First Square était un des endroits que Chann préférait dans le deuxième district ; elle aimait cette rassurante quiétude. Elle se tourna vers l'entrée du July Plazza.

Chann était ravie de la proposition d'Anderson de s'y retrouver. Elle savait qu'il se souciait d'elle mais c'était la première fois qu'elle serait seule avec lui et c'était très excitant. On entrait sur la terrasse par un

passage noyé dans un buisson fleuri qui dissimulait le détecteur d'identité :

— Bienvenue, Chann, lança l'androïde du comptoir d'accueil, nous sommes ravis de vous recevoir. Anderson Hill vous attend à la table D-14.

C'était un restaurant sans prétention, avec un service rapide. Elle était déjà venue plusieurs fois avec son père. Elle se rappelait qu'ils avaient déjeuné une fois avec Anderson et qu'elle avait fini son dessert. Chann avança entre les tables, suivie par des regards séduits ou réprobateurs ; elle portait un short noir minimaliste et un court blouson sur une brassière aux reflets métallisés. Sa démarche assurée et la beauté de son visage aux lignes tendues sous les cheveux courts brouillaient toute estimation d'âge ; elle pouvait être juste adolescente grandie trop vite, ou jeune femme au charme androgyne. Elle repéra la large stature d'Anderson qui lui tournait le dos et eut un mouvement de recul ; une très jolie femme aux traits eurasiens était assise en face de lui. Pourquoi ne lui avait-il rien dit ? Mais la compagne d'Anderson se leva pour

l'accueillir d'un sourire chaleureux et sa contrariété s'envola. Anderson se retourna :

— Voilà Chann, ma princesse barbare.

— Qui vient rendre hommage au général déchu ! riposta Chann à la volée.

À la surprise d'Anderson, Salimah éclata de rire ; il ne la connaissait encore que triste.

— Barbare peut-être, dit-elle, avec un humour dévastateur !

Chann s'installa entre eux et leva un regard interrogateur vers sa voisine :

— Qui es-tu ? Anderson ne m'a rien dit...

Anderson l'interrompit :

— Excuse-moi, Chann, il aurait fallu donner des explications et ce sera mieux en direct.

Chann acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je m'appelle Salimah, reprit sa voisine, et je suis venue te rencontrer à la demande d'Anderson. J'étais amoureuse d'Ousmane, sans le connaître vraiment bien.

L'expression de Chann se ferma.

— Mais c'est mon père qui l'a abattu !

— Je plains ton père, continua Salimah, il porte seul une responsabilité qui le dépasse.

— C'est lui qui a tiré, dit Chann, mais je sais qu'il a eu peur.

— J'ai souvent eu peur moi aussi, et j'ai commis des erreurs.

— Tu fais partie de la Brigade ?

— Non, sourit Salimah, je suis biologiste, comme l'était Ousmane.

— Commandons d'abord, dit Anderson, j'ai faim et nous aurons tout le temps de discuter en mangeant.

Il effleura le coin de la table et trois menus s'affichèrent, proposant des salades, des viandes de culture et des plats végétariens. Salimah choisit le Bio Bowl de pousses d'épinard et cresson avec des quartiers d'Oca du Pérou et des graines de Chia, Anderson et Chann optèrent pour la spécialité maison, le burger cellulaire avec frites de pois chiches et ketchup de tomates noires. Dès la commande passée, Chann se tourna vers Salimah. Elle lui posa de nombreuses questions sur son parcours de migrante et sur celui d'Ousmane, Salimah l'interrogea sur son parcours

d'éducation, ses projets et sa vision de l'avenir. Anderson leur laissa le temps de faire connaissance. L'androïde de service revenait débarrasser la table quand il se décida :

— Chann, nous devons reparler de ce qui s'est passé.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, on ne changera rien.

— Peut-être que si. Ousmane est mort et nous avons tous été atteints de diverses façons ; Salimah, Koffi, Christopher et toi comme moi-même. Et au-delà, tous ceux qui trouvent que les migrants sont injustement traités et que ce drame n'aurait jamais dû arriver.

Chann l'écoutait avec attention.

— Tu sais que je travaille maintenant pour United Mankind, reprit Anderson, mais une ONG ne peut pas se confronter au pouvoir qui la tolère et la subventionne, ni faire libérer légalement un migrant qui doit être expulsé.

Il fit une pause, attendant que l'androïde s'éloigne.

— Nous avons un plan pour sauver Koffi ; tu pourrais nous aider si tu veux.

Une lueur d'excitation traversa le regard de Chann. Salimah prit la parole :

— Mais ce n'est pas un jeu, Chann. Même en prenant toutes les précautions, ça pourrait être une expérience traumatisante.

— Bon, vous voulez bien m'expliquer maintenant, dit Chann, on pourrait parler des risques après, non ?

Anderson et Salimah échangèrent un regard et elle se pencha vers Chann :

— Il s'agit de piéger un homme qui a des relations sexuelles avec des filles de ton âge, mais il n'y a jamais eu de plainte et il n'a pas été inquiété parce que c'est un homme important ; il a le pouvoir de faire libérer Koffi.

Chann eut l'air effrayée :

— Vous voulez acheter son intervention en vous servant de moi ? Je ne comprends pas, jusqu'où faudra-t-il aller ?

— Non Chann, pas l'acheter, le piéger ! reprit Anderson. Il faudra le rencontrer. Il se peut qu'il te touche... mais il n'est pas question qu'il te déshabille.

- Comment en être sûr ?
- On surveillera la rencontre en totalité et Anderson s'interposera s'il le faut ; on ne prendra aucun risque.

Chann avait spontanément envie de faire confiance à Salimah :

- Qui est-ce ?
- Il vaudrait mieux que tu ne le saches pas.
- Qu'est-ce qui va lui arriver ensuite ?
- Rien parce qu'il fera libérer Koffi pour éviter le scandale.
- C'est donc sur l'ex-capitaine Hill que je devrais compter pour assurer ma sécurité ? demanda Chann d'un ton moqueur.

Anderson se pencha vers elle :

- Ta sécurité est ma priorité et je serai prêt à intervenir. D'ailleurs, cet homme n'a jamais agressé personne, il a toujours payé les filles.
- Alors ça devient intéressant ! lança-t-elle en riant, mais je vais réfléchir et je vous répondrai demain. Je n'en parlerai pas à Christopher.

Ils se quittèrent devant le July Plaza. Anderson rentra à son bureau et se replongea dans l'argumentaire en faveur de la coopérative F.D.F. Il n'était pas dix-sept heures quand il reçut le message de Chann ; « OK pour moi - dites-moi ce que je dois faire »

Chapitre 11

Pour Anderson, le projet de légalisation de la coopérative F.D.F. était essentiel. Après toutes ces années passées à défendre le respect de la loi et d'une autorité sur laquelle il portait maintenant un regard critique et désabusé, la perspective d'accompagner ceux qui avaient transgressé les règles pour de bonnes causes le motivait. Il ne pouvait pas manquer une si belle occasion de sensibiliser l'opinion publique avec un excellent scénario ; un chef de police démissionnaire, ancien bras armé des lobbies, devenu le défenseur repenti des pauvres qu'il avait opprimés ! Mais il fallait avancer vite avant que l'intérêt des médias ne retombe. Il avait donc sollicité Charlène Brooks pour organiser un débat sur cette

affaire et la chaîne Second District News avait accueilli l'idée avec intérêt. Il avait néanmoins conscience que le storytelling ne pourrait pallier un manque de préparation et une simulation du débat avec l'androïde documentaire de United Mankind lui avait permis de préparer des réponses aux objections probables.

Le temps imparti au débat s'épuisait. Anderson avait tenté, sans succès, d'amener ses interlocuteurs sur le terrain de la justice sociale ; ils avaient systématiquement ramené la discussion sur celui de l'efficacité économique et de la sécurité sanitaire. Charlene Brooks se tourna une dernière fois vers lui :

— En fait, vous partez quand même du principe que la nourriture du troisième district servie par les distributeurs Merry Meal serait d'une qualité inférieure ?

— Certainement pas, répondit Anderson — et il vit nettement la déception sur le visage de Lester Adam, le porte-parole d'Everyday Enjoyment — mais nous, dans les districts un et deux, vous comme moi, nous préférerons les

produits frais. Alors si nous trouvons une solution pour que les habitants des zones trois et quatre puissent cultiver leurs légumes, sous contrôle sanitaire bien sûr, ce serait leur permettre d'accéder à une alimentation plus proche de la nôtre ainsi qu'à de l'activité pour de nombreux sans-emplois.

Le Conseiller Dermott reprit la parole :

— L'idée est évidemment généreuse... certainement beaucoup trop généreuse pour les finances publiques. À défaut d'investisseurs privés, le coût d'installation de vos coopératives, leur équipement, leur supervision sanitaire... ce serait une charge écrasante pour la collectivité !

Lester Adam acquiesça gravement d'un long hochement de tête. Anderson jeta sa dernière carte sur la table :

— United Mankind proposera un chiffrage, annonça-t-il, et nous demanderons au Conseil de l'évaluer et de comparer avec le montant des sommes versées à Everyday Enjoyment pour subventionner les repas des sans-emplois. Nous connaissons ces chiffres et nous les publierons si le Conseil ne le fait pas.

— Et bien ce sera le mot de la fin, conclut Charlene Brooks. Mais nous sommes tous impatients de savoir ce que les Citoyens qui nous écoutent pensent de cette idée.

L'image du plateau fut remplacée par le graphique du sondage instantané :

Pour le projet de coopérative : 21 %

Contre le projet de coopérative : 37 %

En attente d'évaluation financière : 42 %

Anderson était déçu ; il espérait passer la barre des trente pour cent. Mais c'était un score exploitable vis-à-vis du Conseil ; la majorité de ceux qui s'étaient exprimés étaient pour le projet ou son évaluation. Sur le trajet du retour il essaya de réfléchir aux suites du débat, mais l'urgence du plan engagé avec Chann s'imposait à lui ; Felicidad avait dû avancer et le scénario devait être parfaitement sécurisé.

En entrant dans le hall de United Mankind, il fut accueilli par une salve d'applaudissements. Une table d'apéritif était dressée et presque toute l'équipe de permanents était réunie.

Gopal Karmalesh s'avança à sa rencontre avec un grand sourire :

— Cher Anderson, nous n'avions pas eu le temps de fêter votre arrivée parmi nous. Il semble que votre prestation de ce soir nous donne une excellente occasion de le faire. Elle a certainement levé les dernières interrogations sur la place d'un ancien capitaine de Brigade chez United Mankind !

Les applaudissements redoublèrent un instant. Anderson remercia et chacun s'approcha du bar ; un jeune migrant souriant assurait le service. Anderson était à la fois ravi de son intégration et songeur ; Gopal avait raison, il avait changé d'univers. Pendant plus de dix ans, aucun écran, aucun filtre ne s'était interposé entre sa mission et lui-même. À chaque instant, il avait été confronté à la violence de la société et au poids de sa responsabilité. Il percevait de plus en plus clairement que le monde de United Mankind était d'une autre nature ; les filtres et les écrans étaient solidement installés et consciencieusement entretenus. L'équipe qu'il intégrait constituait un groupe de personnes assez homogène. Aucun ne connaissait de près

la réalité du quotidien de ceux qu'ils voulaient assister et pourtant leur sincérité était indéniable. Anderson doutait simplement de leur capacité à bousculer le système social qui générait les inégalités.

Il prit le temps de rencontrer ceux qu'il ne connaissait pas encore et d'échanger quelques mots avec les autres. Il était près de vingt et une heures quand il s'installa à son bureau. Les commentaires des médias sur le débat attendraient ; il voulait d'abord consulter ses messages. Au premier coup d'œil, il repéra celui de Felicidad, bref et suffisant. Le lien contenu dans le texte était crypté ; il entra la clé de sécurité et une page s'ouvrit sur l'écran. C'était l'annonce de la très jeune Lola, sur un site de rencontres illégal. Une série de photos montraient une silhouette presque nue dans des postures sans vulgarité, avec un léger contre-jour. Anderson ne s'y attarda pas ; c'était celle de Chann. L'âge n'était pas précisé dans le texte, subtil mélange d'innocence et de perversité ; Lola voulait découvrir son corps avec un homme expérimenté et très attentionné. Anderson eut quelques instants de remords ; comment avait-il pu entraîner

Chann et Salimah dans ce scénario malsain ? Il n'était pas certain de pouvoir répondre à cette question, ni même de vouloir le faire. De toute façon, le temps des hésitations était passé.

Chapitre 12

La chambre, décorée avec goût et simplicité, était silencieuse. Chann, étendue depuis plus d'une heure dans le lit de Salimah, sombrait doucement dans un sommeil agité.

Elles avaient d'abord rédigé ensemble le texte de l'annonce, puis elles avaient réalisé les prises de vue. Pour Chann, cette plongée dans une intimité complice avec Salimah avait été excitante et douce. Elles avaient ensuite envoyé les éléments à Felicidad qui s'était chargée de créer le compte de Lola et de mettre l'annonce en ligne. Soudain, Chann s'était vue offerte aux désirs d'adultes anonymes et sa frayeur l'avait rattrapée. Mais elle avait aussi ressenti un sentiment exaltant de puissance ; en réalité, c'est elle qui allait

traquer une proie cachée dans l'ombre et cette puissance lui venait de Salimah et Felicidad.

Elle se redressa sur le lit ; Salimah venait d'entrer dans la pièce :

— On a de la chance, dit-elle, il est en ligne. Felicidad vient de m'alerter.

Elles s'installèrent côte à côte devant l'écran et Chann se connecta au site. Elle rechercha l'avatar de Prince Kumar — le pseudonyme que Felicidad avait indiqué. Son regard brillait de surexcitation. Sans consulter Salimah, elle ouvrit le dialogue avec lui :

— Bonsoir Kumar, je suis Lola.

Il y eut un temps d'attente, d'une dizaine de secondes ; Kumar devait consulter son profil.

— Bonsoir, charmante Lola. Je ne suis pas Kumar mais Prince Kumar, répondit-il.

— Es-tu le prince expérimenté et attentionné que j'attends ?

Salimah fut stupéfaite par l'assurance de Chann, mais elle repensa à son sens de la répartie au July Plaza ; Anderson avait vu juste, elle était parfaitement capable de tenir

le rôle. Pourtant, il y avait dans cette audace quelque chose qui l'inquiétait profondément.

— Rencontrons-nous et tu pourras t'en assurer, répondit Prince Kumar.

— Et si tu ne me plais pas ? demanda Chann.

Elle était intuitivement en train de prendre le contrôle de l'échange. La réponse apparut après quelques instants de pause :

— Tu repartiras quand même avec un cadeau pour te remercier d'être venue.

— Et si tu me plais ?

— Alors en plus, je te ferai découvrir le plaisir que ton corps peut te donner.

Prince Kumar était déjà en position de demandeur. Chann n'eut aucun mal à cadrer la suite :

— Tu es bien sûr de toi, Kumar, je pourrais aussi être déçue.

— Il te restera le cadeau pour oublier ta déception.

— Alors c'est d'accord, mais je ne veux pas venir chez toi.

La réponse de Prince Kumar fut immédiate ; il avait ses habitudes :

— Bien sûr, retrouve-moi demain au Chloris Club, à vingt heures...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase :

— Non, renvoya-t-elle, je ne veux pas aller dans un endroit que je ne connais pas. J'attendrai au bar du Myriad Hotel.

— C'est impossible ; pas dans un lieu public.

— Alors je t'enverrai un numéro de chambre avant que tu arrives ; j'attendrai là.

L'hésitation de Prince Kumar traversa lentement l'écran devenu inerte, puis les mots se succédèrent :

— Soit belle comme sur les photos et tu verras un prince à tes genoux.

Chann se retourna vers Salimah, fébrile :

— Tu as vu comme c'était facile !

Salimah n'avait jamais eu à s'occuper que d'elle-même. Depuis l'enfance, sa propre survie avait été un tel défi qu'il avait mobilisé toute son énergie. Après l'orphelinat et

l'adoption qui lui avait permis de faire des études, elle avait cru son avenir sécurisé. La guerre l'avait de nouveau jetée dans l'inconnu. Seule, mais armée de sa volonté et de son diplôme de biologie, elle avait migré pour l'Union à vingt-trois ans. Les douze années suivantes avaient lentement consolidé sa situation, sans qu'elle s'autorise à entraîner qui que ce soit dans son sillage ; le sentiment de précarité restait trop fort. Mais à cet instant, elle sentit toute la fragilité de Chann et elle avait envie de la protéger :

— Oui Chann, c'est malheureusement trop facile. C'est pour ça que tant de jeunes filles échangent leur dignité contre le désir et l'argent des hommes.

— Mais je ne veux ni l'un ni l'autre, dit Chann.

Chapitre 13

Le lendemain, vers treize heures, Anderson entra dans l'Ecstasy Café et chercha Felicidad du regard. Dos au comptoir, elle regardait la foule à l'entrée de l'Erotic Experience. Il

s'approcha en souriant et vint s'accouder à côté d'elle :

— Pas de présence suspecte ? demanda-t-il.

— Non, mais je me demandais pourquoi il y a si peu de femmes dans le public, lança-t-elle d'un ton caustique, a priori ils proposent des attractions pour tous les genres et toutes les orientations sexuelles.

— Elles ont peut-être d'autres motivations, répondit Anderson avec malice, comme de séduire plutôt que consommer...

Le visage de Felicidad s'éclaira d'un sourire ironique :

— Moi pour l'instant, ce serait juste de retrouver ma silhouette d'avant Carmel.

Felicidad était magnifique, mais les hanches généreuses et les poitrines rebondies n'étaient pas à la mode dans le deuxième district.

— Allons Felicidad, un mot de toi et je quitterais ma mère ! lança-t-il en riant.

— Trop tard, mais vous m'auriez dit ça il y a quelques années...

Anderson comprit qu'elle ne plaisantait plus. Tout ce temps pendant lequel il ne l'avait vue que comme une parfaite collaboratrice... peut-on être aussi aveugle ?

— J'aime mon compagnon et j'aime notre fille, dit-elle, et je vous remercie pour la confiance et l'amitié que vous m'avez données.

Anderson reçut silencieusement ses paroles.

— Mais je me fais un peu de souci, reprit Felicidad après quelques instants. À mon avis, vous franchissez les lignes ; les limites deviennent floues. D'une certaine façon je vous comprends et c'est pour ça que je vous aide, mais demain je ne sais pas.

— Alors c'est moi qui te remercie pour la confiance, répondit Anderson, je compte sur toi pour me garder dans le droit chemin.

— Vous avez bien fait de démissionner, dit-elle, sinon j'aurais jamais entendu ça !

Le ton était à nouveau plein de malice. Mais revenons à notre affaire, tout est fiabilisé ; la chambre est équipée et je vous ai envoyé l'adresse de connexion.

Anderson sortit son Energy Phone. Il ouvrit le message de Felicidad et lança la visualisation ; l'angle de vue était parfait, couvrant aussi bien le lit défaits que le coin salon. La chambre était vide, mais la porte ouverte ; on entendait très distinctement le bruit d'un aspirateur.

— Comment as-tu fait si vite ?

— Peu importe, répondit-elle, il fallait le faire. Mais je suis hors cadre légal... si ça tourne mal faudra m'embaucher chez United !

— Je ne sais pas comment te remercier, dit Anderson.

Felicidad plongea son regard dans le sien, elle se pencha vers lui et posa brièvement ses lèvres sur les siennes. Puis elle se retourna et partit sans un mot de plus.

Anderson appela un cabélec et lui donna l'adresse du Myriad Hotel. Salimah et Chann l'attendaient dans le salon. Elles avaient parlé de ce qui allait se passer. Il leur montra la vue de la chambre sur son Energy Phone, conscient que Chann serait rassurée par l'idée d'être surveillée. Ensuite, Chann monta seule dans la chambre, où elle régla l'opacité du

vitrage pour installer une pénombre protectrice. Elle enleva et rangea ses sandales dans l'armoire, puis accrocha son blouson sur un cintre. Ces gestes simples avaient été difficiles ; elle avait eu l'impression de commencer à se déshabiller. Depuis elle attendait, vêtue d'une jupe courte sur ses jambes nues et d'un débardeur qui découvrait son ventre, en pensant à l'inconnu qui allait venir et à son père. La veille, elle avait annoncé à Christopher qu'elle resterait chez une amie d'Anderson ; il n'avait posé aucune question et lui avait paru curieusement absent au téléphone. Elle était passée chez elle dans la matinée pour prendre quelques affaires et l'avait trouvé allongé au salon, en sous-vêtements, avec l'air de ne pas avoir dormi ; il y avait un verre et un flacon de pilules sur la table basse. Chann n'avait pas su comment lui parler et elle était revenue chez Salimah, où elle avait passé le reste de la journée à travailler. Quand on frappa discrètement à la porte, elle était blottie jambes repliées dans le fauteuil, son Energy Phone à la main :

— C'est ouvert, dit-elle sans bouger.

L'homme entra et referma la porte derrière lui. Il enleva ses lunettes de soleil et resta debout dans l'entrée :

— Bonsoir, Lola, dit-il avec douceur, pardonne-moi d'être en retard.

Il s'approcha et posa une sacoche de cuir sur le lit. Prince Kumar était plus petit et plus mince qu'Anderson ou Christopher. Il devait avoir une cinquantaine d'années et portait assez bien son pseudonyme ; le visage au teint mat était élégant, le nez droit et étroit et les yeux d'un noir intense. Il portait une tunique claire à manches longues, entrouverte sur un pendentif de métal blanc dont le dessin mystérieux semblait antique.

Chann n'avait pas peur maintenant qu'il était devant elle, mais l'étrangeté de la situation l'avait plongée dans un univers imprévisible. Il s'avança en souriant :

— Je t'ai promis un cadeau, dit-il en sortant un petit coffret de la sacoche. Il l'ouvrit et lui présenta un collier d'argent tressé.

— Il est très beau, dit Chann, je crois qu'il sera bien sur moi.

— Laisse-moi l'accrocher, le fermoir est très petit.

Il était passé derrière le fauteuil ; elle sentit ses mains sur son cou, puis sur ses épaules. Elle leva les yeux sur la porte-miroir de la penderie ; ils rencontrèrent son regard posé sur elle. Le collier tour de cou était magnifiquement mis en valeur par ses cheveux courts et sombres. Les mains de Prince Kumar descendirent avidement sur les seins en glissant sous le débardeur. Elle tressaillit et lui prit les poignets pour les éloigner d'elle :

— Ne me touchez pas, dit-elle, pas encore.

Il ne résista pas et revint s'asseoir en face d'elle sur le lit, le regard errant à la lisière de sa jupe :

— Je ne te plais pas ? demanda-t-il, une inquiétude dans la voix.

— Je ne sais pas, dit Chann, je ne vous connais pas assez.

— Alors regarde-moi, dit-il, en enlevant sa tunique.

Elle se leva d'un bond et cria d'un ton hystérique :

— Allez-vous-en, vous me faites peur !

Prince Kumar fut tétanisé par sa réaction ; debout près de la porte de la chambre, elle semblait sur le point de sortir pour appeler de l'aide.

— Je ne te ferai rien Lola, ne t'inquiète pas — il se leva et remit la tunique maladroitement — et je voudrais te revoir...

— Peut-être, dit-elle, mais pas dans une chambre ; j'ai eu tort, je ne suis pas prête.

— D'accord, nous parlerons, nous ferons connaissance, je t'apporterai d'autres cadeaux...

Chann ouvrit la porte :

— Partez maintenant, dit-elle dans un souffle.

Prince Kumar remit ses lunettes et sortit en baissant la tête. Chann s'assit sur le lit et se mit à sangloter, serrant ses mains entre ses genoux.

Presque aussitôt Salimah entra et ferma la porte ; Chann ignora sa présence. Au risque d'être repoussée, Salimah vint s'asseoir contre elle et la prit doucement dans ses bras, elle

s'abandonna et cacha son visage dans le cou de Salimah. Elles sentirent toutes deux le contact du métal :

— Attends, je t'enlève ça, dit Salimah.

On frappa, elle se leva et entrebâilla la porte, puis l'ouvrit en grand. Anderson entra vivement :

— Bravo, Chann, c'était parfait ! s'exclama-t-il.

Son regard et son visage défait le firent taire.

— C'est pourtant vrai que c'était parfait, dit Salimah doucement.

Et Chann se mit à rire en essuyant ses yeux d'un revers de main.

Chapitre 14

Le lendemain matin, juste avant dix heures, Anderson entra dans l'Hôtel du Conseil. Il avait sollicité un rendez-vous urgent avec Rajani sans en préciser l'objet et Darya n'avait posé aucune question ; la secrétaire du Maître

du Conseil avait souvent introduit le capitaine Hill dans le bureau de son patron sans que leur entrevue ne soit prévue à l'agenda et elle n'avait pas vraiment pris conscience du changement de situation.

Contre toute attente, Rajani le reçut aimablement :

— Asseyez-vous, Anderson. Dernièrement, vous ne m'avez pas épargné dans vos postures publiques, mais je n'arrive pas encore à vous considérer comme un ennemi.

Il s'était levé de son bureau pour l'accueillir et lui indiquait l'espace salon ; du café attendait sur la table basse.

Ils s'installèrent confortablement et Rajani attrapa le thermos pour faire le service lui-même.

— Je peux vous comprendre, reprit-il. Vous avez occupé un poste difficile et assumé de lourdes responsabilités pendant tant d'années. Le drame du décès accidentel de ce migrant vous aura au moins permis de recon siderer vos choix.

Anderson ne répondait pas.

— Mais je suppose que vous êtes venu me parler de coopérative populaire. J'ai suivi le débat sur Second District News ; je dois avouer que votre habileté à orienter l'opinion m'a stupéfait. Moi qui croyais que vous n'aviez que du mépris pour la politique...

Anderson plongea la main dans la poche de sa veste et d'un même geste il posa son Energy Phone et le collier d'argent devant Rajani qui sursauta. Anderson lança la vidéo ; sur le petit écran on voyait très distinctement Rajani debout derrière Chann, ses mains venant se poser sur les seins de la jeune fille.

Rajani était tétanisé, le visage figé dans une tension extrême. Anderson l'observait calmement, avec un soupçon de compassion pour cet homme dominé par ses passions ; le silence était presque insupportable.

— Vous êtes là, alors que voulez-vous ? demanda finalement Rajani.

— Je suis venu pour en parler, répondit-il tranquillement.

Il appela Salimah en quittant l'Hôtel du Conseil. Elle sortit du laboratoire pour aller

dans la réserve de produits réglementés et ferma la porte ; la salle de réunion était prise.

— Koffi va quitter le centre de rétention, annonça-t-il, il ne risque plus d'être expulsé. Il est placé sous surveillance électronique pour un an, mais il pourra travailler. Sans vous Salimah et sans Chann, ça n'aurait pas été possible ; on pourrait peut-être fêter ça tous les trois ?

— Fêter ça, reprit-elle, et bien je ne sais pas trop... vous avez parlé à Chann depuis ?

Il y eut un silence, puis Anderson :

— Je suis désolé.

Ces trois mots la frappèrent comme une gifle ; c'est ce qu'il avait dit pour lui annoncer la mort d'Ousmane.

— Non c'est moi, dit-elle. Je ne regrette pas vraiment ; c'est juste que j'ai du mal à me pardonner ce que nous avons fait vivre à Chann. Vous aviez raison, ce n'est pas une fille ordinaire et son attitude cache beaucoup de sensibilité.

— Je connais votre histoire personnelle. Je sais ce que vous avez traversé à son âge et ce

n'est pas comparable. Chann semble forte et nous avons oublié que c'est une adolescente, mais au moins ça avait du sens ; elle avait choisi de le faire.

— D'accord, ce serait bien de se retrouver tous les trois, dit-elle après un instant, mais je ne vous promets pas que ce sera une fête.

— Je vous laisse voir ça avec elle, conclut Anderson, c'est mieux que ce soit vous.

— Les habitudes s'installent vite, dit Salimah. Je dois retourner travailler maintenant. Je vous tiendrai au courant.

Anderson rentra au bureau et envoya un court message à Felicidad : « *Tout va bien, merci encore* » et se replongea dans le dossier de chiffrage de la future coopérative populaire ; les informations n'étaient pas faciles à consolider. Il tentait de se retrouver dans un tableau de coût d'exploitation prévisionnel quand son Energy Phone lui présenta un appel de Felicidad.

— Oui Felicidad ?

— Je viens de voir passer une information interne, dit-elle d'une voix blanche, Christopher est mort.

Elle lui rapporta les quelques éléments qu'elle avait obtenus. Toujours en congé post-traumatique, il était resté connecté sur le réseau de communication de son équipe. Sous l'emprise de psychotropes, il avait décidé de rejoindre ses hommes sur le terrain pour une interpellation dangereuse. Court-circuitant leur intervention, il avait lancé l'assaut seulement armé d'une reproduction de son arme de service destinée à l'entraînement virtuel. Il avait été abattu dès son entrée dans l'appartement des suspects.

Anderson restait silencieux, il était bouleversé et soudain convaincu d'être responsable de ce nouveau drame. Dans sa volonté aveugle de payer sa dette envers Ousmane et de piéger Rajani, il avait ignoré la détresse de Christopher, puis celle de Chann entraînée dans cette intrigue sordide.

— Chann va avoir besoin de vous, ne la laissez pas tomber, conclut Felicidad avant de raccrocher.

Le soir même, Chann s'installa chez Salimah. Le secrétariat de United Mankind avait traité en urgence les questions

administratives pour éviter son placement en Foyer d'Accueil. Salimah n'avait pas hésité une seconde ; elle aurait tout le temps de prendre conscience des conséquences de sa décision.

Au même moment, Anderson sortait dans son jardin. Le Nôtre était en veille, debout dans la cellule de recharge qui le protégeait des intempéries, mais on pouvait reconnaître partout les traces de son activité conscientieuse. Anderson se pencha longuement sur les rosiers, cherchant à déceler une larve de tenthredine, mais il ne trouva rien. Ce petit monde-là, au moins, était parfaitement sous contrôle. Un bruit le fit se retourner ; Le Nôtre s'était déconnecté du chargeur en le voyant dans le jardin :

— Bonsoir Anderson, avez-vous passé une bonne journée ?

— Mitigée... avec ses satisfactions et ses contrariétés.

— C'est notre lot à tous. Les larves ont disparu mais le taux d'humidité du sol me semble excessif et je n'ai pas de solution ; je sais comment arroser, mais je ne sais pas comment assécher le terrain.

— Je comprends bien ta frustration, moi-même je me sens parfois impuissant face aux difficultés.

Le Nôtre fit un pas vers lui et inclina la tête, l'air attentif :

— Si Monsieur souhaite me parler des siennes, j'aurais peut-être quelques suggestions à faire.

— C'est très aimable mais je préfère les oublier pour ce soir.

— Monsieur désire peut-être que je réchauffe un plat et dresse la table du dîner ?

— Euh... je n'ai pas vraiment faim et je vais plutôt prendre un verre, si ça ne te paraît pas déraisonnable.

— Je réserve ma réponse selon la taille du verre et ce que Monsieur mettra dedans. Et je lui suggère de prévoir quand même son dîner, il aura peut-être faim après.

— Cher Le Nôtre, surtout ne tombe pas en panne, je serai vraiment accablé.

Il rentra se servir un whisky et choisir un plat.

Chapitre 15

Le lendemain soir, le passage de démarcation de la zone trois fut retardé par une interception. Son cabélec venait juste d'entrer dans le corridor de détection quand tout le trafic stoppa brutalement et les portes de tous les habitacles se verrouillèrent. C'était la procédure pour une arrestation, permettant aux forces de l'ordre d'intervenir sans être gênées par la curiosité du public. L'écran frontal du cabélec s'obscurcit et le message d'information habituel s'afficha : « Intervention de sécurité en cours : le trafic reprendra dans quelques instants - Utilisez l'appel d'urgence en cas de nécessité absolue ». Anderson remit l'écran en mode transparent et inclina un peu plus le dossier de son siège pour une attente confortable. Seul le passage d'un drone de reportage de Second District News témoignait de l'opération en cours. La nuit était tombée lorsqu'il entra dans le hall du Foyer d'Accueil, s'attendant à retrouver Darius derrière le comptoir. À sa place, un homme lisait sur un écran souple d'un modèle répandu chez les amateurs de

littérature. L'homme leva un regard interrogateur sans prononcer un mot ni manifester plus d'intérêt. Anderson ne l'avait jamais vu ; il devait avoir entre trente-cinq et quarante ans mais semblait manquer autant de sommeil que d'activité physique. Son visage était marqué d'un relâchement général qui n'était pas récent.

— Bonsoir, je suis Anderson Hill. Darius est absent ?

— Il est avec Kipling... j'assure la permanence en attendant...

Ses phrases restaient en suspens comme s'il n'était pas certain d'en avoir terminé et rien n'indiquait qu'Anderson lui était connu.

— Je peux vous remplacer si vous voulez, proposa Anderson, c'était entendu avec Kipling.

L'homme eut l'air d'hésiter, puis se leva en haussant les épaules :

— Si ça vous amuse, dit-il d'un ton vaguement ironique... j'espère que vous avez de quoi vous occuper.

— Vous êtes Zakarian ? demanda Anderson.

— C'est moi, dit-il avec une soudaine fermeté, et je n'approuve pas vraiment vos interférences avec le quotidien du Foyer.

— On manque d'éléments pour défendre votre bilan et conforter vos ressources ; c'est pour les réunir que je suis venu.

— J'en doute pas, mais votre passé n'inspire pas spontanément confiance ici, et sans confiance on n'arrive à rien avec ceux que nous accueillons.

Sa tension était perceptible et se changea en colère :

— Vous avez débarqué chez nous en bon missionnaire mais ici vous représentez ceux qui nous ignorent ou nous condamnent depuis toujours !

Anderson ne répondit pas tout de suite, sans lâcher le regard agressif de Zakarian. Il porta sa main à la nuque et s'adossa au mur dans une posture détendue et attentive :

— Merci de votre franchise, Zakarian. Comment je devrais faire pour défendre votre cause au Conseil ?

— Vous pourriez peut-être retrouver ceux qui ont réussi à s'en sortir et qui ne viennent plus, ou parler avec Kym qui revient pour les autres, mais ce serait mieux de ne pas trop vous montrer ici. Tout le monde saura bientôt que vous êtes le capitaine Hill.

— Alors je vous laisse la permanence et je ne m'attarderai pas, mais je dois voir Kipling avant de partir.

Il allait prendre le chemin des bureaux lorsque le sas s'ouvrit pour laisser entrer un homme à l'attitude discrète, portant une veste dont la qualité restait visible malgré l'usure. Anderson reconnut le joueur de digital snooker et le salua d'un sourire et d'un signe de tête.

— Bonsoir, dit l'homme en s'arrêtant devant le comptoir, son regard passant de l'un à l'autre, le snooker est libre ?

— Tout à vous Paul, lança Zakarian, et vous ne risquez pas trop d'être dérangé ; c'est calme ce soir.

L'homme remercia d'un hochement de tête et prit la direction du hall central, Anderson sur ses pas :

— Paul, je peux vous tenir compagnie un moment ?

Paul se tourna vers lui sans s'arrêter :

— Certainement, dit-il, je n'ai pas réservé les lieux. Voulez-vous faire une partie avec moi ?

Anderson hésita ; il aurait aimé parler avec Paul et celui-ci serait concentré sur le jeu.

— C'est une façon comme une autre de faire connaissance, lança Paul comme s'il lisait dans ses pensées.

Quelque chose d'insaisissable traversa Anderson, maintes fois expérimenté sans perdre son mystère ; le sentiment de l'importance de l'instant pour la suite de son investigation.

— Je manque de temps et j'aimerais mieux prendre un verre.

— D'accord, acquiesça Paul, mais il n'y a pas grand-chose à boire ici.

Ils prirent deux verres de thé glacé au distributeur et s'installèrent dans un angle de la grande salle.

— Je crois savoir pourquoi vous êtes là, annonça Paul tranquillement.

Anderson resta impassible, mais la suite de l'entretien dépendait de sa réaction ; il regarda Paul dans les yeux :

— Vous seriez prêt à m'aider ?

Ils parlaient à voix basse dans le silence de la pièce et entendirent un léger bruit de pas.

— Il y a plus d'un an que je viens au Foyer, répondit Paul assez distinctement pour être entendu du couloir, et j'ai vu l'évolution positive de quelques jeunes. Certains arrivent à envisager la possibilité de sortir de leur dépendance et changer leur vie.

— Votre témoignage me serait précieux, approuva Anderson, et j'aimerais l'enregistrer si vous êtes d'accord. On prend rendez-vous ?

— Mon agenda est vide, répondit Paul dans un sourire.

Anderson lui tendit la main :

— Je vous recontacte très vite, merci Paul et bonne partie !

Il se leva et prit la direction des bureaux. Kipling était assis à sa table lorsqu'il entra, l'air absorbé par la lecture d'un document.

— Asseyez-vous, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

— Merci Kipling, j'ai besoin de passer un peu de temps ici pour comprendre, mais j'ai besoin de connaître votre position : pensez-vous que ma présence au Foyer soit une bonne idée ?

Kipling esquissa un sourire :

— Poser la question, c'est déjà répondre, non ?

— Vous confirmez ce que Zakarian a exprimé plus librement que vous. Je vais m'organiser pour ne plus perturber votre activité. J'ai identifié quelques personnes pour apporter de l'information utile à mon rapport, et je vous recontacterai pour en valider le contenu. Qu'en pensez-vous ?

— Je crois que c'est préférable, et certainement plus efficace. Je vous offre un

verre ? Vous êtes en zone libre dans mon bureau.

Kipling était soudain plus détendu et se leva pour sortir une bouteille de whisky et deux verres d'une armoire.

Un quart d'heure plus tard, Anderson quitta le Foyer après un échange bref mais amical avec Darius qui avait repris sa place à l'accueil.

Chapitre 16

Le cabélec déposa Anderson sur la zone réservée du hub de transport, en bordure des trottoirs roulants qui connectaient la station de tramélec et le bloc de l'Astro-Land. Il prit place dans le flux, entre un groupe de jeunes gens qui se bousculaient en riant, à distance des caméras de surveillance, et un couple de femmes qui leur lançaient des regards réprobateurs. Un vaste portail lumineux dont la teinte se transformait par cycles, de l'améthyste au magenta avant de pâlir en rose fuchsia, marquait l'entrée de l'Astro-Land, dominant d'une vingtaine de mètres un large

perron, point de rencontre de toute une population désœuvrée. Anderson se fraya un passage dans cette foule apathique, évitant des silhouettes obèses encombrées de sodas et de hot-dogs. En s'engageant sous le porche, on pénétrait dans une zone de transition immatérielle, comme une pénombre brumeuse dans laquelle se croisaient les ombres fantomatiques des visiteurs, puis on débouchait dans l'espace sidéral du hall d'accueil. Des milliers d'étoiles scintillaient dans un ciel noir et sans limite, comme si l'on venait de poser le pied sur le sol d'une lointaine planète. Le silence était surprenant et la vision restait subtilement filtrée, imposant la sensation d'un changement radical d'univers. Divers chemins lumineux invitaient à explorer les attractions proposées, depuis la sortie en apesanteur dans l'espace jusqu'à la rencontre avec de pacifiques aliens, en passant par le flirt extra-terrestre ou le pilotage d'un Star Fighter. Anderson prit la direction du bar le plus proche, dont l'entrée évoquait une grotte préhistorique revisitée par les designers d'Astro-Land, des centaines de minuscules points lumineux exerçant une

attraction puissante sur le badaud. Il allait passer la porte lorsqu'une main se posa sur son épaule tandis que Paul lui parlait doucement à l'oreille :

— Je vous suis depuis le hall, allons prendre un verre.

Anderson se contrôla parfaitement, ne laissant rien paraître de sa surprise :

— Bonjour Paul, comment m'avez-vous retrouvé dans cette foule ?

— Votre Energy Phone... vous semblez ignorer le mode furtif et je trouve ça plutôt sympathique pour un ancien flic !

Ils entrèrent dans l'Andromeda Lounge Bar. La salle était étroite et profonde, plongée dans une pénombre rouge. Le comptoir sur leur gauche s'étirait sur plusieurs dizaines de mètres, derrière lequel s'activaient des androïdes au physique avantageux et autres cyber-serveurs non-humanoïdes d'aspect engageant. Une pulsation assourdie faisait office de musique d'ambiance et trois jeunes beautés virtuelles se déhanchaient en rythme sur une estrade opalescente. Du côté droit, face au bar, une série de courtes allées

desservait des loges dont la disponibilité était indiquée par leur faible luminosité. Ils s'avancèrent dans le troisième couloir et s'installèrent dans un espace qui s'éclaira à leur approche. Chaque table disposait d'un distributeur de boissons, servies dans des gobelets d'un tiers de litre en bioplastique. Anderson sélectionna une bière norvégienne et Paul de l'eau reminéralisée. Il but une longue et lente gorgée avant de reposer son gobelet :

— Je passe beaucoup de temps au Foyer et j'observe ce qui s'y passe depuis plusieurs mois.

Le visage impassible d'Anderson n'exprimait rien de plus qu'une attention bienveillante.

— Je connais ceux qui reviennent, et je croise parfois ceux, ou plutôt celles, qu'on ne revoit jamais. Liz vous a parlé de la fille qu'elle a accompagnée au Centre de Soins, sans savoir pour quel traitement. J'étais derrière l'accueil avec Darius quand elle est revenue. Elle était si belle qu'on pouvait difficilement l'ignorer. Le témoin de reconnaissance d'identité s'est

allumé quand elle a passé le sas pour ressortir et j'ai machinalement jeté un œil sur l'écran pour voir son nom.

Paul s'arrêta un instant, comme s'il doutait encore de ce qu'il avait vu. Anderson était de plus en plus attentif.

— Alors, reprit Paul, j'ai remarqué quelque chose de surprenant. Le système affiche normalement l'horaire d'entrée en regard des coordonnées personnelles, et enregistre l'horaire de sortie... et bien il y avait un message d'erreur à la place de l'heure d'entrée. Darius a vu que je fixais l'écran et il a eu une réaction bizarre : il a fermé d'un geste l'application en bougonnant à propos de bugs jamais corrigés... vous y croyez, vous, aux bugs de contrôleur d'identité ?

— Pas un instant, et je suis bien placé pour savoir que ça n'existe pas. La conclusion logique serait que la fille est rentrée sans implant, mais qu'elle en avait un en sortant mais c'est assez difficile à expliquer.

— Je suis d'accord, approuva Paul, et sur le moment j'ai gardé ça pour moi parce que je

n'ose pas imaginer ce que ça signifie et que je tiens à ma tranquillité.

— Alors pourquoi m'en parler ?

— Vous savez que quelqu'un nous écoutait du couloir au Foyer. Je n'aime pas ça et je ne suis pas certain d'être encore en sécurité ; ma meilleure chance de le rester c'est que toute cette affaire soit éclaircie au plus vite.

Anderson laissa échapper un rire bref et presque inaudible :

— Depuis que j'ai quitté la Brigade tout le monde me manipule, lança-t-il d'un ton joyeux, au moins je me sens utile !

— Je déteste l'idée que le Foyer soit mêlé à tout ça, reprit Paul. Zakarian est un type bien, et je le pensais aussi de Darius, mais maintenant je sais plus.

Anderson termina sa bière et jeta le gobelet par la trappe du recycleur :

— Je partage vos interrogations ; je ne sais pas vraiment quoi faire de tout ça pour l'instant ; ça me paraît plutôt explosif. On me parle surtout de très jolies filles qui auraient besoin de passer par le Centre de Soins et ça

m'inquiète beaucoup. Merci et soyez prudent Paul, dit-il en se levant, on ne sait pas vraiment à qui nous avons affaire. Il vaut mieux ne rien changer à vos habitudes.

Paul hocha gravement la tête, et son regard s'attarda sur les clients des loges voisines tandis qu'Anderson s'éloignait.

Chapitre 17

Charlene Brooks terminait la présentation du journal d'information ; elle rejoignit ses invités sur un côté du plateau.

— Il y a quelques semaines, nous avons reçu Anderson Hill, ex-capitaine de la Brigade Territoriale et représentant de l'ONG United Mankind, pour un débat public avec Lester Adam, porte-parole de Everyday Enjoyment et le Conseiller Dermott, en charge de la Solidarité Sociale. Vous n'avez certainement pas oublié la question posée : fallait-il autoriser la création de coopératives agricoles populaires dans le troisième et le quatrième district ? Ce débat avait suscité un intérêt certain du public de Weekly Events et,

aujourd'hui, nous avons le plaisir de retrouver Anderson et le conseiller Dermott pour faire un point sur ce sujet.

— Conseiller Dermott, reprit Charlene, que s'est-il passé depuis notre débat et quelle est aujourd'hui la position du Conseil ?

À plus de quatre-vingts ans, le conseiller Dermott affichait une allure sportive et un visage bronzé sous une chevelure blanche aux ondulations raffinées. Un large sourire découvrit ses dents parfaites :

— Le Conseil a entendu la demande des Citoyens qui se sont prononcés en faveur d'une évaluation de projet. J'avais personnellement exprimé des réserves d'ordre financier, mais le Maître du Conseil a défendu l'idée d'une expérimentation et la majorité des conseillers s'y est ralliée. Nous avons donc validé un scénario prenant en compte une participation possible de Everyday Enjoyment. Il faut dire que le conglomérat s'est montré coopératif, allant jusqu'à proposer la mise en place de banques de distribution des produits de la coopérative dans ses cantines.

Charlene Brooks se tourna vers Anderson :

— United Mankind est donc pleinement satisfait ?

— Il ne s'agit que de l'approche économique, tempéra Anderson, les conclusions des études techniques et sanitaires ne sont pas encore connues. Mais nous saluons la volonté du Conseil d'avancer sur ce dossier. La localisation du projet test est définie ; il s'agit de l'ancienne zone de culture du quatrième district dont la Brigade avait stoppé l'activité sous mon commandement. Les serres ont été détruites mais elles peuvent être reconstruites en quelques jours et les terres ont montré qu'elles pouvaient produire en abondance. L'autre intérêt de ce choix, c'est la présence locale d'une équipe de cultivateurs nombreux et expérimentés ; il ne reste qu'à légaliser et encadrer leur activité.

Charlene Brooks les remercia et lança le générique de fin.

Dermott se tourna vers Anderson :

— Vous pouvez me dire comment vous avez convaincu Rajani ?

Il lui retourna son sourire :

— Qui sait, dit-il, peut-être une question de charme ?

Anderson était encore dans le cabélec qui le ramenait à son bureau quand il prit un appel sur son Energy Phone :

— Oui, Anderson Hill.

— Bonjour Anderson, c'est Soana. Je n'aurais pas cru vouloir vous remercier un jour, dit-elle, mais ce que vous faites pour F.D.F. est formidable. Si vous avez un peu de temps pour qu'on se retrouve, j'aimerais échanger avec vous sur la suite.

Réfléchir avec Greg était certainement plus pertinent, mais Anderson avait envie de la revoir :

— Avec plaisir, dit-il, mais l'agenda est assez chargé ces jours-ci ; je vous fais signe prochainement.

Le cabélec le déposa devant les bureaux de United Mankind et il allait entrer dans le hall du bâtiment quand il décida de changer de destination. Il traversa l'avenue où circulaient les cabélecs et l'allée arborée réservée aux tramélecs, une passerelle couverte et largement vitrée enjambait l'ensemble. Il prit

l'escalier roulant en même temps que deux androïdes des services urbains et un robot de livraison qui lui laissa le passage avec un «*après vous*» métallique qui grésilla désagréablement. Quelques minutes plus tard, il passait la porte du Gaudi Café. La salle était vaste et haute, traversée d'une douzaine de colonnes sombres évoquant des troncs d'arbres ceinturés de lianes épaisses. Le plafond dessinait des voûtes irrégulières soutenues par les ramifications de cette frondaison fantastique. Entre les colonnes, le mobilier aux formes végétales créait des espaces d'intimité baignés d'une lumière orangée. Le personnel était exclusivement humain, prévenant et discret ; la clientèle appréciait le calme de ce salon où personne n'élevait la voix. Ashley Beresford faisait partie des habitués. Elle l'avait invité à l'accompagner un soir, pour bavarder dans un cadre différent. Anderson n'avait jamais fréquenté ce type d'établissement auparavant ; il ne connaissait que les quelques pubs où il retrouvait occasionnellement des collègues de la Brigade, mais il avait été séduit par l'atmosphère du Gaudi Café.

Il s'installa dans un fauteuil de métal travaillé en torsades organiques, au confort surprenant, pour s'imprégnier du charme environnant. Ce n'était qu'un décor, inspiré d'œuvres du passé, mais il trouvait là un écho à son besoin de quitter les cadres rigides dans lesquels il s'était construit ; dans les interstices du Capitaine Hill, une aspiration à la fantaisie s'était mystérieusement développée. L'image de Soana s'imposa à lui dans toute sa jeunesse et sa sensualité ; il n'était pas dupe du prétexte sous lequel elle le recontactait. Ses pensées dérivèrent vers Salimah, puis Felicidad, et il fut renvoyé à de plus anciens souvenirs. Il avait été très amoureux autrefois, pendant sa formation d'officier ; une pianiste plus âgée que lui, rencontrée chez des amis, au hasard d'une soirée. Cette expérience l'avait profondément déstabilisé et il avait échoué à l'examen d'entrée dans la Brigade. Grâce à l'influence de son père, un fonctionnaire de l'Union, il avait obtenu de se représenter dans la même session. Cette fois, il avait réussi brillamment, mais son travail acharné lui avait coûté sa relation avec la musicienne. Depuis, il avait souvent ouvert sa porte à des femmes de

passage. Le nomadisme affectif était ce qui lui convenait le mieux et cet équilibre longuement consolidé ne devait pas être menacé.

Chapitre 18

Le temps était parfait ; la douceur avait succédé à une journée encore très chaude. La terrasse venait d'être nettoyée et le jardin était soigneusement entretenu. La courte pelouse était dense et fraîche sous les pieds et les végétaux taillés avec un naturel sophistiqué. La table ronde était dressée pour trois ; la nappe d'une teinte safran, la vaisselle opalescente et les photophores solaires à la lumière dansante installés avec goût par Le Nôtre. Tout était fourni par le service traiteur d'Everyday Enjoyment ; Anderson avait un peu hésité à faire appel à eux, mais ils n'avaient plus de concurrents dans son quartier et Le Nôtre n'avait pas l'habitude de cuisiner.

Salimah et Chann arrivèrent peu après vingt heures. À peine entrée dans le salon largement ouvert sur le jardin, Salimah

déchaussa ses escarpins sur le tapis avec grâce et naturel et s'avança pieds nus vers la terrasse. Elle portait une robe tunique asymétrique de coton blanc qui la couvrait presque entièrement en dessinant toute sa féminité. Chann, à son habitude, était court vêtu, en noir. Elle demanda un Union Tonic que Salimah lui accorda d'un sourire ; Le Nôtre ne put retenir une remarque :

— Je dois vous prévenir que le cerveau de l'adolescent est encore en plein développement, ce qui le rend plus vulnérable aux effets de l'alcool, augmentant le risque de dépendance future et de dommages neuropsychologiques.

— Mon cher Le Nôtre, répondit Chann sur un ton d'extrême politesse, je suis touchée par votre sollicitude et je vous promets de ne boire que sous le contrôle de Salimah qui est une biologiste confirmée.

Le Nôtre s'inclina respectueusement :

— Me voilà pleinement rassuré.

Il la servit avec une demi-dose de rye canadien au lieu d'une dose entière. Anderson avait ouvert une bouteille de Tokay ; la

Hongrie avait disparu depuis longtemps, mais pas le terroir viticole.

Salimah interrogea Anderson sur le projet de coopérative et il en fut soulagé ; il ne voulait pas parler de Prince Kumar, ni de Christopher ou d'Ousmane :

— Le conseiller Dermott n'a pas tout révélé sur Weekly Events, répondit-il, les travaux de nettoyage du site ont commencé avec l'ancienne équipe de maraîchers et des migrants en cours de probation ; les conditions de leur embauche ne sont pas arrêtées et nous voulions éviter les questions de Charlene Brooks sur ce point.

— Est-ce que Koffi pourrait être embauché ? demanda Chann.

— Oui, nous avons pu obtenir ça aussi.

— Nous... surtout moi, non ?

Anderson échangea un regard avec Salimah qui répondit :

— C'est vrai. Sans toi, Anderson n'aurait pas eu de moyen de pression sur le Conseil...

Chann lui coupa la parole :

— Je sais que Prince Kumar est le Maître du Conseil ; j'ai vu son portrait sur Weekly Events.

— Oui, Chann, c'est lui. Mais tout s'est passé selon le plan d'Anderson et tu n'as rien à craindre si tu ne parles de ça à personne.

— Je n'ai pas peur, dit Chann, je veux aller travailler avec les maraîchers et les migrants.

La contrariété fut visible sur le visage d'Anderson ; un simple regard de Salimah lui imposa le silence :

— Dans quelques semaines, tu auras terminé ta formation de base et tu seras libre de tes choix, dit-elle, mais je trouverais dommage que tu cesses d'étudier ; tu as toutes les qualités pour réussir.

— Les études laissent du temps libre. On n'a pas eu le temps d'en parler mais j'ai choisi un cursus en biologie fonctionnelle et nutritionnelle. Je pourrais rapidement leur être utile.

Anderson ne savait que répondre ; il n'était pas préparé à ce rôle et son regard chercha celui de Salimah. Elle lui sourit en acquiesçant

discrètement d'un hochement de tête et il sentit une onde de chaleur le traverser.

— Je pourrais te faire rencontrer Soana, dit finalement Anderson, c'est une jeune femme impliquée dans le projet.

Il raconta son dîner dans le troisième district et Chann fut enthousiasmée par le parcours de Greg:

— C'est plutôt avec lui que je voudrais parler, mais je comprends qu'il a autre chose à faire pour l'instant.

— D'ailleurs, reprit Anderson, rien n'est encore acté ; des études sont en cours pour confirmer la qualité des sols et le type d'installations et de cultures dépend des résultats. De toute façon, tu vas avoir besoin de temps pour organiser ta nouvelle vie.

— À ce propos, lança Chann, je suis très heureuse d'être hébergée chez toi, Salimah, et tu comptes déjà beaucoup pour moi. Mais ton logement n'est pas adapté pour une cohabitation et je ne veux pas devenir une contrainte. Je dois trouver autre chose.

Les regards de Salimah et Anderson se rencontrèrent à nouveau et il fut ému par cette compréhension instinctive :

— Pourquoi ne pas faire un essai chez moi, dit-il, il y a une chambre où personne ne vient jamais et un bureau dont je ne me sers pas !

Chann bondit de sa chaise et, sans qu'il ait le temps de se tourner vers elle, passa derrière lui, enserra ses épaules en le serrant fort et chuchota à son oreille :

— Merci, merci, merci...

Elle se redressa, soudain lumineuse, et se tourna vers l'androïde qui semblait méditer dans un coin de la pièce :

— Le Nôtre, je promets d'écouter tes conseils mais il faudra apprendre à cuisiner ensemble ; j'en peux plus des plats préparés !

— C'est prévu dans mon programme de base, répondit-il, mais Monsieur n'a pas jugé utile de me solliciter dans ce domaine et je manque de pratique. Je serais ravi d'approfondir mes compétences en votre compagnie.

À mesure que l'obscurité gagnait, la lueur des photophores les installa dans une détente plus intime. Le repas était délicieux, ils le prolongèrent jusqu'à ce que Chann se lève en s'étirant :

— J'appelle un cabélec, dit-elle, je vais me coucher.

Anderson fut pris de court, mais pas Salimah :

— Tu as raison, Chann, il est temps de rentrer.

Elle le regarda, douceur et distance indémêlables, et se leva pour aller se chausser dans le salon.

Anderson resta dans son jardin, longtemps après que Le Nôtre eut emporté toute trace de leur soirée, à l'exception des photophores qu'il décida de garder sur la table.

Chapitre 19

Anderson avait passé la journée à son bureau avec Aristote qui l'avait submergé d'informations sur les problèmes rencontrés

par les habitants des troisième et quatrième district, en préparation du prochain Conseil d'Administration. Anderson voulait disposer d'arguments permettant de débattre des orientations de l'ONG comme de celles de son poste mais il n'avait pas encore de vision claire sur ses marges de manœuvre dans l'organisation. Il avait conscience de l'ambiguïté de sa position et s'interrogeait parfois sur les motivations de son embauche. Officiellement porte-parole, il disposait d'une certaine liberté pour mener à bien enquêtes et projets sans que cet aspect de son activité ait été débattu. Gopal savait parfaitement qu'il ouvrirait sa porte à un homme d'action qui ne passerait pas son temps entre son bureau et les médias, alors pourquoi aucun autre objectif ne lui avait-il été fixé ?

Vers dix-neuf heures trente, Anderson congédia Aristote sans façons ; de manière générale il n'appréciait pas que la frontière entre les humains et les machines s'efface, même s'il faisait une exception notable pour Le Nôtre qui accompagnait agréablement sa solitude. Il appela un cabélec et quelques minutes plus tard il regardait défiler les

bâtiments de la Sixième Avenue en direction du troisième district. À l'approche de Gate 3.22, les immeubles étaient sensiblement plus bas et espacés. Le trafic se ralentit en arrivant au couloir de passage interzone ; puis reprit sa vitesse sur l'avenue maintenant longée de blocs d'une cinquantaine de mètres de hauteur aux larges façades grises et monotones. On ne voyait plus beaucoup de cabélecs dans la circulation ; les tramélecs étaient bien plus économiques. La traversée de la zone trois, heureusement assez étroite dans cette partie de la ville, ne prit qu'une douzaine de minutes. À la limite du quatrième district, il y avait une sorte de no man's land vide de toute construction, puis le mur de démarcation et ses portes séparées de plusieurs kilomètres. Gate 4.22, au bout de la sixième avenue, avait un couloir réservé aux cabélecs ; la plupart des portes du quatrième district servaient strictement au passage des tramélecs interzones. Mais le cabélec ne la franchit pas, il s'arrêta à l'angle du dernier bloc de zone trois. Anderson déconnecta son Energy Phone de l'Energy Plug-In et descendit. La porte du centre d'hébergement où Koffi était logé faisait

face au mur de démarcation, distant d'une vingtaine de mètres. Elle s'ouvrit automatiquement à son approche, son poste chez United Mankind lui avait permis de conserver la plupart de ses autorisations de circulation. Anderson entra dans le hall qui s'éclaira brusquement d'une lumière froide. Le sol comme les parois étaient de béton recyclé autocicatrisant d'un gris terne moucheté de beige. La porte s'était refermée derrière lui dans un claquement métallique et il fut saisi d'une brève poussée de claustrophobie. Le hall proposait uniquement deux portes d'ascenseur et un couloir qui devait desservir le réfectoire. Il monta au douzième étage et sortit dans une coursive sans fenêtre. Les parois enduites de résine n'avaient aucune trace de graffiti ; certainement parce que le plafond comportait autant de caméras que de blocs d'éclairage, tous blindés. Il n'y avait pas de bouton de sonnette au 12.8 ; on entendait une musique africaine aux percussions obsédantes. Anderson frappa vigoureusement et attendit, puis une deuxième fois et la porte s'entrouvrit sous son poing :

— La violence toujours, dit lentement Koffi avec un fort accent.

— On vous a dit de me recevoir alors laissez-moi entrer, répondit Anderson.

Koffi ouvrit en grand et s'écarta. Il était presque de la taille d'Anderson, mais très maigre. Sa morphologie était très différente de celle de son cousin Ousmane ; les membres longs, minces, de grandes mains et un visage aux pommettes saillantes ; dans les orbites creuses, un regard noir et dur.

Anderson avança dans le module d'hébergement. La pièce devait mesurer environ trois mètres de côté, avec une fenêtre face à la porte d'entrée par laquelle on voyait les entrepôts de la zone quatre par-dessus le mur. Il n'y avait pas d'autre porte ; les blocs sanitaires étaient certainement communs. Il tira l'unique chaise et s'assit devant la petite table de métal :

— Vous avez besoin de travailler, pour sortir de là et ne pas rester seul.

— Ça vous fait quoi ?

— C'est notre mission d'aider les gens en difficulté.

— Vous tuez plus ?

— Écoutez Koffi, vous savez parfaitement que ce n'était pas le but de l'intervention.

— Non, aboya Koffi les poings fermés, me mettre en prison... parce que pas bon esclave !

Le regard de Koffi cherchait l'affrontement ; Anderson baissa les yeux :

— Vous êtes presque libre maintenant, dit-il après un silence, et vous avez besoin de nous pour trouver une place dans l'Union.

— Pas vous libérer, lança Koffi, pas vous aider ; vous apporter que malheur.

Anderson se leva :

— J'ignore ce qu'on vous a dit, mais si vous changez d'avis il y a du travail sur un site de culture. J'ai vos coordonnées et je vous envoie les miennes.

Il se leva et Koffi le regarda partir sans un mot, refermant sèchement la porte dans son dos.

Chapitre 20

Une enceinte temporaire fermait l'ancien site F.D.F. Le cabélec s'engagea sous le portique de contrôle des entrées, le portail s'ouvrit et le transporteur avança au milieu des véhicules de chantier. Anderson descendit devant le bâtiment administratif et se retourna vers ce qui avait été la zone de production. Une vingtaine d'hommes et de femmes bien équipés et quelques robots de manutention déblaient les restes de la destruction des dernières serres artisanalement construites par les maraîchers. Les débris étaient triés et les divers matériaux broyés sur place, puis emmenés dans des conteneurs cylindriques vers une usine de recyclage.

Il entra dans le bâtiment. Seuls quelques bureaux, une cuisine sommairement aménagée et une salle faisant office de restaurant avaient été utilisés par les maraîchers, ainsi que l'aile abritant les blocs sanitaires. L'ensemble était froid mais en bon état et bien entretenu. Anderson s'arrêta à la porte du premier bureau. Un homme qui

portait une combinaison jetable était assis devant un écran ; une paire de gants posée à côté. Greg, debout derrière lui et penché sur son épaule, se redressa :

— Merci d'être venu Anderson, je vous présente Marcus. Il sera là jusqu'à la fin de la semaine, en supposant que le projet ne soit pas abandonné d'ici là.

— Bonjour à vous, mais pourquoi abandonné... que se passe-t-il ?

Marcus avait une quarantaine d'années, un début de calvitie et un visage ferme et agréable au teint hâlé par des années de travail en extérieur. Son regard intelligent capta celui d'Anderson :

— Je suis chargé par le Conseil de vérifier la conformité du terrain pour les cultures alimentaires. Je viens de trouver en trois endroits une concentration de lanthane qui dépasse largement les seuils autorisés.

Il avait l'air désolé de devoir annoncer la nouvelle.

— LS Capacitors utilisait ce matériau dans la fabrication des supracondensateurs, dit Greg, et pourtant je ne comprends pas ces

résultats ; nous faisions des prélèvements réguliers au temps de F.D.F. et nous n'avons jamais eu ces résultats. D'ailleurs il n'y avait aucune raison pour que ce matériau se retrouve dans le terrain !

Marcus se retourna vers Greg :

— Je suis expert indépendant, dit-il, et si je vous dis que ce sont les taux de lanthane de votre terre, c'est que je les ai mesurés. Il n'y a aucun doute possible et nous pouvons refaire les prélèvements et l'analyse ensemble si vous voulez.

— Je ne vous mets pas en cause, Marcus, mais je vous demande de me croire quand je dis que nous faisions des contrôles réguliers ; vous ne pensez pas quand même qu'on était prêts à empoisonner les gens ?

Anderson s'interposa :

— Il y a sûrement une explication à cette incohérence et nous allons la chercher. En attendant, Marcus est certainement tenu de transmettre ces résultats sans attendre et il faut se préparer à une vive polémique.

— Mon rapport sera remis dès ce soir, confirma Marcus. Je retourne sur le terrain, il me reste plusieurs secteurs à tester.

Greg se leva et fit signe à Anderson de le suivre dans un autre bureau :

— Je suis sûr que le site a été pollué. On devrait fouiller pour trouver ce qui aurait pu servir à transporter ou diffuser le lanthane. Marcus travaillait par échantillons ; il a fallu contaminer une bonne partie du terrain pour être sûr que des prélèvements soient positifs.

— Ce qui veut dire pas mal de lanthane, un peu de matériel et plusieurs heures de travail... comment le pollueur aurait-il fait pour ne pas être repéré ?

— Tous les accès au site sont contrôlés, répondit Greg, et pour l'instant c'est seulement deux ou trois dizaines de personnes et je les connais presque tous. On pourrait réduire le nombre de suspects...

Ils ouvrirent le listing chronologique des entrées qui comportait déjà plus de mille lignes, mais se réduisait à une trentaine de noms différents. Anderson regardait Greg affecter à chaque nom un code de tri ; T - toute

confiance, C - connu sans avis, I - inconnu. Le regard d'Anderson balaya l'écran :

— Greg, je crois qu'on tient quelque chose.

Dans le bas du listing, il pointa le nom de Koffi Mawuko.

— Je ne sais rien sur lui, il est là depuis quelques jours.

— Il ne me l'a pas dit. Vous pouvez savoir comment il a intégré l'équipe ?

— Bien sûr, il n'y a que deux statuts ; bénévole ou rémunéré par la Solidarité Sociale. J'ai validé moi-même tous les bénévoles, la plupart venant de l'ancienne équipe, et les autres ont un dossier de recrutement qui vient du service d'action sociale du Conseil.

Le dossier d'embauche de Koffi fut retrouvé en quelques instants ; il portait la signature électronique du conseiller Dermott. Il y avait aussi une nouvelle adresse, différente de celle du centre d'hébergement, dans un autre quartier de la zone trois.

— C'est un des meilleurs quartiers du troisième district, remarqua Greg. Mais

attendez, on a les heures d'entrées et sorties sur le listing des accès.

Greg lança une requête sur les enregistrements concernant Koffi :

— Regardez, Anderson, il s'est laissé enfermer sur le site mardi soir ; il y est resté toute la nuit !

— Gardez ça pour vous, Greg, le terrain est plus que pollué, il est dangereusement miné, répondit Anderson. La manœuvre est grossière mais efficace. On n'est pas en situation de lancer des accusations contre le Conseil. Il faudra trouver un scénario pour sortir de là mais pour l'instant je ne sais vraiment pas lequel.

Chapitre 21

Dès le lendemain, plusieurs médias avaient obtenu l'information par une « source protégée » ; les anciens maraîchers de F.D.F. auraient exploité un sol pollué et leur production avait été une réelle menace sanitaire pour les consommateurs. Un

communiqué de Dermott annonça que l'étude technique et financière d'installation de la coopérative était mise en stand-by ; le projet était gelé jusqu'à nouvel ordre. Anderson organisa une réunion de crise chez United Mankind. Elle débuta par l'intervention de Marcus qui expliqua les résultats de ses prélèvements, puis celle de Greg, invité à présenter un rapport de synthèse des analyses menées sur le sol par F.D.F. pendant ses quatre ans d'activité. Greg se retira pour laisser les administrateurs débattre de la position à tenir :

— Nous ne pouvons pas laisser les médias calomnier F.D.F. sans réagir, déclara Anderson. Je propose de communiquer sur le rapport que Greg nous a montré et demander l'ouverture d'une enquête en vue d'expliquer les résultats obtenus par Marcus.

Gopal Karmalesh marchait de long en large, les mains croisées dans son dos :

— Je regrette, Anderson, mais ce serait refuser la réalité. Nous ne pouvons pas prendre position contre la décision du Conseil sur la base d'informations invérifiables. Greg

est très sympathique mais il faudrait d'abord pouvoir prouver que les rapports d'analyse de F.D.F. sont justes et authentiques. Face aux études d'un expert indépendant, ils n'ont aucune valeur.

— Je partage ce point de vue, approuva Ashley, il en va de notre crédibilité et c'est notre avenir qui est en jeu. Nous ne pouvons en aucun cas nous opposer à la décision du Conseil.

— D'autre part, reprit Gopal, le Conseil propose une alternative intéressante. Considérant qu'aucune toxicité directe n'est à craindre s'il n'y a pas consommation de plantes cultivées sur le terrain, il propose de transformer le site en parc arboré intégré au troisième district qui manque d'espaces verts ; le nettoyage du terrain pourrait continuer et une petite équipe d'anciens maraîchers serait dédiée à son entretien. Il me semble que ce nouveau projet est cohérent avec nos objectifs d'amélioration du cadre de vie et de création d'opportunités pour les habitants de la zone trois.

La frustration d'Anderson ne faisait que grandir et finit par s'exprimer :

— Je me demande parfois quelles sont vraiment nos priorités et si United Mankind ne passe pas toujours avant ceux que nous prétendons défendre, lâcha-t-il sèchement.

Gopal n'en fut pas perturbé et lui répondit avec un demi-sourire :

— Tant que vous dites “nous” plutôt que “vous”, c'est que nous pouvons continuer à travailler ensemble !

Anderson ne réussit pas à les faire changer d'avis ; il fut décidé de publier un communiqué soutenant la proposition du Conseil de créer un parc d'agrément. Anderson quitta la réunion sans autre commentaire et rejoignit Greg qui l'attendait au Gaudi Café, confortablement installé dans un fauteuil bas et dégustant un cocktail de jus de légumes.

— Vous n'avez pas l'air satisfait, Anderson.

— Nous ne pouvons pas compter sur United Mankind, ils ne prendront aucun risque.

— C'est un propos surprenant dans la bouche de leur porte-parole, répondit Greg en riant, mais je suis content de vous savoir à nos côtés.

— J'admire votre façon de prendre les choses et oui, je ferai de mon mieux pour sauver le projet.

— Croyez-moi, F.D.F. a connu bien d'autres difficultés en quatre ans. Vous pensez vraiment pouvoir nous aider ?

— En tout cas, je vois quelques pistes à explorer et je ne vais pas lâcher l'affaire aussi vite.

Anderson reprit le chemin de son bureau ; il rédigea un communiqué et le transmit à Gopal et Ashley. Le texte indiquait qu'il s'agissait d'un problème de conformité à une norme exigeante et que la bonne foi de F.D.F. ne devait pas être mise en doute. United Mankind approuvait néanmoins le projet de parc qui apporterait un espace naturel précieux aux habitants du troisième district. Le communiqué fut approuvé, transmis et diffusé immédiatement.

Il prit ensuite le temps de parcourir ses messages en attente. Il y en avait un de Salimah qu'il ouvrit avec une impatience qui le contraria ; il ne savait pas ce qu'il espérait. Elle le remerciait, de sa part et de celle de Chann, pour la soirée passée ensemble. Elle avait eu plaisir à le retrouver chez lui et son jardin lui avait beaucoup plu. Elle était désolée de la tournure des événements pour la coopérative. Chann avait quand même reparlé de travailler au nettoyage du site et elle n'avait pas d'objection. Anderson répondit brièvement ; il leur était reconnaissant d'avoir bousculé si agréablement sa routine de célibataire. Il donna les coordonnées de Greg, que Chann pouvait contacter directement de sa part, et demanda quand elle souhaitait venir s'installer chez lui. Ensuite, il passa plusieurs appels, dont un à Felicidad, puis se replongea dans la préparation du Conseil d'Administration.

Chapitre 22

L'Estasy Café était bondé quand Felicidad entra dans la grande salle, le lendemain soir. Elle cherchait Anderson du regard quand elle sentit une main se poser sur le bas de son dos en descendant vers ses cuisses. Elle se retourna d'un bloc, sans vouloir frapper à l'aveugle ; deux jeunes gens se tenaient devant elle en riant :

— Ouah... quelle réactivité, lança celui de gauche, on ne doit pas s'ennuyer avec toi !

Felicidad avança droit entre les deux garçons et celui qui avait parlé s'effondra à genoux en se tenant le bas du ventre à deux mains. Son compagnon, l'air soudain paniqué, le releva pour l'emmener dehors. Personne ne semblait avoir remarqué l'incident. Anderson était dos au comptoir, plusieurs mètres plus loin, et il observait la scène avec amusement. Felicidad le repéra et s'avança :

— Il n'y a rien de drôle, dit-elle en jetant une micro-carte sur le comptoir ; je vois bien pire tous les jours, mais ça ne m'empêche pas

d'être choquée. Voilà ce que vous avez demandé.

— Attends, Felicidad, excuse-moi...

Elle était déjà repartie.

Une heure plus tard, il visionnait, dans son salon, les images de contrôle du site LS Capacitors Ltd, nuit du mardi précédent. L'ensemble du troisième et quatrième district était sous surveillance permanente, mais ces milliers d'heures de vidéo satellite n'étaient exploitées qu'en cas de besoin lié à la sécurité. N'importe quel membre des forces de l'ordre pouvait les consulter et Felicidad n'avait eu aucune difficulté à se procurer celles du site à la date donnée. À deux heures du matin, on voyait distinctement un drone survoler le site pour venir se poser à proximité du bâtiment, puis l'ombre de Koffi s'agenouiller pour récupérer sa charge et retourner dans l'entrepôt. Il en était ressorti à deux heures dix-sept avec un équipement de pulvérisation et un râteau électrique. Il avait alors raccroché le contenant sous le drone, qui était reparti aussitôt. Jusqu'à quatre heures passées, Koffi avait arpentré le terrain en incorporant le

chlorure de lanthane à la couche supérieure du sol, répartissant méthodiquement le polluant sur diverses zones du site. Anderson envoya un message à Greg, puis sortit dans le jardin qui lui parut étrangement désert. Il alluma un photophore et s'assit face aux rosiers, un verre de whisky devant lui, les doigts pianotant sur la table de façon inhabituelle, puis adressa un message à Soana et rentra dormir.

Vers dix heures le lendemain, il referma avec soulagement le dossier du Conseil d'Administration ; il avait clairement identifié ses priorités et se sentait prêt à les défendre. Il prit le chemin du quatrième district et quarante minutes plus tard, il entrait dans le bureau de Greg d'un pas décidé :

— Bonjour Anderson, et merci pour le message. À vous voir, je ne voudrais pas être à la place de Koffi. Vous avez fait un super boulot et je commence à croire qu'on va sortir le projet de l'ornière, mais je ne sais pas trop comment.

— J'allais vous poser la question, plaisanta Anderson en s'installant. Vous devez avoir le choix du motif pour un dépôt de plainte, non ?

— Aucun ! Rien dans les contrats ne précise que les salariés doivent quitter le site à une heure donnée et le fait d'avoir déversé du lanthane ne relève pas de la loi. Tout ce que je peux faire, c'est licencier Koffi.

— Alors c'est ce que nous allons faire. Mais pas sans essayer d'obtenir quelques informations.

Greg envoya chercher Koffi qui entra quelques minutes plus tard, sans frapper. Greg était assis à son bureau et Anderson debout près de la fenêtre. Koffi se posa d'un air nonchalant sur une chaise, en face de Greg :

— Patron, vous vouloir parler ?

Le ton était d'une indifférence provocante mais le regard revenait sans cesse vers Anderson.

— Nous avons un gros problème, dit Greg, les dernières analyses montrent que notre sol est pollué et qu'on ne peut rien cultiver.

— Moi payé pour nettoyer, pas pour les légumes, dit Koffi.

— Je vous soupçonne d'avoir fait autre chose que nettoyer, dit Greg.

— Et quoi ?

Anderson s'approcha :

— Arrête de te foutre de nous, Koffi, qui t'a procuré le produit que tu as mis dans le sol ?

Koffi se raidit et se redressa sur sa chaise :

— Quoi vous parler ?

Le poing d'Anderson se ferma sur le col de la combinaison de travail dans un mouvement de torsion brutal. Koffi se débattit un peu, mais il manquait d'air et n'avait plus la force de se défendre. De la main gauche, Anderson lui mit son Energy Phone sous le nez ; on voyait les images satellite de Koffi au travail :

— Tu as pollué le site volontairement, espèce d'ordure, gronda Anderson en accentuant le geste, je veux savoir pourquoi et qui t'a demandé de le faire.

Il relâcha Koffi en le repoussant brutalement. La chaise bascula en arrière et Koffi s'écroula lourdement sur le sol où il sembla se racornir en portant les mains à sa gorge douloureuse ; Greg était blême derrière le bureau.

Koffi essaya de parler :

— Vous pas le droit, coassa-t-il d'une voix altérée.

Anderson éclata d'un rire sec :

— Tu veux porter plainte ? Ce sera ta parole contre la nôtre.

Il ramassa Koffi qui ne résista pas, le remit sur sa chaise et posa l'Energy Phone sur le coin du bureau :

— Dis-moi qui t'a envoyé le drone et je te laisse une chance de t'en tirer.

Le regard rempli de larmes de Koffi était paniqué :

— Je sais pas, je sais rien. Un homme vient au Foyer, je connais pas. Il dit quoi faire, il dit donner logement et l'argent ou renvoyer en prison. Je fais comme il dit, termina Koffi dans un sanglot.

Anderson se tourna vers Greg :

— C'est la vérité, on n'en tirera rien de plus.

— Koffi, ramasse tes affaires et ne remets jamais les pieds ici, dit Greg.

Koffi se leva et sortit en se massant le cou.

— On a des preuves et des aveux, dit Anderson en montrant l'Energy Phone ; il stoppa l'enregistrement et rangea l'appareil dans la poche intérieure de son blouson.

— Et qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Greg.

— Je crois savoir, dit Anderson.

Ils tombèrent rapidement d'accord sur la meilleure ligne d'action. Il était presque midi quand Anderson se leva pour rentrer au second district.

Chapitre 23

De retour chez United Mankind, Anderson monta directement au restaurant du dernier étage. Dès qu'il passa la porte, six possibilités de tables libres s'affichèrent sur son écran-bracelet, du côté qu'il choisissait habituellement. En se dirigeant vers celle qu'il avait retenue, il s'arrêta devant Gopal et Ashley :

— Il y a du nouveau, dit-il, le terrain du site a été volontairement contaminé.

— Comment ça, vous avez des preuves ? s'exclama Gopal.

— Des preuves et des aveux, répéta Anderson avec un grand sourire. On peut en parler ce soir ?

— Vers dix-sept heures, ce serait parfait.

Il déjeuna tranquillement, profitant de la vue sur le centre du district. L'architecture audacieuse se fondait avec une abondante végétation dans une image convaincante de bien-être et de sécurité ; au loin, on distinguait à peine le troisième district où la grisaille des blocs d'habitations se mêlait à la pollution.

Il n'était pas quatorze heures quand il sortit sur la terrasse du restaurant pour appeler Salimah. Il allait raccrocher quand elle répondit :

— Bonjour Anderson, excuse-moi, je terminais une manipulation.

— Ce ne sera pas long ; je ne voulais pas que tu apprennes ce qui s'est passé par les médias.

Il fit un compte rendu synthétique et complet des événements des derniers jours avec Koffi :

— Salimah, je vous ai entraînées, toutes les deux, dans une opération douteuse et risquée pour sauver un lâche ; je ne me le pardonne pas.

— Ne te surestime pas, répondit Salimah en riant. Nous avons choisi de t'aider parce que ça nous semblait juste et peut-être parce que nous en avions envie. D'ailleurs, il n'y avait pas que le sort de Koffi en jeu et tu as pu assister l'équipe de Greg.

Anderson resta silencieux un instant :

— Je suis content que tu accompagnes les choix de Chann. Ce serait sûrement une bonne expérience pour elle de rejoindre ce projet, même si je la trouve un peu jeune pour intégrer... comment dire, c'est un milieu bien particulier.

— Oui, elle m'a appelé après avoir contacté Greg ; elle l'adore ! À cette heure, elle est peut-être déjà sur le site en combinaison de travail. Ne t'inquiète pas, tu as vu comme moi qu'elle ne se soumet à personne et Greg

veillera sur elle. Au fait, nous avons reparlé de son déménagement hier soir ; si ça te convient, elle arrivera cette fin de semaine. Envoie-lui directement ta réponse. Allez, je dois m'y remettre ; merci d'avoir appelé !

Elle raccrocha sans attendre. Il resta un peu sur la terrasse ; l'image de Salimah dans sa robe blanche se superposa au paysage.

À quinze heures, il avait bien avancé le plan de communication imaginé avec Greg ; il ne restait plus qu'à le valider. À dix-sept heures, il retrouva Gopal dans son bureau, avec Ashley. Il leur raconta ce qui s'était passé sans citer le nom de Koffi et en minimisant son propre rôle ; des relations de Greg lui auraient permis de se procurer les images satellite et Koffi aurait spontanément craqué devant l'évidence des faits.

— Et donc selon vous, demanda nerveusement Gopal, c'est le Conseil qui serait derrière cette machination ?

— Sans aucun doute. Quelqu'un de l'administration est intervenu pour obtenir la libération de ce migrant en situation illégale afin de le contrôler totalement, et Dermott en

personne a signé son dossier d'intégration à l'équipe de nettoyage du site.

— Quelque chose m'échappe dans votre théorie, dit Ashley dans un sourire. Quel serait l'intérêt du Conseil, alors qu'il a validé le projet test de la coopérative ?

— C'était de la pure démagogie électorale, répondit Anderson. Le Conseil ne veut pas de coopérative ; il défend les intérêts de Everyday Enjoyment. Mais l'opinion s'était prononcée pour l'étude du projet et vous savez que sans mon intervention les maraîchers n'auraient pas de deuxième chance.

— Soyons clair, Anderson, coupa Gopal, je ne me mettrai pas le Conseil à dos. Mais si vous voyez un moyen de sortir de là sans affrontement, je vous écoute.

Anderson attendait ce moment de la discussion. Il se leva de son fauteuil et se cala contre le mur, les bras croisés. Son attitude était détendue et sa stature imposait une autorité bienveillante :

— Il n'y aura aucun affrontement ; le migrant est assez grand pour porter le chapeau tout seul, dit-il. Il a contaminé le

terrain parce qu'il avait une vengeance personnelle à assouvir ; je crois que ça suffira pour les médias. On insistera sur le fait que les résultats d'analyse étaient le fait d'une malveillance et que cette contamination superficielle est facile à éliminer.

Gopal et Ashley se consultèrent du regard, encore indécis.

— Mais des questions seront posées, objecta Gopal, c'est difficile d'imaginer que ce type a pu agir seul, ne serait-ce que pour se procurer du lanthane.

— Les questions resteront sans réponses ; lui n'a aucun intérêt à incriminer le Conseil et il n'y aura pas d'enquête puisque personne ne porte plainte. Et je ne pense pas que le sujet passionne les médias au point qu'ils lancent une investigation.

Il y eut un silence.

— Bon, allez-y Anderson, vous avez notre accord, conclut Gopal, mais n'oubliez pas de nous faire valider vos communiqués.

À peine rentré dans son bureau, Anderson appela Charlene Brooks pour lui offrir le

scoop ; elle le remercia vivement et suggéra de se retrouver à dîner un jour ou l'autre.

Il envoya ensuite un message à Greg pour le rassurer sur le bon déroulement de leur plan. Puis il se leva pour aller fermer sa porte, revint s'asseoir et resta quelques instants immobile, le menton calé sur ses poings fermés. Il prit ensuite une profonde inspiration et appela Rajani :

— Je salue le maître du Conseil, son intonation était chargée d'ironie.

— Que voulez-vous ? aboya Rajani.

La voix d'Anderson se fit menaçante :

— Attention Rajani, — il ne l'avait jamais appelé aussi familièrement —, vous avez été très imprudent. Nous avons les preuves de votre manipulation minable et les aveux complets de Koffi. Mais je préférerais un arrangement à l'amiable ; vous recevrez dans quelques minutes notre demande de reprise des études pour F.D.F. Et pensez à regarder *Weekly Events* pour en savoir plus !

Il raccrocha sans que le Maître du Conseil ait prononcé un mot et se renversa dans son fauteuil, les yeux fermés et un large sourire

s'étala sur son visage. Puis il se leva pour rentrer chez lui.

Chapitre 24

La nuit était tombée quand Chann quitta le site en cabélec, épuisée et ravie. Elle, qui avait toujours dédaigné le sport pour lequel elle n'avait aucun goûts, découvrait tout à la fois les sensations de l'effort physique, le plaisir de l'action en équipe et le partage d'un objectif commun. Elle s'était toujours sentie marginale parmi les jeunes gens du deuxième district, étrangère à leurs codes et leurs centres d'intérêt, mais n'avait eu aucune difficulté à prendre place dans le groupe hétéroclite qui intervenait sur le site.

Une fois douchée et changée, elle avait demandé à Greg de l'accompagner jusqu'à l'arrêt de tramélec, mais il avait refusé, la prétendant trop jeune pour les transports collectifs du quatrième district.

En montant dans le cabélec elle avait donné l'adresse d'Anderson, excitée à l'idée de passer lui raconter sa journée et de préparer son

installation chez lui. La maison était éclairée lorsqu'elle arriva, elle mit le cabélec en attente et descendit sonner à la porte. Anderson ne répondit pas. Chann sonna encore une fois et attendit, puis elle contourna la maison pour passer par le jardin. La table était dressée pour deux, avec la même nappe, la même vaisselle et les mêmes photophores, et par la baie vitrée, on pouvait voir les corps enlacés d'Anderson et Soana sur le tapis du salon. Chann fut bouleversée ; elle s'avança et se mit à frapper le vitrage à coups de poing en pleurant. Anderson se leva en cachant sa nudité dans ce qui lui tomba sous la main, la jupe de Soana. Le temps d'ouvrir la baie, Chann s'était enfuie.

— Qui est-ce, demanda Soana en se relevant, que se passe-t-il ?

— Ce serait un peu long à expliquer, je suis vraiment désolé Soana...

— Elle m'a semblé très jeune mais ne t'inquiète pas, je ne te dénoncerai pas, plaisanta-t-elle en reprenant sa jupe ; elle semblait plutôt amusée par l'incident.

— C'est pas drôle, bougonna Anderson, cette fille est sensible et elle s'est peut-être fait des idées...

— Quoi, sur elle et toi... votre relation n'était pas claire ?

— Non, c'est plus compliqué que ça et je ne crois pas que ça te concerne.

— Tu as raison, excuse-moi, mais elle m'a vraiment paru touchée et tu devrais faire quelque chose. Et je crois que c'est mort pour ce soir ; c'est dommage, ça commençait à bien me plaire !

Elle s'était en partie rhabillée en parlant et se serra contre lui en souriant, joignant ses mains derrière sa nuque :

— Je te connais déjà assez pour revenir te voir quand tu voudras mais maintenant je rentre.

Anderson attendit la fin de soirée pour appeler Salimah.

— J'allais t'appeler, dit-elle. Chann travaille dans ma chambre et elle ne nous entend pas. Elle m'a parlé de son après-midi chez F.D.F. en rentrant mais je voyais bien que ça n'allait

pas. Je croyais que quelque chose l'avait contrariée sur le site et qu'elle ne voulait pas me le dire, par fierté. Je lui ai suggéré de me confier ce qui la tourmentait et elle a fondu en larmes, puis elle m'a raconté et nous avons pu en parler.

— Écoute, Salimah..., l'interrompit Anderson.

— Non, laisse-moi finir. Chann est entière, elle n'a pas nos prudences et ne les comprend pas. Toi et moi, nous avons besoin de temps avant de nous engager dans une relation, et peut-être besoin d'être rassurés sur notre liberté. Elle a compris qu'il se passait quelque chose entre nous et dans son esprit ce qu'elle a vu n'était pas cohérent. Elle t'aime et t'admire beaucoup, Anderson, mais sa confiance en toi a été sérieusement atteinte.

— Je le comprends parfaitement et sa réaction m'a profondément ému, et aussi renvoyé à moi-même, avec pas mal d'interrogations.

— Je suis ravie de l'entendre mais pour moi rien n'est changé et je ne m'interroge pas ; je crois savoir qui tu es. En tout cas, Chann a

compris que tu ne nous dois rien et elle viendra emménager chez toi comme prévu.

Anderson fut incapable de répondre, soudain dépassé par ses émotions. Salimah attendit en silence.

— Moi je te découvre de jour en jour, réussit-il à dire, et je ne sais plus qui je suis.

Chapitre 25

Divers médias avaient relayé le scoop de *Weekly Events* sur la pollution intentionnelle du site F.D.F. Quelques jours plus tard, le Conseil diffusa, sans prévenir Anderson, un communiqué annonçant la réouverture du projet de coopérative. Une réunion fut organisée chez United Mankind pour réfléchir avec Greg sur un scénario d'activité réaliste et désirable. Vingt minutes avant qu'elle commence, Anderson entra dans le bureau de Gopal :

— Excusez-moi, je viens de voir que la convocation mentionne un «représentant des institutions territoriales», vous m'expliquez ?

— Ah oui, bien sûr... j'ai oublié de vous en parler.

Gopal semblait mal à l'aise, c'est une disposition qui existe depuis l'origine de nos statuts, mais...

— S'il vous plaît, coupa sèchement Anderson.

Le ton de sa voix fit rougir Gopal ; il se redressa dans son fauteuil et affronta le regard d'Anderson.

— Dermott sera présent, en tant qu'invité. Il est parfaitement légitime et nécessaire qu'il participe à notre discussion sur la coopérative.

— Vous plaisantez ?

Gopal se leva. Les mains dans le dos, il fit le tour de son bureau pour venir s'immobiliser devant Anderson. Son visage habituellement affable n'exprimait plus qu'une contrariété exaspérée.

— Écoutez-moi, Anderson, l'intonation était soudain autoritaire, ce que nous avons obtenu avec l'accord du Conseil, c'est un transfert partiel de la subvention des repas Merry Meal vers le projet de coopérative, et

vous le savez. Vous n'imaginez quand même pas que c'est grâce à votre pouvoir de persuasion ?

Anderson fut pris de court :

— Je crois avoir convaincu l'opinion, dit-il.

— Vous êtes vraiment naïf ! Rajani ne s'occupe de l'opinion que lorsqu'elle lui permet de justifier ses décisions et pour le reste il s'en moque tant qu'elle ne proteste pas. Votre action dans les médias a simplement ouvert un espace de négociation dont nous avons fait usage.

— Et quels sont les termes de cette négociation ? Je n'ai pas été informé.

— Excusez-moi, Anderson, mais je dois encore préparer quelques documents. La réunion nous permettra de traiter ce sujet dans le détail.

Il retourna s'asseoir et plongea le nez dans son écran. Anderson le regarda un instant avec une sorte de curiosité étonnée, puis sortit tranquillement du bureau.

Quelques minutes plus tard, Anderson accueillit Greg et l'informa de la présence de

Dermott en remontant le couloir en direction de la salle de réunion. Greg se retourna vers lui :

— Ah, c'est pas vraiment ce que j'attendais mais ça va sûrement nous faire gagner du temps !

— C'est juste, reconnut Anderson, qu'on le veuille ou non, rien ne se fera sans le Conseil. Alors autant discuter directement avec eux.

Ils s'installèrent dans la salle avec Gopal et leurs premiers échanges furent anodins, personne ne se risquant à aborder les questions du jour sans Dermott. Celui-ci arriva avec Lester Adams, avec près d'un quart d'heure de retard. Dermott était parfaitement détendu et affable :

— Excusez-moi mais Rajani m'a intercepté au moment où je quittais le bureau ; nous n'avons pas toujours eu le même point de vue sur ce dossier et il voulait s'assurer que nous étions bien en phase. Et pardonnez-moi de ne pas avoir eu le temps de vous prévenir mais il a demandé qu'Everyday soit présent...

— Vous pouvez donc parler officiellement au nom du Conseil ? s'enquit Gopal.

— Certainement, répondit Dermott en tirant un fauteuil tandis que Lester Adams posait son Energy Phone sur la table :

— Vous permettez que j'enregistre nos échanges ? J'aurais un compte rendu détaillé à faire et je voudrais être certain qu'il soit complet et précis...

Personne ne fit d'objection et ils commencèrent à débattre prudemment, chacun pesant ses mots. Il était néanmoins assez clair que le pouvoir de décision appartenait aux invités de dernière instance. À midi et demi, Gopal se leva et fit quelques pas, les mains dans le dos. Anderson échangea à voix basse avec Greg ; de l'autre côté de la table, Dermott et Lester Adam attendaient patiemment. Gopal rassembla ses idées dans le silence avant de déclarer :

— Premier point ; la coopérative est conçue comme un lieu à triple vocation ; productive, sociale et pédagogique. Ouverte à des travailleurs subventionnés ou bénévoles, elle pourra développer des activités de découverte de la nature et de l'agriculture en parallèle de son rôle de production. Deuxième point ;

Everyday Enjoyment s'engage à acheter l'ensemble de cette production, au prix moyen de ses approvisionnements habituels, majoré de vingt pour cent à l'aide d'une subvention du Conseil ; nous en sommes très reconnaissants. La coopérative s'engage en retour à ne pas céder cette production par un autre circuit de vente. Troisième point ; Everyday Enjoyment, le Conseil et United Mankind prendront en charge l'investissement initial au titre de leur responsabilité sociale ; ils auront toute liberté de communiquer sur ce partenariat. Quatrième et dernier point ; nous sommes d'accord sur une concession de dix ans, accordée sur le terrain actuel élargi de deux hectares. Ce nouvel espace permettra d'accéder directement à la coopérative depuis le troisième district à travers un parc arboré.

Il se tourna vers Greg :

- Des objections, des remarques ou compléments ?
- Non, répondit sèchement Greg, je crois avoir compris que F.D.F. ne renaîtra pas sans statut légal et nous ne sommes pas en position de négocier.

— Allons, ne soyez pas amer ! Avec le soutien du Conseil, F.D.F. va connaître un développement que jamais vous n'auriez pu imaginer. Je propose que le service juridique de United Mankind rédige le projet de contrat pour validation dans les jours à venir. Mais nous pouvons célébrer cet accord sans attendre autour d'un verre !

À cet instant, un observateur extérieur aurait pu remarquer un échange de regards satisfaits entre Gopal et Dermott. Greg se pencha vers Anderson qui fut seul à l'entendre :

— Dépêchons-nous de boire, je me demande combien de temps tiendra ce partenariat contre nature !

Gopal semblait pourtant cacher une certaine perplexité derrière sa jovialité. Ayant raccompagné leurs invités après un apéritif assez cordial, il se tourna vers Anderson :

— Je me réjouis de cette heureuse conclusion, dit-il souriant, d'autant qu'elle est plutôt inespérée. À vrai dire, je m'attendais à plus de résistance de votre part ; pourquoi avez-vous accepté si facilement une clause qui

rend F.D.F. dépendante de Everyday Enjoyment ?

— Vous semblez oublier que j'appartiens d'abord à United Mankind, répondit Anderson en riant, il faut bien accepter les compromis.

Gopal leva les sourcils et son sourire s'inversa dans une expression dubitative :

— Vous m'avez habitué à ne pas tout savoir et je comprends bien pourquoi — il posa sa main sur le bras d'Anderson — mais attention de ne pas franchir les limites de ma confiance.

De retour à son bureau, Anderson referma la porte derrière lui, s'installa dans un fauteuil du coin salon et sortit son Energy Phone :

— Dites-moi, Greg, vous êtes vraiment prêt à jouer le jeu selon leurs règles ?

Il y eut un silence prolongé :

— Bien sûr que non ! Si la coopérative n'est plus qu'un fournisseur de Everyday Enjoyment et un outil de communication pour le Conseil ça n'a plus vraiment de sens pour moi, et dans ces conditions la plupart de nos bénévoles ne reviendront pas. Pour être honnête, Anderson, je gagne du temps. Mais

pour l'instant je n'ai pas de scénario pour la suite et si je n'en trouve pas j'arrête ; ils trouveront quelqu'un pour me remplacer.

— Je vous comprends mais c'était imparable. Dermott a exigé que le transfert de budget vers la coopérative soit conditionné par l'interdiction de faire de la vente directe parce qu'Everyday a fait valoir que sa perte financière ne devait pas servir à subventionner l'organisation d'un circuit de distribution concurrent, ce qui se comprend. C'est une contrainte sérieuse, mais ça ne leur donne pas la main sur la gestion et il faut d'abord penser à tous ceux que la coopérative pourra faire travailler si elle se développe.

— Je vais réfléchir à tout ça, répondit Greg, mais c'est un sacré changement de paradigme en ce qui me concerne et ça ne va pas de soi. En attendant je continue de piloter la réhabilitation du site, ça préserve le potentiel !

Chapitre 26

Anderson resta assis quelques instants, hocha la tête d'un air de doute, puis il se leva et sortit du bureau pour se trouver face à Gopal :

— Vous montez déjeuner ?

— Justement, je pensais à vous demander comment se déroule votre mission d'information ; pouvons-nous en parler à table ?

— Ce sera assez bref, répondit Anderson avec un sourire, mais je crois disposer des éléments utiles.

Gopal lui retourna le sourire en lui prenant le bras pour l'entraîner vers l'ascenseur :

— Je compte sur vous Anderson, nos finances sont fragiles et le temps nous est compté.

Le ciel était plus clair et la température encore douce ; ils se dirigèrent vers le portique d'accès à la terrasse. Anderson consulta à son poignet les diverses tables disponibles et réserva d'un doigt la plus proche du mur

transparent qui sécurisait l'espace de restauration, deux cents mètres au-dessus du niveau du parc. Ils s'installèrent tandis que le menu et les plats du jour s'affichaient devant chacun sur la table vide de toute vaisselle. Gopal sélectionna un curry de légumes tandis qu'Anderson restait fidèle au burger de viande de culture. Une serveuse androïde au charmant sourire déposait une carafe et des verres sur la table quand Gopal reprit la parole :

— Je ne peux pas admirer ce panorama sans penser à la laideur de certains quartiers du troisième district.

Le regard d'Anderson se porta à l'horizon, là où la limite du district se perdait dans un hologramme forestier.

— Il vous arrive vraiment d'y aller ? demanda-t-il d'un ton neutre.

Gopal l'observa avec une expression vaguement amusée :

— Cher Anderson, seriez-vous choqué si je prétendais que vous ignorez tout de moi ?

— C'est indiscutable, mais je n'imagine pas ce qui pourrait vous faire quitter notre

environnement confortable pour aller contempler la misère des autres. Peut-être parce que je n'y vais moi-même que contraint par mes obligations.

— Tout à fait, acquiesça Gopal d'un ton qui ne portait plus trace d'ironie, j'y retourne régulièrement pour ne pas oublier que cette misère existe, ce qui fait également partie de mes obligations. Et vous seriez surpris d'apprendre combien de résidents du troisième district je connais personnellement.

— Excusez-moi Gopal, j'ignore encore beaucoup de choses concernant United Mankind et son équipe, et il m'arrive de laisser mes préjugés de classe répondre aux questions que je me pose.

Gopal eut un bref mais joyeux éclat de rire :

— Votre honnêteté et votre franc-parler m'incitent à vous pardonner !

La serveuse arrêta devant eux le chariot suspendu et servit leurs plats avec des gestes précis et gracieux ; ils commencèrent leur repas.

— Alors quelles sont vos impressions sur le Foyer d'Accueil et son activité ? reprit Gopal. Pensez-vous pouvoir défendre son bilan ?

— J'aurais plus d'informations dans quelques jours, mais il est déjà évident que le Foyer propose un espace de sécurité et de sociabilité précieux pour ceux qui le fréquentent. Sa proximité avec le Centre de Soins lui permet aussi d'orienter ceux qui en ont besoin vers des soins immédiats. D'autre part, il offre diverses activités d'expression corporelle ou artistique qui sont une bonne alternative aux paradis artificiels, ne serait-ce que pour quelques heures.

— Tout cela paraît positif, approuva Gopal, mais je doute que ce soit suffisant pour convaincre le Conseil ; pensez-vous que ça aide certains toxicomanes à sortir de leur addiction ?

— J'ai des contacts qui pourront témoigner dans ce sens.

— Ce serait parfait.

Gopal se pencha imperceptiblement vers lui et reprit :

— Savez-vous si le Foyer s'occupe d'obtenir la légalisation de certains toxicomanes en situation irrégulière ?

— Je doute qu'il en ait les moyens, mais pourquoi cette question ?

— Oh... nous savons que la consommation de drogue est fréquente chez les jeunes clandestins, et je ne vois pas comment on pourrait les aider vraiment s'ils ne peuvent pas s'insérer légalement.

Ils mangèrent en silence quelques instants.

— Malheureusement la drogue et la prostitution se complètent parfaitement dans un système assez stable et nous n'avons pas grand-chose à offrir comme alternative désirable.

— Et bien, toute information pourra nous être utile, éluda Gopal en repoussant son assiette. Je m'inquiète des risques que l'équipe en place pourrait nous faire courir si certains de ses membres oubliaient qu'ils ont aussi pour mission d'aider les gens à sortir de toute forme de délinquance.

Anderson posa ses couverts et croisa les bras en sondant le regard de Gopal :

— Auriez-vous des raisons particulières d'être inquiet ?

— Non pas du tout, répondit Gopal avec détachement, mais ce n'est pas au capitaine Hill que j'apprendrai que la proximité avec les marginaux et les délinquants peut entraîner certaines personnalités dans une dérive condamnable, n'est-ce pas ?

Deuxième partie

Chapitre 27

Comme tous les matins, Chann ouvrit lentement les yeux ; la vibration de son bracelet s'était amplifiée pour la tirer une nouvelle fois du sommeil dans lequel elle replongeait. Depuis son installation chez Anderson, quelques mois plus tôt, son travail à la coopérative avait pris le pas sur les modestes exigences de sa dernière année d'éducation de base. Elle rentrait fourbue de ses heures de maraîchage et dormait d'une traite. Mais elle était fière d'avoir fait partie des pionniers, maintenant que plusieurs délivrélecs de légumes et de fruits se retrouvaient chaque jour dans les cantines Merry Meal solidaires. Elle se redressa et s'assit au bord du lit, la vibration du bracelet s'arrêta. La maison était silencieuse ; on entendait seulement un léger vrombissement venant du jardin. Elle s'étira en creusant les reins, tournant son dos et ses épaules dorées à la lumière du matin, puis se leva pour ouvrir l'armoire dans laquelle elle avait progressivement ramené toutes ses affaires de chez Salimah, après quelques semaines

d'adaptation mutuelle avec Anderson. Chann passa par la cuisine et sortit dans le jardin, un verre de thé à la main. Le Nôtre alimentait un petit broyeur de déchets végétaux et il lui fit un joyeux salut de sa main libre :

— Bonjour mademoiselle Chann, avez-vous bien dormi ?

— Très bien, merci Le Nôtre, et vous-même ? demanda-t-elle avec malice.

— Mademoiselle doit savoir que je ne dors pas. Mais les périodes d'inactivité préservent mon métabolisme et limitent le vieillissement de ma structure ; elles me sont donc aussi bénéfiques que votre sommeil.

— C'est un grand jour pour moi, reprit Chann. Je vais prononcer un discours à la cérémonie d'Émancipation.

Pour les jeunes du premier et du deuxième district, le Parcours d'Éducation était consacré au développement des CSF, les Compétences Sociales Fondamentales et se terminait avec la cérémonie d'Émancipation qui leur donnait accès au revenu de base de citoyen de l'Union. Ils avaient ensuite la possibilité de prolonger leur formation par les enseignements de leur

choix et pouvaient accéder à un haut niveau de connaissance.

— Pour le discours, déclara Le Nôtre, je recommande à Mademoiselle de travailler sa respiration abdominale ; cela réduit le stress. La posture est importante aussi. Je conseille d'avoir les pieds bien ancrés au sol, une posture droite et ouverte. Et il est bon de ralentir le rythme de parole parce que le stress pousse à parler trop vite. Parlez lentement et faites des pauses. Elles aident à respirer et permettent au public d'assimiler l'information.

— Merci beaucoup, vos conseils sont précieux et je les prends très au sérieux.

— D'après mes connaissances, ces techniques sont utiles, mais je dois reconnaître que je n'ai jamais fait de discours devant un public et que ma morphologie, assez différente de la vôtre, ne me permet pas de juger de leur efficacité.

Chann le remercia d'un sourire et rentra s'installer au salon pour parfaire les supports de sa présentation.

En fin d'après-midi, le grand amphithéâtre de la Maison de l'Éducation bourdonnait de

salutations discrètes, de bribes de conversations et de rires étouffés. Plusieurs centaines de jeunes gens s'installaient, se retrouvaient ou se concentraient sur l'orateur du moment, ami proche ou condisciple presque inconnu ; les occasions de partage avaient été rares pendant toutes ces années d'étude. La salle parfaitement insonorisée restait calme malgré les nombreuses allées et venues le long des larges gradins. Seule la vaste estrade baignée de lumière attirait le regard dans la douce pénombre ambiante. Chann sentit monter la tension quand Aloïs s'avança face à l'assemblée ; après lui ce serait son tour. Ce cérémonial de passage devant les pairs n'avait rien d'obligatoire et chacun était libre du contenu des trois minutes de présentation. C'était à la fois un rituel social, un moment de partage, un show et une compétition, chaque orateur étant positionné dans le palmarès en temps réel, par notation du public. Aloïs fut ennuyeux et conventionnel, remerciant Xander, son éducateur, et toute sa promotion sur un fond de musique et d'images où défilaient les avatars de ses camarades. Il termina en

annonçant son ambition de suivre des études de droit et sombra dans les profondeurs du palmarès tandis que Chann se levait pour prendre sa place. Un murmure étonné et quelques rires traversèrent la salle ; elle portait une combinaison de travail, propre, mais largement défraîchie par l'usage. Puis le silence se fit progressivement dans la salle, d'autant plus présent qu'aucune musique ne l'accompagnait. Elle était là, debout et forte de son corps exercé par les mois de maraîchage, devant ces jeunes gens qui avaient soudain l'air d'être des enfants intimidés :

— Dans quel monde voulons-nous vivre ? lança-t-elle d'une voix claire et assurée.

Des images s'enchaînèrent sur l'écran géant, qui mettaient en parallèle la morne violence de l'industrie alimentaire et la joyeuse énergie de la coopérative.

— Il y a plus d'un siècle, reprit Chann, un homme noir mena la Marche pour l'emploi et la liberté : « *Je fais un rêve, disait-il, dans lequel les hommes auraient un droit égal à la vie, à la liberté et la quête du bonheur* ». Et moi, Chann, j'ai fait un cauchemar dans lequel

nous, belle jeunesse du deuxième district, nous ne voulions rien savoir de ceux qui survivent sans joie ni espoir dans le troisième et le quatrième district.

Tout mouvement avait cessé dans l'amphithéâtre ; les images défilant dans un silence complet.

— Quels sont nos rêves ? Sa voix trouvait une force inattendue. Ne jamais se fatiguer ? Être servis par des robots ? Se divertir de simulations ? Où est notre puissance ? Dans notre technique ou dans nos corps et nos esprits ?

Elle fit une courte pause, prenant une profonde inspiration.

— J'ai rencontré des femmes et des hommes qui n'ont pas d'autre choix que de prendre leur vie en charge, ou de rester avec le peuple soumis que nos machines nourrissent deux fois par jour. Ils m'ont appris que notre dignité et notre joie viennent de notre propre force et de notre courage.

Sur le mur-écran, derrière elle, on voyait des bras et des mains travaillant la terre, cueillant des légumes et des fruits, puis des

visages souriants et fiers de montrer des piles de végétaux multicolores.

— Le travail utile et partagé, reprit Chann, celui qui permet aux hommes de répondre aux besoins de leur corps, c'est aussi le meilleur espace de construction de l'amitié, de la confiance et du respect. Et je vous invite tous à venir le vérifier en devenant membres de notre coopérative. Alors, tentez l'aventure d'un monde que nous façonnons nous-mêmes !

Chann se tut et un silence oppressant s'abattit sur elle. Elle se sentit défaillir, prête à s'enfuir pour quitter à jamais le deuxième district, quand les applaudissements et les cris explosèrent dans une ovation qui la submergea. Des larmes lui montèrent aux yeux et elle s'inclina devant l'assemblée ; ses mains jointes exprimant autant de reconnaissance que d'intériorité. Au fond de la salle, la main d'Anderson se posa sur celle de Salimah et lui dit :

— Laissons Chann avec ses pairs, et allons retrouver Greg.

Deux heures plus tard, dans les bureaux de F.D.F., Greg se retournait vers Anderson :

- Mais pourquoi n'arrive-t-elle pas ?
- Allons, un peu de patience, elle n'a que dix minutes de retard !
- C'est formidable que vous ayez pu avoir une copie de la vidéo tout de suite.
- Oui, et je crois bien qu'on n'a pas fini de la voir à la coopérative !

Chann entra vivement :

- Excusez-moi, mais c'était un peu dingue ; tout le monde voulait me parler.
- Oui Chann, c'était dingue, reprit Anderson, tu as fait quelque chose de remarquable. Alors on a improvisé un apéritif d'accueil ; viens avec nous.

Ils sortirent du bureau et Greg poussa la porte du réfectoire ; une clamour s'éleva et une trentaine de maraîchers qui avaient travaillé tout l'après-midi se précipitèrent pour embrasser Chann. Sur le mur du fond, on la voyait sur la scène de l'amphithéâtre, sa voix s'élevant dans le silence : «*Dans quel monde voulons-nous vivre ?*»

Quand ces joyeuses effusions furent apaisées, Greg prit la parole :

— Merci mille fois, Chann, d'avoir su mettre sur notre projet les mots les plus justes ; je n'aurais pas su les trouver moi-même !

— Les mots c'est bien, mais les bras c'est encore mieux. Plusieurs jeunes de la promotion sont venus me voir pour proposer leur aide, je n'en reviens pas.

— C'est grâce à toi, Chann, tu as été formidable !

Il se tourna vers le reste de l'équipe :

— Et j'ai le plaisir de vous faire part d'une suggestion de Xander, son éducateur, qui malheureusement n'a pas pu nous rejoindre ce soir. Nous n'avons pas encore baptisé définitivement la coopérative et Xander nous propose donc de remplacer F.D.F. par White Wolf Veggies, en hommage au loup blanc qui représentait Chann sur le réseau éducatif !

L'idée fut accueillie avec enthousiasme et Soana s'avança :

— Je fais des propositions de logo avant la fin de semaine !

Chapitre 28

Dell était installé à l'abri de la grande verrière, un livre numérique en main. Avant de reprendre sa lecture, il prit le temps d'observer les riches couleurs du parc dans la lumière du soir ; l'automne était sa saison préférée depuis qu'il pouvait se replonger chaque jour dans le spectacle de la nature. Un petit animal roux bondit entre les branches du vieux cèdre, dont l'imposante ramure effleurait la façade. Il repensa brièvement à Sun-Hi, l'écureuil asiatique qui avait été son seul compagnon après le départ de Siriane. Cette triste et mélancolique évocation le ramena dans la cellule sans âme ni confort où il avait dû s'installer alors, aux confins du troisième district, avec le seul Revenu de Base pour subsistance. La suite qu'il occupait maintenant chez Vandana, sur l'arrière de la vaste propriété de Rajani, était vaste et luxueuse. Il parcourut du regard le mobilier de qualité et les œuvres d'art qui peuplaient son quotidien ; toiles et sculptures de Leandro, amant favori de Vandana. À défaut de se sentir heureux, Dell était conscient des avantages de

sa situation ; il n'était pas seul pour répondre aux multiples besoins et désirs de sa maîtresse et il avait appris à la satisfaire sans trop sacrifier de lui-même. Bien que Rajani ne soit plus que pourvoyeur du confort et du statut social de sa femme, il lui apportait une forme de stabilité qui épargnait à Dell une mission d'accompagnement psychologique qui lui aurait été plus difficile. Leandro prenait en charge les fluctuations de la météorologie affective de Vandana, et Everest, son majordome androïde gérait parfaitement l'importante logistique nécessaire à son mode de vie. Ils avaient d'ailleurs quitté le domaine tous les trois, quelques jours plus tôt, pour un périple artistique de plusieurs semaines qui devait les emmener, de musées en expositions, aux quatre coins de l'Union. Dell n'avait pas été invité sans en être frustré ; ses périodes de temps vraiment libre étaient rares. Domestic Friend était une position confortable, mais qui laissait peu de place à la vie privée, comparable selon ses lectures à celle des demoiselles de compagnie des siècles passés. D'un autre côté, il n'était pas certain d'être capable d'avoir une vie à lui.

Pour l'instant, le domaine était presque désert et parfaitement calme, essentiellement occupé par une domesticité largement composée d'androïdes. Leur compagnie efficace et prévisible lui convenait parfaitement. Il se replongea dans sa lecture ; un classique pris au hasard. «*Le portrait de Dorian Gray*» le fascinait et réveillait en lui de mystérieux et sombres échos.

Le soleil déclinait lentement sur les frondaisons lorsqu'il fut brusquement tiré de son roman ; un cabélec remontait l'allée principale et deux couples en descendirent, accueillis par Rajani lui-même. Dell ne fut pas surpris, dès le matin les délivrélecs s'étaient succédé et l'intense activité de la domesticité l'avait informé de la préparation d'une réception.

Deux jours plus tôt, Rajani était entré chez lui sans frapper :

— Comment allez-vous, Dell ? Je suis désolé que mon épouse vous ait abandonné.

Dell avait levé un regard perplexe ; avec Rajani, on ne pouvait pas distinguer la

bienveillance de l'ironie, ou de la manipulation et l'amabilité masquait toujours l'autorité.

— Je me sens plus émancipé qu'abandonné, répondit-il dans un sourire.

— Justement, avait repris Rajani, Vandana n'a peut-être pas trouvé le temps de vous le dire avant son départ, mais nous étions d'accord pour vous offrir une semaine de disponibilité. Profitez-en, Dell, allez voir vos amis, ou voyagez... Everest se chargera de vos réservations et je prendrai vos frais en charge avec plaisir.

Dell n'avait pas d'amis à retrouver ni envie de promener sa solitude au sein d'une foule anonyme :

— Je suis extrêmement reconnaissant, avait-il répondu assez froidement. Mais je préfère profiter de la tranquillité de mes journées et du calme inhabituel de la propriété.

Rajani avait eu l'air contrarié :

— Je vous suggère d'y réfléchir, je vais organiser quelques soirées et je crains que votre tranquillité soit troublée.

D'autres cabélecs amenaient de nombreux invités et Dell déclencha l'obscurcissement total de la verrière pour ne plus les voir arriver. Heureusement, l'isolation phonique était parfaite dans toute la résidence.

Il se réveilla vers cinq heures du matin avec la sensation que quelque chose l'avait tiré du sommeil. Une voix de femme étouffée, un gémissement et des chuchotements angoissés qui ne pouvaient venir que du hall sur lequel donnait sa suite. Il se leva et passa enfiler un peignoir dans la salle de bain puis ouvrit doucement la porte. Il vit d'abord une grande jeune femme de type eurasien, et en s'avançant une autre fille recroquevillée sur le tapis du hall, derrière le sofa. Elles avaient l'une et l'autre des corps splendides épuisés par une nuit entière d'abus sexuels. La première semblait assez lucide pour prendre l'autre en charge. Il ne réfléchit pas et les fit entrer chez lui. Il avait heureusement les habilitations permettant de gérer les entrées dans le domaine et il appela un cabélec en précisant l'accès par l'entrée secondaire, puis se tourna vers l'eurasienne :

— Où voulez-vous aller ?

— Je ne sais pas... je ne peux pas l'emmener là où je suis ; il faut qu'on parte tout de suite.

— Comment vous appelez-vous ? Je vais appeler quelqu'un qui vous aidera.

— Indah, murmura-t-elle, je vous remercie...

Quelques minutes plus tard, il les accompagnait jusqu'au véhicule :

— Vous descendrez au bout de July First Avenue et prendrez le tramélec interzone pour rejoindre le troisième district, dit-il en réglant d'avance la course. Ensuite,appelez ce numéro de ma part ; on vous trouvera une cellule d'hébergement temporaire.

Ce que Dell ignorait, c'est que leur absence avait déjà été remarquée. Elles furent rattrapées et interceptées à la station de tramélec et Indah arriva seule à l'adresse, vers six heures du matin. Elle prit son Energy Phone dans le sac argenté serré contre son ventre, et composa le numéro. La lumière bleue clignotait longuement sur l'écran, avant que l'appel ne soit pris :

— Bon sang, fit une voix de femme mal assurée, vous savez l'heure qu'il est ?

— C'est Dell qui m'a dit de vous contacter, j'ai besoin de dormir.

Il y eut un silence :

— Où êtes-vous ?

— Je suis descendue à la cinquième, j'arrive au bloc 32B.

— C'est la deuxième entrée, attendez-moi en bas.

Une heure plus tard, elle s'endormait dans une cellule minimale mais parfaitement propre, après une longue douche presque brûlante.

Son sommeil fut agité, peuplé de créatures obscènes qui se battaient pour la prendre. Elle s'éveilla d'un cauchemar dans lequel elle n'avait plus aucune force pour se défendre ou s'échapper et contemplait impuissante son propre corps humilié. Le sourd grondement de la vie du dehors la rassura tandis que son regard faisait le tour de la cellule. Elle resta immobile sur la couchette, attentive aux sensations que ses membres et ses organes lui renvoyaient, et décida qu'elle avait encore besoin de repos.

Chapitre 29

Les pluies torrentielles de ce début d'hiver avaient rendu le jardin inhospitalier, malgré la douceur des soirées. Chann et Anderson avaient décidé qu'ils resteraient à l'intérieur pour dîner avec Salimah. Leur relation s'étant consolidée au fil des semaines, de minuscules rituels s'étaient installés et chacun trouvait là un peu de stabilité dans la précarité de son monde. La préparation des repas était devenue un moment privilégié de partage et Le Nôtre les avait assistés dans leur apprentissage. Ils s'affairaient dans la cuisine qu'Anderson avait fait agrandir sur une suggestion de Chann, en reprenant quelques mètres carrés sur le salon. Il avait renouvelé le mobilier et fait installer divers appareils de cuisson, au grand étonnement du jeune responsable des travaux. Craignant de participer à un projet d'activité illégale, ce dernier avait posé des questions soupçonneuses sur l'usage d'un tel matériel dans une maison de taille trop modeste pour

loger du personnel de maison. Anderson avait failli compromettre le bon déroulement de l'affaire en renvoyant sèchement le curieux à ses obligations professionnelles, mais Chann avait prétendu qu'en tant que future chercheuse en biologie nutritionnelle elle avait besoin d'un laboratoire à domicile. Le jeune homme, qui n'était pas insensible à sa personnalité, avait donc décidé de la consulter en priorité pour le suivi du chantier ; il avait alors découvert que le charme pouvait dissimuler une exigence sans compromis. La cuisine était donc fonctionnelle et agréable, dotée d'espaces de stockage et de conservation que Chann approvisionnait régulièrement. Elle avait pris l'habitude de ramener des légumes et des fruits pour toute la semaine, et la préparation des repas avec Anderson était devenue une activité quasi quotidienne. Lorsque Salimah les retrouva dans la cuisine, ils s'initiaient à la préparation d'un wok, rivalisant joyeusement de vitesse et de précision pour émincer de magnifiques poivrons multicolores. Ils dégustèrent le plat sur place, répartis autour du comptoir en épi qui servait d'espace de travail :

— Vous prenez des risques, lança Salimah, c'est si bon que je pourrais venir m'installer avec vous !

— Je peux te mettre un lit dans ma chambre, répondit Chann.

Anderson eut un sourire entendu ; Salimah ne se sentait toujours pas prête pour une cohabitation durable.

— Un peu de vie de famille, ce ne serait pas désagréable, continua Chann, qui ne plaisantait plus.

Salimah la regarda avec affection :

— Tu n'as toujours pas pu revoir Siriane ?

À l'expression de Chann, elle regretta immédiatement sa question :

— Pardonne-moi, je te trouve tellement épanouie, il m'arrive d'oublier...

— C'est pas ça ! lança Chann, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Que se passe-t-il ? Salimah avait pris sa main, tu sais que tu peux nous parler.

— Non, je ne sais pas, dit-elle, c'est plus compliqué que vous croyez.

— Tu peux parler en confiance si tu le souhaites, ajouta Anderson, et pas forcément à tous les deux.

Chann sembla se ressaisir :

— J'ai besoin de vous deux, dit-elle, et d'autres auront peut-être besoin de toi, Anderson.

— Je ferai mon possible si la cause me semble juste, dit-il simplement.

Ce n'était pas une promesse, plutôt l'affirmation d'un fait objectif et Chann le savait.

— Siriane m'a appelée il y a quelques jours, se décida-t-elle, je l'ai trouvée très perturbée ; elle ne savait pas à qui se confier.

L'expression d'Anderson changea ; il était redevenu le capitaine Hill. Chann se libérait visiblement d'un poids qu'elle ne pouvait plus porter seule :

— L'attitude de Alekseï a changé ; il reste amical mais il ne s'intéresse plus à elle. Je veux dire qu'il ne la touche plus. Il y a quelque temps, il lui a demandé de l'accompagner à une soirée chez Rajani. Vandana n'était pas là.

Il y avait d'autres personnes que Alekseï connaissait et aussi de très jeunes migrantes. Dans la soirée les choses ont dégénéré, avec les filles et des androïdes aussi.

Chann fit une pause ; elle n'osait plus les regarder :

— Je t'écoute, dit tranquillement Anderson.

— Siriane a refusé de participer et elle s'est réfugiée chez Dell pour la nuit. Le lendemain elle est revenue chez Alekseï, chez elle... je ne sais pas comment dire. Il n'a rien dit de ce qui s'était passé mais depuis elle s'est aperçue qu'il la surveille ; il pose des questions, il veut savoir si elle a parlé avec Dell, ou avec moi.

Anderson se leva ; il avait besoin de bouger pour dissiper ses émotions. Salimah se pencha vers Chann :

— Tu as bien fait de nous en parler, et surtout à personne d'autre ; tu pourrais te mettre en danger.

— On va trouver ce qu'il faut faire pour sortir ta maman de là, dit Anderson.

— Maman... répéta Chann avec hésitation, c'est un mot étrange pour moi.

Anderson se retourna, le visage fermé :

— Ce n'est plus possible, lança-t-il, il faut arrêter ça !

Salimah et Chann se regardèrent avec la même incompréhension dans le regard. Anderson reprit sa place autour du comptoir :

— Excusez-moi, je vous dois des explications. L'un des premiers dossiers que j'ai pris en charge lors de mon arrivée chez United Mankind concernait un Foyer d'Accueil du troisième district où j'ai rencontré l'équipe et certains habitués. Plusieurs témoignages ont convergé vers le passage au Foyer de jeunes et belles migrantes embauchées pour le plaisir des notables du premier district à l'occasion de soirées privées.

— Qu'as-tu fait de ces informations ? lança Chann.

— Ce que je devais en faire, Chann. N'étant plus en situation de mener une véritable enquête moi-même, je les ai transmises à Felicidad. Je n'ai plus de légitimité pour investiguer sérieusement et les preuves que je pourrais éventuellement découvrir n'auraient

pas plus de poids qu'un simple témoignage devant un tribunal.

— Tu as un retour de Felicidad ? demanda Salimah.

— Pas encore. Cela dit, je suis bien certain qu'elle ne lâche pas l'affaire mais qu'elle avance avec un maximum de prudence et dans la plus grande confidentialité. Je ne devrais même pas vous en parler.

Elles restèrent silencieuses quelques instants, Salimah attendant la réaction de Chann.

— Je comprends, dit Chann, mais tu as raison il faut arrêter ça. Alors si rien ne se passe du côté de Felicidad, promets-moi de chercher comment déclencher quelque chose, je suis sûre que tu trouveras !

— C'est une confiance qui pèse lourd, mais tu as ma promesse.

Chapitre 30

Anderson referma le dossier d'un geste bref et sa table-écran passa en mode veille. Il se renversa dans son fauteuil, observant avec attention l'affiche encadrée, à côté de la porte. Le logo de White Wolf Veggies était inspiré de l'avatar de Chann. Soana, qui avait dessiné la face de loup, avait su retrouver la mystérieuse intensité du regard de la jeune fille. Le loup blanc semblait maintenant demander silencieusement à Anderson ce qu'il comptait faire pour Siriane et Dell, mais aussi pour ces jeunes migrantes abusées par les hommes de pouvoir. Trois jours avaient passé depuis que Chann s'était confiée et Anderson ne savait toujours pas comment intervenir. Son rôle de porte-parole de United Mankind imposait des périodes d'activité soutenue, au rythme des besoins de communication de l'ONG ; il n'avait pas su trouver le temps ou la disponibilité d'esprit pour envisager un plan d'action. Mais sa charge de travail n'était peut-être pas l'unique cause de sa passivité. Depuis que Chann s'était installée chez lui, leur relation n'avait fait que se renforcer dans

une confiance et une intimité qui le surprenait. Mais la confidence de Chann le renvoyait à une culpabilité qu'il avait oubliée sans la perdre vraiment et ce sentiment le paralysait. Dès la conclusion de l'affaire Prince Kumar, Anderson avait commencé à percevoir la confrontation entre une certaine idée du bien, qui autorisait de prendre de nombreuses initiatives, et le respect des autres qui consistait à limiter les interférences dans leur existence. C'était une perception neuve pour un homme qui avait commandé la Brigade Territoriale si longtemps. Il savait par ailleurs qu'il serait difficile de remonter la piste du recrutement des jeunes filles sans l'équipe de Felicidad. Mais elle lui avait clairement fait comprendre sa réticence à informer le justicier de l'ombre qu'il était devenu parce qu'elle n'avait pas apprécié le rôle qu'il avait demandé à Chann de jouer. Il était plongé dans ses réflexions quand Gopal Karmalesh entra dans son bureau :

— Je vous trouve bien méditatif, lança ce dernier en souriant, moi qui croyais avoir recruté un homme d'action !

Anderson lui retourna son sourire :

— Pouvez-vous me dire pourquoi les années qui passent renforcent nos doutes, plutôt que nos certitudes ?

— Certainement, répondit Gopal ; c'est parce que la liste de nos erreurs ne fait que s'allonger !

— J'espère ne pas figurer sur la vôtre, cher président.

Il y avait un soupçon d'ironie dans le ton d'Anderson, mais aussi l'amitié réservée et la prudente confiance qui s'étaient progressivement construites entre les deux hommes ; leurs divergences de vues ne les avaient pas empêchés de se découvrir et s'apprécier.

— Vous ne seriez déjà plus là, répondit Gopal, j'essaye de purger ma liste en temps réel. Mais je viens de voir passer une information qui m'a renvoyé à une conversation que nous avons eue il y a pas mal de temps déjà à propos de jeunes migrantes. Vous aviez apporté les éléments dont nous avions besoin pour défendre l'action du Foyer d'Accueil, mais aussi évoqué un potentiel

réseau d'exploitation par la drogue et la prostitution.

— Je m'en souviens parfaitement, quelle est l'information ?

— Permettez-moi de vous montrer.

Gopal fit le tour de la table de travail pour venir à côté d'Anderson et lança une requête sur l'écran actif, ouvrant un extrait du dernier journal d'information : «*Le cadavre d'une jeune femme sans Implant d'Identité a été retrouvé en limite du district, à l'extrémité de July First Avenue, dans un jardin public. Une overdose serait la cause de son décès et il s'agit probablement d'une migrante clandestine venue de la zone trois, mais on ignore comment elle a pu pénétrer dans le deuxième district. Une enquête est en cours.*»

On voyait sur l'écran deux androïdes infirmiers chargeant le corps sur une civière à sustentation et il était facile de voir que la fille avait été belle.

Anderson se tourna vers Gopal :

— Effectivement, je comprends que vous ayez fait le lien avec notre échange pendant lequel je ne crois pas avoir mentionné un

point troublant. Un habitué du Foyer m'a déclaré avoir constaté un message d'erreur du contrôleur d'identité lors de la sortie d'une fille entrée sans implant. Selon lui, elle serait ressortie avec implant, après passage au Centre de Soins, ce qui aurait provoqué le plantage du système qui ne l'avait pas identifiée à l'entrée.

Gopal semblait sceptique :

— Non seulement ça paraît peu vraisemblable, mais je ne vois pas de lien logique avec la découverte de cette fille en zone deux.

— C'est bien parce qu'à l'époque le scénario ne m'a pas semblé crédible que je n'ai rien fait de ce témoignage, mais j'ai le même ressenti que vous. On parle dans les deux cas de belles et jeunes migrantes, vraisemblablement toxicomanes et prostituées dans des situations présentant des anomalies d'identité.

— Vous vous souvenez certainement de mes inquiétudes concernant le Foyer... je ne voudrais pas découvrir dans les médias qu'il a joué un rôle dans un quelconque trafic.

— Évidemment ; je vais essayer d'en savoir un peu plus.

Anderson accompagna Gopal jusqu'à la porte et la referma. Il resta pensif quelques instants, le regard perdu dans celui du loup blanc, puis lança un appel. Felicidad répondit immédiatement :

— Bonsoir Anderson, si vous avez des informations je dispose de quelques minutes. Sinon je vous rappellerai plus tard.

— Je viens de voir les news sur l'affaire July First. Je ne suis pas sûr que ce soit lié mais tu te souviens des témoignages sur des filles qui passaient au Foyer ?

— Bien sûr, il y aurait une connexion ?

— Je ne sais pas, mais on m'a rapporté un problème lié au contrôleur d'identité de l'accueil.

Anderson lui expliqua l'anomalie relevée par Paul.

— Et bien c'est l'occasion de ressortir le dossier du foyer et je vais mettre en place une surveillance.

— Parfait ! Tu peux m'en dire un peu plus sur la fille qu'on a retrouvée ?

— Je n'ai pas grand-chose, dit-elle, ça concerne le contrôle du trafic interzones.

— On n'aurait pas dû la trouver dans le deuxième district.

— C'est ça. On sait qu'il y a des sans-implant dans le quatrième et même le troisième district, mais l'hypothèse d'une faille de sécurité dans l'accès au deuxième leur pose problème ; pour l'instant ils n'ont aucune idée de comment elle est entrée.

— Et sur la cause du décès ?

— Overdose par injection. Il n'y a pas d'autre signe qu'elle était toxicomane, alors il y aura peut-être une enquête mais ce n'est jamais qu'une clandestine pour la Brigade des Homicides. Sinon l'autopsie a révélé qu'elle avait eu des relations sexuelles avant le décès et qu'elle a été traitée ; le corps et les vêtements étaient saturés d'ADN Cleaner. C'est tout.

— D'accord, et qu'en penses-tu ?

— Pour l'instant, rien n'indique qu'il y ait un délit de mœurs et ça ne concerne pas mon département, mais la fille était très belle. Ceux qui ont réussi à la faire entrer et qui ont supprimé toute trace d'ADN sur son corps disposent de moyens sophistiqués ; c'est une bonne raison pour rester attentive ?

— Merci Felicidad. On continue de partager nos informations ?

Felicidad ne répondit pas immédiatement :

— Seulement si vous me promettez de ne rien garder pour vous, Anderson. United Mankind pourrait être impliqué et je ne devrais même pas vous parler.

Anderson eut un rire bref et sans gaieté.

— C'est entendu, promit-il après un silence, mais j'aimerais être prévenu si tu interviens.

— C'est évidemment réciproque, conclut sèchement Felicidad, je vous tiendrai au courant.

— Attends, il faut que je te dise autre chose ; il s'agit de Siriane, la mère de Chann.

— Je ne l'ai pas rencontrée ; elle est Domestic Friend dans le premier district, non ?

— Oui, chez Alekseï, un proche de Rajani. Et Vandana dispose pour son usage personnel du seul ami de Siriane, un nommé Dell.

Sa voix était devenue dure et il continua avec colère :

— En l'absence de Vandana, il semble que Rajani n'ait plus de limite dans l'exploration de ses fantasmes impliquant de jeunes clandestines. Siriane a refusé de participer mais elle en sait déjà trop, ainsi que Dell.

— *¡Por Dios!*, s'exclama Felicidad, qu'est-ce que je peux faire avec ça ? On parle de Rajani... je ne peux pas surveiller sa résidence ! Je crois que vous êtes notre meilleure carte pour l'instant ; il faut repartir du Foyer et obtenir des témoignages plus précis mais on doit éviter d'alerter Rajani.

— C'est aussi ce que je pense, approuva Anderson, et tu auras des nouvelles bientôt. Je vais déjà essayer d'en savoir un peu plus par Dell.

— Parfait, mais on ne communique plus qu'en direct.

Elle coupa la communication et Anderson resta un moment immobile, l'air soucieux, puis tira son fauteuil et s'assit enfin en étirant ses jambes sous la table.

Chapitre 31

Chann était rentrée vers dix-neuf heures, après une après-midi studieuse au laboratoire de biologie du campus scientifique. Il n'y avait aucun message d'Anderson et comme elle avait faim, elle démarra la préparation d'un dahl sérieusement épice, pour deux. Anderson arriva une demi-heure plus tard et s'empressa de dresser la table pendant qu'elle réservait leur dîner à température.

— Alors quoi de neuf ? demanda-t-elle quand ils furent installés au salon, un verre en main.

— Rien de nouveau pour l'instant, mais il y a une convergence d'informations et d'événements, dit-il.

— Et plus précisément, demanda Chann.

— D'un côté, Rajani recrute des esclaves sexuelles pour animer ses soirées. De l'autre, le Foyer d'Accueil reçoit de jeunes droguées et prostituées et au moins l'une d'elles a déclaré revenir du premier district, et enfin on a trouvé le corps d'une jeune et belle migrante sans implant dans la zone 2 ; c'est facile d'imaginer un lien...

Chann le dévisageait intensément :

— Tu ne traites pas cette affaire seul j'espère, s'exclama-t-elle, il faut appeler Felicidad.

— Bien sûr qu'elle s'en occupe, mais elle aussi doit avancer prudemment.

— Pourquoi prudemment... parce que Prince Kumar est impliqué ? C'est inacceptable !

— Pas pour le ménager, Chann, mais parce qu'il est puissant et qu'on manque encore d'éléments. Et il est préférable pour Siriane et Dell que rien ne vienne l'inquiéter.

Chann allait répondre lorsque son Energy Phone lui présenta un appel de Siriane. Elle

montra l'écran à Anderson et mit le haut-parleur :

— Écoute-moi Chann, je n'ai que quelques instants. J'ai vu les informations et Dell m'a raconté que la nuit du meurtre il y avait une fête chez Rajani. À cinq heures du matin, il a trouvé deux filles et les a mises dans un cabélec en leur donnant une adresse dans le troisième district. Dans la journée, il a vu les informations et pense avoir reconnu une des deux filles.

Anderson n'eut pas le temps d'intervenir.

— Tu as l'adresse bien sûr ? demanda Chann.

— Oui, et le numéro de la logeuse ; il faut y aller immédiatement !

— Attends, Siriane, je te passe Anderson.

— La Brigade enverra une équipe pour mettre la fille en sécurité, dit-il. Dell a vu Rajani depuis ?

— Non, Rajani a quitté la résidence hier matin en faisant savoir qu'il serait absent trois jours ; il doit rentrer demain.

— Est-ce que Dell a mentionné le nom de la fille ?

— Euh... Linda je crois... non, c'était Indah. Désolée, je dois raccrocher.

Anderson rendit l'Energy Phone à Chann :

— Ne m'attends pas pour dîner, je vais voir Felicidad.

— Je crois que je n'ai plus faim.

— Allons, ne t'inquiète pas. Dell a pu joindre Siriane, c'est qu'ils ne sont pas en danger. D'ailleurs Rajani ne sait pas forcément qu'il a vu les filles ; elles auraient très bien pu appeler le cabélec elles-mêmes.

Il arriva chez Felicidad vingt-cinq minutes plus tard. Elle habitait à quelques minutes de la Brigade, dans le quartier récent de Babylon Gardens, qu'on appelait simplement Babylon. Le cabélec entra par la porte Sud, remontant lentement l'allée qui serpentait entre les arbres à feuillage persistant à travers lesquels on apercevait les buissons d'ornement du niveau supérieur, le long des terrasses aux courbes accueillantes. Le cabélec stoppa devant l'entrée du bloc où Felicidad avait trouvé un trois-pièces au seizième niveau.

Quelques instants plus tard elle lui ouvrit sa porte sans cacher sa surprise :

— Que se passe-t-il, Anderson ? Entre et ne fais pas de bruit, Carmel dort.

Ils s'installèrent dans le coin salon de taille modeste, mais agréablement meublé et largement ouvert sur la végétation. Laissant le canapé à Felicidad, Anderson choisit le petit fauteuil.

— J'ai deux témoins concernant l'affaire July First, annonça-t-il.

— Quoi ! Des témoins directs de son décès ?

— Non, ils n'ont pas assisté à l'exécution mais peuvent attester qu'elle sortait directement de chez Rajani. Je t'ai parlé de Dell, le Domestic Friend de Vandana ; c'est lui qui a appelé un cabélec pour venir chercher deux filles à la résidence, dont celle de July First. Et je sais peut-être où trouver Indah, l'autre fille. Dernier point, ce n'est pas certain mais je crois qu'elle est déjà passée par le Foyer d'Accueil... mais s'il te plaît, Felicidad, préviens-moi avant d'aller enquêter là-bas, il faudra que je parle d'abord avec Gopal.

— Tu as l'air convaincu que c'était une exécution... et je suis plutôt d'accord avec ça. Il y a peu de chances qu'elle soit allée dans un square à cinq heures du matin pour se piquer la première fois de sa vie, même si c'est ce qu'on a voulu faire croire.

— Oui, et ça veur dire qu'il fallait simplement se débarrasser d'elle... et les implications sont terrifiantes.

Felicidad garda le silence un long moment ; elle semblait désesparée.

— J'ai peur de ce que tout ça signifie, dit-elle enfin, et de ce qu'une enquête officielle partant de la résidence de Rajani va déclencher. Et je ne sais pas vraiment comment motiver la Brigade des Homicides ; je crains que le dossier soit classé très vite si ce n'est pas déjà fait. Je vais essayer de retrouver Indah et remonter la piste de l'exploitation sexuelle alors préparez-vous à ce que je me rapproche du Foyer.

— C'est entendu, merci Felicidad. Si le Foyer est impliqué, ça doit remonter à Gopal ; il est en relation avec Rajani et United

Mankind est dépendant du Conseil... je ne vois pas comment le tenir à l'écart.

— À condition qu'il ne soit pas impliqué lui-même, lança Felicidad, ne prenez pas d'initiative sans mon accord.

Anderson sortit son Energy Phone pour appeler un cabélec.

— Je rentre, dit-il en se levant pour venir poser la main sur l'épaule de Felicidad, c'est à toi de décider ce qu'il faut faire. Dis-moi comment je peux aider.

Chapitre 32

Greg et Anderson venaient de faire le tour des serres. Greg l'entraîna vers le plus grand bâtiment du site, vaste cube de béton et d'acier revêtu de panneaux d'un gris anthracite presque intimidant.

— Viens voir Anderson, c'était le hall de fabrication principal de l'usine UBF.

Seules quelques infrastructures venaient troubler ce volume lisse : sur le toit on pouvait voir plusieurs unités de ventilation et de

climatisation dont une vrombissait doucement. Greg déclencha l'ouverture de la porte et ils entrèrent dans un hall équipé en vestiaire. Il ouvrit deux casiers et tendit une combinaison à Anderson :

— Enfile ça par-dessus tes vêtements, dit-il, et n'oublie pas de mettre les chaussons et le masque. Et garde tes questions pour l'instant, elles seront plus pertinentes dans quelques instants !

Il s'avança sous le portique qui fermait l'autre côté du hall et le panneau de métal brillant glissa en silence pour dégager le passage. Ils entrèrent dans un espace de petite taille :

— C'est un sas de décontamination, rien de toxique mais ça demande une demi-minute.

L'autre porte du sas s'ouvrit sur le hall de maraîchage indoor. L'atmosphère y était uniforme, saturée d'une lumière violacée et chaude émise par les panneaux LED suspendus au-dessus des cultures. L'air, exempt de toute odeur de terre, portait un léger murmure mécanique. Des structures d'étagères métalliques s'élevaient vers le

plafond, formant des murs végétaux ininterrompus. Sur chaque niveau, les plantations formaient des rangs parfaits, sans substrat visible. Des conduits blancs et complexes serpentaient le long de ces racks, alimentant les racines invisibles.

— Un autre monde ! s'exclama Anderson. Jamais je n'aurais imaginé te voir développer ce type de culture.

— En fait, j'y pensais depuis que j'ai rejoint F.D.F. Mais comme tu peux le voir on n'utilise qu'une petite partie du bâtiment. Il restait beaucoup de matériel réutilisable et disons que c'est une expérience.

— Je t'aurais pensé plutôt réticent pour ce type de culture.

— Pourquoi ? C'est vrai qu'on s'éloigne de la nature mais vu son état c'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire ; ici on est à l'abri de toute pollution accidentelle comme de toute invasion d'insectes. Et comme tu peux le voir il reste beaucoup d'interventions manuelles : les semis et la transplantation, le contrôle et l'échantillonnage des productions, la récolte et le conditionnement... tout ça pourrait

partiellement être automatisé mais ici c'est du travail pour des dizaines de personnes.

— Et je suppose que ça n'a pas déplu au Conseil et à Lester Adams ?

— Ils ont même financé une partie des travaux ! Retournons au bureau, je vais te donner les éléments comptables pour ton rapport.

Une heure plus tard, ils terminaient la relecture du compte rendu destiné à United Mankind.

— Pour l'instant, dit Greg, je me satisfais de voir nos progrès et toute l'activité que White Wolf génère. Et plusieurs jeunes de la promotion de Chann viennent régulièrement se joindre à nous. C'est vraiment bon de les voir travailler aux côtés des migrants et plaisanter avec eux. Mais je suis souvent rattrapé par la frustration de voir l'essentiel de notre production partir dans les Merry Meal. On en parle souvent entre nous et je me dis que ce n'est qu'une étape qui permet d'asseoir la structure mais ce foutu contrat nous verrouille complètement avec Everyday.

— Ne regrette rien, Greg. Ce que vous faites ici est très positif et peut-être qu'il y aura une négociation possible...

Chann entra dans le bureau ; la combinaison de travail, les mains terreuses et sa figure brunie de soleil évoquaient beaucoup plus l'imaginaire du kolkhoze que l'univers aseptisé du hall de production qu'ils avaient visité :

— On m'a dit que tu étais là, Anderson, tu peux me ramener ?

— Bien sûr, on était sur le point de terminer.

— Parfait, parce que s'il fallait attendre, il faudrait me nourrir d'abord, s'exclama-t-elle.

Anderson et Greg se regardèrent et comprirent que la même idée les avait traversés ; un large sourire se répandit sur leurs visages tandis que Greg hochait la tête d'un air de profonde incrédulité :

— Tu es géniale, Chann !

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demanda-t-elle.

— Allez on y va, déclara Anderson, je t'expliquerai en route.

Dans le cabélec du retour il se tourna vers elle :

— Tu sais que la légalisation de White Wolf n'a été possible qu'en s'engageant à ne pas commercialiser la production en dehors des achats Everyday. Et bien ta plaisanterie nous a donné une piste pour sortir de l'impasse. Imagine que la coopérative démarre une activité de restauration dans laquelle on ne fait payer que la transformation et le service ; ce ne serait pas de la vente de légumes n'est-ce pas ?

— Greg a raison, je suis géniale, s'écria Chann en riant, alors quand est-ce qu'on me paye pour gérer tout ça ?

— Esprit vénal ! rétorqua Anderson, termine donc ton cursus en biologie et nous verrons.

Ils étaient arrivés chez Anderson. Pendant qu'il inspectait sa réserve de plats préparés, Chann reçut un appel et sortit dans le jardin. Quelques instants plus tard, elle entra dans la cuisine :

— Sors les photophores, lança-t-elle en le regardant dans les yeux, Salimah nous rejoint !

Le dîner fut paisible. Chann ne pensait plus à Siriane et ils imaginèrent ensemble les développements futurs de White Wolf Veggies.

Chapitre 33

Salimah était partie de bonne heure ; ils avaient dormi ensemble après un long moment de tendresse partagée. Anderson resta chez lui encore une heure pour commencer la journée avec Chann et il arriva tard à son bureau. Il regroupait dans un dossier les documents pour la réunion de pointage mensuelle lorsqu'il reçut un court message de Chann : « *Merci Anderson, c'était une journée et une soirée parfaites. Je ne sais pas toujours vous exprimer ma reconnaissance, à Salimah et à toi.* » Il resta plusieurs minutes devant son écran à relire ces mots anodins en essayant de comprendre comment Salimah et Chann avaient réussi à prendre tant de place dans sa vie.

La réunion s'acheva sur les priorités d'action. Gopal et Ashley restaient sur leur position, mollement soutenus par Edward Bunks, chargé de la planification et du budget. Anderson balaya lentement la pièce du regard. La salle de réunion ressemblait plus à un salon vingtième siècle qu'à un espace de travail contemporain. Le tapis épais et les tentures qui habillaient les fenêtres s'accordaient parfaitement au mur bibliothèque désuet qui faisait face à l'entrée. L'ensemble était élégant et sobre, sa qualité luxueuse dissimulée par une apparente simplicité.

— Je renonce à vous convaincre, dit-il enfin, mais pas à vous livrer mon ressenti. Notre population cible se trouve dans le troisième et plus encore dans le quatrième district, puisqu'il faut admettre que des habitants survivent entre les friches industrielles et les bureaux abandonnés. Vous êtes convaincus que ces gens ne sont pas responsables de leur situation mais vous pensez l'urgence sociale en termes sanitaires et culturels, un peu comme les sociétés coloniales voulaient apporter l'hygiène et l'éducation aux peuples inférieurs...

— Cher Anderson, le coupa Ashley, il me semble percevoir dans vos propos des traces de préjugés de classe. Votre regard sur la société nous est précieux et fait avancer notre propre perception, mais comprenez que toute l'histoire de United Mankind est celle de citoyens aisés qui avaient à cœur de partager leur prospérité avec de moins favorisés. Il me semble que ce sentiment est parfaitement respectable.

— D'ailleurs où voulez-vous en venir ? reprit Gopal. Vous remettez en cause les lignes d'action fondatrices de United Mankind mais pouvez-vous formuler un autre projet ?

— Je crois que notre mission est d'accompagner les initiatives de terrain, celles par lesquelles les populations en difficulté regagnent leur autonomie. La coopérative était un bon projet ; les maraîchers de F.D.F. l'avaient construite eux-mêmes et pour eux-mêmes. Nous leur avons permis de la légaliser et de la développer mais en les remettant dans le système qui dépossède les individus de leur destin. La maîtrise de l'alimentation, c'était la première brique de leur indépendance vis-à-vis d'une société qui

ne les considère plus que comme des consommateurs soumis et finalement nous avons utilisé nos ressources pour les faire rentrer dans le rang.

— Je comprends votre frustration, répondit Gopal, mais considérez plutôt la dynamique que le projet a créée. Pensez à tous ceux qui se socialisent par le travail et à l'engagement des jeunes du deuxième district, pensez à ce que White Wolf apporte à Chann et à son rôle futur dans la société. Rien n'aurait été possible sans les ressources que nous avons mobilisées et le compromis que nous avons signé.

Il se tourna vers Edward Bunks :

— À propos de ressources, Edward, voulez-vous nous rappeler quelles sont les nôtres ?

Edward n'eut pas besoin de consulter son écran :

— Vingt pour cent du chiffre d'affaires généré par les publications et quelques prestations, un tiers de contributions à projets, le plus souvent des fondations d'industriels, le reste en subventions du Conseil.

— Alors au fond, je crois que ce débat est inutile, conclut Gopal en regardant Anderson, sauf si votre économie alternative est capable de prendre en charge nos frais de fonctionnement.

Ashley et Bunks se levèrent pour quitter la salle, tandis que Gopal vint s'asseoir à côté d'Anderson :

— Auriez-vous de nouvelles informations concernant le drame de July First ? Je me disais que vous avez peut-être gardé des contacts avec lesquels échanger sur ce qui nous concerne...

Anderson hésita, brutalement confronté à la question de sa confiance en Gopal et assailli par les pires scénarios qu'il avait entrevus. Sans en être proche, Gopal était en relation avec Rajani et largement dépendant du Conseil. D'autre part, il était parfaitement concevable que le Foyer soit directement impliqué dans la sélection des filles qui agrémentaient ses soirées. Mais son intuition lui disait que Gopal ne pouvait pas être complice et il ne savait pas comment en

convaincre Felicidad. Anderson capta son regard :

— Je voulais justement vous en parler et cette discussion devra rester strictement confidentielle. La fille venait de chez Rajani où une nuit de débauche se terminait. Elle a quitté la résidence en compagnie d'une autre qui a été retrouvée et doit être interrogée ; elle était vraisemblablement en contact avec le Foyer...

Gopal se leva et se mit à arpenter la pièce, les mains croisées dans le dos :

— Il est temps que je vous fasse un aveu, dit-il. Mon inquiétude concernant ce qui se passe au Foyer était la principale raison pour laquelle je vous ai demandé d'aller enquêter sur place. Je ne doutais pas que vous sauriez détecter toute activité suspecte.

— Il y a d'autres enjeux, répondit Anderson, encore plus graves en ce qui me concerne. Revenez vous asseoir s'il vous plaît.

Il lui raconta tout de son combat dans l'ombre contre Rajani, du chantage qu'il avait pu exercer sur ce dernier et des liens entre Rajani, Dell, Siriane et Chann, sans dévoiler

l'identité de Felicidad ni le rôle de Salimah. Gopal l'écouta avec la plus grande attention sans l'interrompre. Dans le silence qui suivit, chacun mesurait l'importance de l'instant pour leur avenir réciproque et celui de leur relation. Puis Gopal posa sa main sur le bras d'Anderson :

— En toute logique, dit-il, je devrais exiger votre démission immédiate. Mais je crois que vous avez fait exactement ce qu'il fallait faire et je me félicite d'avoir fait entrer le loup dans notre bergerie. Allons déjeuner et parlons de la suite.

Chapitre 34

Dell rentra de sa promenade quotidienne dans le parc en fin de matinée. Il accrochait sa veste dans l'entrée quand il entendit un bruit de pas dans son salon. Il entra dans la pièce et trouva Rajani devant la baie vitrée, lui tournant le dos.

— Vous m'attendiez ?

— Oui, nous devons parler.

Rajani se retourna ; il avait en main un pistolet magnétique de petit format.

— Qu'est-ce qui devrait m'empêcher de me débarrasser de vous ? demanda-t-il.

Dell sentit une sueur froide descendre le long de son dos.

— Vous auriez dû partir quand je vous l'ai proposé, continua Rajani, maintenant la situation est difficile.

Dell fut un peu rassuré, Rajani voulait parler ; s'il était venu l'abattre, ce serait déjà fait.

— Difficile, mais peut-être négociable, répondit-il, je ne vois pas quel intérêt j'aurais à vous créer des problèmes.

— C'est déjà fait, lança Rajani.

— Je le regrette, mais j'ai réagi sans réfléchir et ces filles avaient besoin d'aide.

Rajani haussa les épaules, rentra le pistolet dans la poche de sa veste, et vint s'asseoir dans l'élégant canapé.

— Les agents de sécurité ont paniqué. Une des filles n'avait pas d'implant d'identité et allait être interceptée, puis interrogée. Ils ont

fait ce qu'ils pensaient devoir faire. À qui avez-vous parlé ?

Dell eut une brutale remontée de stress. Il fallait répondre et il manquait de temps pour réfléchir ; il choisit de dire la vérité, convaincu que Rajani pouvait retrouver la trace de son appel.

— J'ai appelé Siriane, c'est la seule à qui je fais confiance.

Rajani le regarda avec une expression de profonde lassitude et reprit la parole sur un ton fataliste :

— Bien sûr, Siriane, la mère de Chann qui vit maintenant chez Anderson Hill. Et vous pensiez que ça resterait entre vous ?

— Non, je voulais qu'Anderson soit impliqué. Vous avez tenté de corrompre Siriane et je ne l'ai pas accepté. Siriane est plus qu'une amie, c'est la seule personne qui a toujours pris soin de moi.

Rajani regarda longuement le parc par la baie vitrée, les mains croisées en repos sur ses genoux.

— On ne pourra pas prouver que je suis à l'origine du décès de cette fille, dit-il, parce que ce n'est pas le cas. Ma sexualité ne regarde que moi et j'ai toujours payé généreusement celles qui ont librement participé à mon plaisir. Mais la discrétion est une obligation dans ma position, et vos confidences à Siriane ne manqueront pas de faire leur chemin. Que proposez-vous pour sortir de cette situation ?

Dell était resté debout et il se mit à marcher, brutalement rattrapé par le sentiment d'horreur et de désespoir qu'il repoussait depuis de nombreux mois. Arrivé à l'extrémité du canapé, il saisit la statue de bronze qui trônait sur une sellette d'acajou, se retourna d'un bloc et l'écrasa de toute sa force sur la tête de Rajani dont le visage refléta brièvement une totale stupéfaction, avant qu'il ne tombe en avant, offrant une épouvantable vision de cheveux et de cervelle mêlés. Dell tremblait de tout son corps. Il laissa tomber la statue sur le tapis, respira lentement et profondément pour retrouver un peu de calme. Il regarda longuement le corps, puis il plongea la main dans la poche de Rajani et sortit le pistolet magnétique ; il n'était pas

chargé. Dell sembla se tasser sur lui-même et il traversa la pièce pour débrancher le câble d'alimentation de son bureau digital. Il sortit ensuite par la baie vitrée, marchant vers le vieux cèdre. À bout de bras, il réussit à se saisir de la branche la plus basse, se hissa jusqu'à l'enfourcher, puis se pencha en avant, un peu comme Rajani s'était effondré, et ses mains tremblaient tandis qu'il façonnait avec le câble un nœud coulant passé autour de son cou et l'attachait solidement à la branche supérieure. Puis il se laissa tomber de tout son poids sous le cèdre en pensant à Dorian Gray. Il n'était pas encore froid qu'un écureuil curieux lui sautait sur l'épaule.

Chapitre 35

Le regard d'Anderson fit le tour de la salle, s'attardant sur un éclat de peinture prolongé d'une rayure profonde. Ce n'était pas une cellule d'interrogatoire comme il les avait longtemps fréquentées, ni une salle de réunion conventionnelle ; quelque chose entre les deux, avec une porte blindée et aucune

fenêtre. Felicidad assistait à l'entretien. Ils étaient trois autour de la table, plus lui. Le patron de la Brigade des Homicides s'appelait Georges Bern, et Anderson le connaissait depuis longtemps. C'était un homme calme et pondéré d'une soixantaine d'années, nettement en surpoids, qui n'élevait jamais la voix. On ne savait pas toujours s'il parlait pour lui-même ou pour être entendu. Il reprit la parole avec l'air de s'excuser :

— Il s'agit quand même de l'homicide du Maître du Conseil et rien ne doit être négligé, d'autant que la motivation de Dell reste incertaine. Voulez-vous relire votre témoignage, et peut-être le compléter avant de l'authentifier ?

Anderson se servit un peu d'eau, vida le verre et le reposa sur la table.

— Ce n'est pas nécessaire, je n'ai rien oublié, dit-il en posant la main sur le capteur. De votre côté, acceptez-vous de partager quelques informations, avec le porte-parole de United Mankind ?

Georges Bern lui sourit aimablement :

— Votre position n'est pas enviable : votre Foyer du troisième district est lourdement impliqué.

— Je vous ai fait part de mes soupçons de complicité du Foyer et du Centre de Soins avec le réseau d'exploitation des clandestines. Est-ce confirmé ?

Le capitaine Bern se leva lourdement et s'adossa au mur, les mains dans les poches d'un pantalon démodé, mais confortable :

— Ces chaises sont détestables, dit-il. Anderson, à aucun moment vous n'avez été personnellement incriminé dans cette affaire, et je ne vois pas d'inconvénient à partager des informations que vous n'avez aucun intérêt à ébruiter. Il s'agit surtout du témoignage de la dénommée Indah, envoyée chez Rajani pour assurer des services sexuels. Elle vient, comme beaucoup d'autres, de la zone HOA d'Afrique de l'Est. Je passe les détails sur son recrutement, son transit vers l'Union, son accueil dans le troisième district et son initiation professionnelle ; c'est sordide et ça ne vous apprendrait rien.

Anderson approuva d'un signe de tête et son regard croisa celui de Felicidad.

— Ce qui vous concerne, continua Georges, c'est que Kipling a utilisé son accès au Centre de Soins pour monter, avec un des médecins, un petit commerce très lucratif. Il y envoyait de jeunes clandestines qui recevaient un implant d'identité récupéré sur des cadavres, ce qui leur était nécessaire pour accéder aux districts de leurs clients. Kipling maintient qu'il ignorait tout de leurs activités et qu'il s'agissait simplement de légaliser leur présence dans l'Union, dans le cadre de l'action humanitaire bien sûr.

— Pensez-vous que d'autres personnes de l'équipe sont impliquées ou que Kipling agissait seul ?

— C'est ce qu'il a déclaré, et c'est ma conviction, ce qui n'exclut pas la complicité passive de ceux qui se doutaient de quelque chose mais préféraient regarder ailleurs.

— Vous pensez à Gopal ?

Georges Bern regarda ses pieds avant de répondre.

— Nous l'avons interrogé. J'ai compris pourquoi il vous avait confié cette mission d'investigation et nous l'avons mis hors de cause. Avez-vous d'autres questions ?

— C'est peut-être secondaire, mais j'aimerais savoir ce que vous avez trouvé sur la fille de July First. Sa présence dans le premier district reste un mystère puisqu'elle n'était pas passée par le Centre de Soins pour pose d'un implant.

Le capitaine Bern se tourna vers Felicidad. Elle ne parla pas tout de suite, prenant le temps de rencontrer le regard d'Anderson.

— Siriane a apporté quelques éléments de réponse, énonça-t-elle. Elle avait vu la fille lors d'une soirée précédente chez Rajani et la plupart des personnes présentes semblaient la connaître. Elle a demandé qui elle était à Alekseï et ce dernier a répondu en riant que c'était la fille adoptive de Rajani. Il semble qu'elle soit née dans le premier district et qu'elle a grandi dans l'anonymat de la domesticité jusqu'à ce que Rajani pose son regard sur elle. C'est aussi ce qu'Indah a

compris de leur échange dans le cabélec, mais la fille était assez incohérente.

Le ton de Felicidad était ferme et factuel, mais tout son visage reflétait une profonde indignation.

— De fait, reprit-elle, nous sommes convaincus qu'elle a été élevée et maintenue dans l'état de jouet sexuel, sans existence légale, pour le plaisir de quelques notables du premier district. Son évasion leur a posé un problème majeur. Je doute que l'on arrive à réunir les témoignages qui permettraient de le prouver mais de toute façon Dell a fait justice lui-même.

Le capitaine Bern esquissa un sourire :

— Lieutenant, ce ne sont pas des propos que je peux accepter de votre part, mais je veux bien les ignorer pour cette fois ; ce salopard a eu ce qu'il méritait !

Chapitre 36

Le cryomatorium était un modeste bâtiment circulaire de verre opaque et de pierre, niché dans la plus ancienne partie du parc Bradbury. Il n'y avait personne sur l'aire de dépose lorsqu'Anderson, Salimah et Chann sortirent du cabélec, mais un androïde d'accueil les attendait devant l'entrée. Il les salua par leur nom et les invita à le suivre dans le hall de méditation. Les parois vitrées inscrites entre d'étroites colonnes lisses et satinées, étaient animées d'images mouvantes évoquant une traversée de nuages par des rayons de soleil tandis qu'un chant angélique semblait tourner dans cet espace céleste. De simples blocs de calcaire poli, disposés sans alignement, permettaient de s'asseoir et se recueillir tandis qu'un fac-similé holographique de Dell semblait chercher un endroit pour accueillir sa solitude.

Ils avancèrent dans la salle et Siriane, debout près de Leandro, les salua d'un simple mouvement de tête ; elle semblait plongée dans un profond recueillement. Alekseï était

assis à l'écart. Après quelques minutes, l'androïde leur fit signe d'entrer dans la pièce de cryomation, baignée dans une luminosité douce. Au centre de celle-ci, le corps de Dell reposait dans une coque bleue, au sein d'une demi-sphère de verre opalescent. Ils prirent place sur des bancs de pierre en arc de cercle, disposés tout autour de celle-ci. Au bout de quelques instants la lumière ambiante diminua progressivement, mettant en évidence la luminosité bleue propre à la demi-sphère. Celle-ci se remplit d'une vapeur d'azote liquide qui fit disparaître le corps de Dell, tandis qu'une vibration traversait la pièce. Un autre chant s'éleva tandis que la lumière revenait. Dans la demi-sphère, il ne restait plus qu'une fine couche de poussière.

Ils sortirent en silence, traversant la première salle où l'on ne voyait plus la silhouette de Dell, et ce n'est qu'après avoir rejoint le parvis extérieur que Siriâne s'avança vers eux. Chann vint à sa rencontre et elles s'embrassèrent longuement sans que la chose soit difficile, tandis qu'Alekseï restait en retrait.

Puis Siriane se tourna vers Salimah et Anderson avec émotion :

— Je sais ce que vous représentez pour Chann, et ma reconnaissance est immense. J'ai envers vous comme envers elle une dette que je ne pourrai jamais effacer.

Chann lui prit la main :

— C'est pourtant facile, dit-elle, il suffit de trouver une place pour nous dans ta vie.

Siriane détourna un regard devenu brillant :

— Merci pour ces mots, Chann, beaucoup de choses devraient changer, je le désire vraiment.

Elle les regarda de nouveau tous les trois et Salimah fut émue par le mélange de courage, d'affection et de tristesse qu'elle lut dans ce regard. Siriane s'éloigna pour rejoindre Alekseï qui l'emmena vers les cabélecs en attente sans manifester sa présence, sa grande carcasse hésitante voûtée par la culpabilité.

Salimah serra contre elle Chann qui les regardait partir. Ils allaient prendre le même chemin lorsqu'Anderson reconnut avec

surprise la silhouette familière de Felicidad qui s'approchait à contre-jour. Anderson se tourna vers Salimah :

— Ne m'attendez pas, lança-t-il, je rentrerai plus tard.

Felicidad l'ignora et s'avança pour se présenter :

— Je suis Felicidad, je voulais vous rencontrer et c'était plus simple comme ça ; j'espère que le moment n'est pas trop mal choisi.

— Je ne crois pas, répondit Salimah, et toi Chann ?

Chann était pétrifiée : tout ce qu'elle avait oublié depuis des mois, l'image de Lola sur l'écran et la sensation des mains de Rajani sur sa poitrine la submergeaient sans qu'elle puisse réagir.

Felicidad lui prit le bras et l'écarta un peu des autres en leur tournant le dos :

— J'ai repensé cent fois à ce que tu as vécu, Chann, et je m'étais promis de te demander pardon. Une autre fois peut-être, j'essaierai de t'expliquer.

Chann avait la gorge nouée et ne pouvait répondre, mais elle posa sa main sur celle de Felicidad qui la remercia d'un sourire chaleureux avant de se tourner vers Salimah :

— J'ai quelques informations à partager avec le Capitaine, je veux dire avec Anderson, enfin peu importe. Mais j'espère que nous nous reverrons.

— Ce sera un plaisir, acquiesça Salimah en entraînant Chann vers la sortie.

Anderson et Felicidad se retrouvèrent face à face. Elle était détendue, pleine de l'énergie qu'elle venait de recevoir, et lui un peu déstabilisé.

— Je crois que je pourrais me passer des informations, dit-il, mais tu as bien fait de venir.

Il vit Felicidad se raidir comme s'il lui avait jeté un seau d'eau froide.

— Anderson, d'abord je vais cesser de te vouvoyer parce que je ne supporte plus ce déséquilibre. Ensuite, tu n'es plus en position d'approuver ou pas ce que je fais.

— C'est juste, dit-il, mais ce n'est pas le capitaine qui parlait, juste moi. Je me contenterai des informations.

Felicidad eut du mal à ne pas rire :

— Excuse-moi, dit-elle, tu me manques et parfois j'ai honte de la place que je t'ai laissée prendre.

— J'étais capitaine de brigade et célibataire, c'était compliqué. Je ne suis plus ni l'un ni l'autre et il te reste mon amitié et mon respect.

Felicidad lui tourna le dos pour cacher son émotion. Elle portait un court blouson sur un pantalon ajusté et Anderson admire les épaules, la taille et le reste ; elle était superbe.

— Kipling est en détention avec de lourdes charges contre lui, dit-elle en se retournant, il parle beaucoup et nous vérifions chacune de ses déclarations. Il a livré ses clients, ce qui a permis d'arrêter les principaux organisateurs de la traite des clandestines. J'ai assisté à chaque interrogatoire ; nous avons tenté d'identifier le maximum de personnes impliquées, sans établir de complicité active d'autres permanents du Foyer. Mais la responsabilité de United Mankind a été

évoquée à plusieurs reprises ; quelqu'un du bureau serait intervenu pour obtenir l'autorisation administrative d'accueil de clandestins et pour leur donner un accès direct au Centre de Soins. L'interrogatoire de Kipling et celui de Gopal ont conduit à une hypothèse unique ; il s'agirait d'Ashley Beresford.

Anderson manifesta son incrédulité d'un mouvement de dénégation :

— Je ne peux pas y croire ; on peut douter de la sincérité de son engagement, mais pas l'imaginer complice d'un trafic sexuel !

— Non bien sûr, mais elle avait peut-être des raisons de ne pas chercher à connaître la vérité.

— Je vois ce que tu veux dire ; quelqu'un ayant sur elle l'influence de sa haute position lui aurait suggéré de faire ces démarches, pour le bien de jeunes clandestins qui n'ont aucune chance d'être régularisés, c'est ça ?

— C'est ce que nous pensons ; il a suffi de rassurer sa conscience en évoquant les possibilités d'insertion des jeunes.

Anderson posa sa main sur l'épaule de Felicidad :

— Tu n'étais pas supposée me communiquer ces informations, mais elles nous permettront peut-être d'éviter un scandale. Encore une fois ton aide est précieuse ; merci Felicidad.

— N'hésite pas si tu en as encore besoin, dit-elle d'un air résigné, j'ai du mal à refuser.

Elle fit demi-tour et s'éloigna d'un pas rapide tandis qu'il suivait du regard le discret balancement de ses hanches.

Chapitre 37

Les locaux de United Mankind étaient presque déserts, seule la voix tendue d'Ashley Beresford indiquait une présence par la porte entrouverte du bureau de Gopal :

— Nous devons absolument fermer le Foyer, disait-elle, ce sera la preuve de notre indignation et de notre bonne foi.

Il y eut un bref silence avant que Gopal réponde fermement :

— Il y a d'autres enjeux, Ashley, fermer le Foyer ce serait discréditer toute l'équipe et

renvoyer à la rue ceux qui le fréquentent ; c'est hors de question.

— Ne croyez pas m'intimider, retorqua Ashley d'une voix qui montait en tension, je sais que vous redoutez les révélations que certains pourraient faire, et c'est pour ça que vous les protégez.

— Parce que vous ne vous doutiez de rien ? demanda Gopal sans ironie, vous qui ne manquez aucune réception des membres du Conseil vous n'avez jamais entendu la moindre rumeur sur les soirées de Rajani ? Permettez-moi d'en douter !

Anderson craignait qu'Ashley sorte brusquement de la pièce et il s'éloigna discrètement pour aller attendre dans son bureau. Gopal arriva quelques minutes plus tard :

— Vous allez peut-être m'en vouloir, dit-il, mais je suis content que vous soyez là pour partager mes soucis.

— On dit que c'est dans l'adversité que se révèlent les amis, répondit Anderson en riant, mais je serais prêt à échanger un peu d'amitié contre de la tranquillité.

— Essayons de trouver les deux, conclut Gopal en s'installant.

Anderson servit le café et déclara d'un ton aimable :

— Je ne vous en veux même pas de m'avoir envoyé au front sans me prévenir.

Le sourire de Gopal s'élargit :

— Je n'avais que de vagues soupçons, et aucune idée de ce qui se passait vraiment. Finalement, ça nous a échappé à tous les deux.

— L'abcès est crevé, mais il reste un peu de nettoyage à faire, non ?

— Et bien, c'est ce dont il faut parler. Pour l'instant, l'enquête n'a pas identifié de complice de Kipling mais ce trafic durait depuis longtemps ; les permanents du Foyer ont eu le temps d'observer des anomalies.

Anderson approuva d'un hochement de tête.

— Par ailleurs, continua Gopal, la dépendance financière de United Mankind a peut-être incité ses administrateurs à ignorer les signes de..., il hésita en cherchant ses mots,

de la dépravation morale de certains membres du Conseil.

Gopal termina son café :

— Que pensez-vous de la situation ?

— Je ne crois pas qu'il faille couper des têtes mais réaffirmer nos valeurs et expliquer comment nous entendons les défendre à l'avenir. Je suis invité à m'exprimer demain sur Second District News, et je veux pouvoir le faire avec honnêteté et conviction.

— Je partage votre point de vue, répondit Gopal après un silence. Je vous propose de travailler dès ce matin avec Ashley sur le contenu de votre intervention. Ceci dit, je préférerais qu'on évite certains mots, même entre nous. Je vais voir si elle est calmée et disponible pour se retrouver à dix heures, j'ai quelques urgences à traiter avant.

Une demi-heure plus tard, ils s'installaient avec Ashley en salle de réunion pour préparer un plan de conférence de presse.

Anderson prit la parole :

— Charlene Brooks vient de me contacter. Elle m'informe de leur décision de traiter les

divers aspects de l'affaire par une émission spéciale sous forme de docu-fiction, avec reconstitution des scènes les plus dramatiques et l'intervention de plusieurs témoins. Elle sollicite ma participation.

Ashley réagit d'un ton indigné :

— C'est inacceptable, nous n'allons pas nous prêter à cette parodie indécente !

Gopal se tourna vers Anderson :

— C'est aussi votre position ?

— Nous avons un quart d'heure devant nous, dit-il posément, c'est suffisant pour évaluer les avantages et les inconvénients de ce scénario.

Ashley se leva, le toisant avec mépris :

— Je refuse d'envisager cette mascarade ; vous y travaillerez sans moi !

Elle sortit de la salle à grands pas et Anderson quitta sa place pour refermer la porte derrière elle :

— Que dites-vous de ça ? demanda-t-il sans se rasseoir.

Comme souvent lorsqu'il devait s'exprimer avec prudence, Gopal se leva à son tour pour marcher de long en large.

— À vrai dire je ne suis pas très surpris, bien qu'Ashley ne nous ait pas habitués à cette véhémence. Nous avons déjà eu un échange assez vif ce matin, et je me suis demandé si elle ne préparait pas les conditions d'un départ la tête haute et l'honneur en étandard.

— Avec quelles motivations ?

— J'ai remarqué au fil de nos années de collaboration que son idéal humaniste pouvait faiblir devant les difficultés du quotidien et cette explication nous évitera de plus graves interrogations. Mais je crois qu'elle en savait plus qu'elle ne l'avouera jamais. Que conseillez-vous pour Weekly Events ?

— Je vois un intérêt à jouer le jeu. Il y a tellement d'éléments dramatiques et scandaleux à scénariser que les détails seront écartés. Le public se souvient de moi comme du capitaine Hill et je peux négocier avec Charlene de mettre en scène l'instinct de l'ancien policier sans établir de lien formel entre Kipling et nous. Le show sera assez

réussi pour éviter les questions et je préfère ça à une interview.

— Et nous ferons notre conférence de presse plus tard, quand le spectacle sera terminé, conclut Gopal. Vous pouvez la rappeler pour donner votre accord.

Chapitre 38

Le recrutement lancé par Chann avait un succès inattendu ; après quelques pionniers issus de sa promotion, toute une communication informelle sur White Wolf se développa sur les réseaux, en parallèle de la promotion des Merry Meal, et une douzaine de jeunes avaient décidé de vivre cette expérience collective qui les sortait du deuxième district. Des amitiés se nouaient, des groupes de travail se constituaient et une sorte d'effervescence créative s'était emparée de la coopérative. Elle se transformait à la vitesse d'une chrysalide qui éclot en un imprévisible et chatoyant papillon dans une profusion d'initiatives qui contrastait radicalement avec le cadre normatif et rigoureusement contrôlé de la

production pour Everyday Enjoyment. Plusieurs de ces projets étaient portés par des migrants habitués à se débrouiller avec peu de moyens ; les jeunes découvraient l'habileté et l'intelligence pratique de ceux qu'ils croyaient inférieurs et sans ressources et de multiples talents se révélaient au contact de ce savoir-faire et s'exerçaient dans l'entretien et l'amélioration des bâtiments et des équipements.

L'après-midi était déjà bien avancée quand Soana entra dans le bureau :

— Je ne te dérange pas ?

Greg leva le nez de son écran :

— Au contraire, la gestion commence à me fatiguer sérieusement, répondit-il en riant.

— Greg, ça ne peut plus durer. Il commence à faire froid et nous ne sommes pas équipés pour préparer des repas chauds à trente ou quarante travailleurs affamés !

— Tu fais bien d'en parler. Il y a un moment que j'y pense... et ce n'est pas l'espace qui manque pour installer une cuisine collective. Tu veux t'en occuper ?

— Pas toute seule !

— Et bien monte une équipe et fait un budget ; on ne manque pas de trésorerie pour l'instant et nous trouverons peut-être du matériel à récupérer. Et n'hésite pas à voir grand, je trouverais utile qu'on puisse ouvrir notre table à tous ceux qui voudront goûter tes recettes.

— Waouh ! s'exclama-t-elle, j'adore cuisiner et je n'en peux plus du maraîchage. Mais tu es sérieux, on démarre une activité de restauration ?

— On teste en tout cas, et entre nos besoins internes et quelques clients extérieurs ça va tout de suite faire du monde. Si on voit trop petit ça risque de poser problème très vite. Tu es partante ?

— Ok, je recrute un groupe de motivés !

Elle s'assit devant un écran et publia l'annonce suivante sur le réseau de coopérateurs : « La cuisine t'intéresse et tu aimerais développer un projet autonome au sein de la coopérative White Wolf ? Contacte rapidement Soana, quelles que soient tes compétences ».

Ils échangèrent encore un moment sur le projet avant que Soana ne retourne terminer le nettoyage de la cantine sommaire où les maraîchers faisaient leur pause. Greg rédigea quelques notes de synthèse et prit son Energy Phone :

— Hello Greg ! Tout va bien dans la tanière des loups ?

— Suffisamment bien pour décider de couper la corde qui nous soutient comme elle soutient le pendu ! Oh pardon Anderson, ça m'a échappé, je suis vraiment désolé !

— C'est bon, Greg, l'image était quand même bien choisie. Alors tu démarres le plan C, comme Chann ?

— C'est ça. Soana commence à monter le projet de restauration. On a des jeunes de bon niveau qui ont besoin d'investir leur motivation.

— D'accord, mais vous risquez d'être bien seuls.

— Seuls, reprit Greg en riant, certainement pas ! Tu devrais venir plus souvent, Anderson ; c'est une vraie ruche ici !

— Et vos charges externes, l'énergie, le chauffage des serres et de l'indoor... ?

— On travaille aussi sur notre autonomie et tu serais surpris par la vitesse de nos progrès ; l'énergie, c'est la nôtre et personne ne va nous l'enlever !

Il y eut un bref silence avant la réponse d'Anderson :

— Je dois avouer, Greg, je n'aurais pas pensé que ça marche aussi bien.

— Et tu crois me l'apprendre ! Mais sans toi White Wolf n'existerait pas et j'ai encore besoin de toi. Il faut faire accepter le scénario par le Conseil.

— C'est le bon moment, ils ont bien d'autres soucis. Et les réunions avec Dermott et Adams commençaient presque à me manquer ! Je m'occupe de ça. Chann est au courant ?

— Non, ça vient de se décider. Attends, je regarde les entrées... non, elle n'est pas là aujourd'hui.

— Ok, ça te va si c'est moi qui lui dit ?

— Ah... ça me coûte un peu, mais je te dois bien ça !

Anderson appela Chann immédiatement :

— Attends Anderson, je sors dans le couloir... c'est bon, je peux parler.

— J'ai une nouvelle qui va te plaire, je ne voulais pas attendre ce soir...

— Je sais, j'ai vu le message de Soana tout à l'heure et j'ai compris ; c'est trop fort ! J'ai déjà répondu et bien sûr je suis dans l'équipe.

— Tu n'es pas frustrée que Soana pilote ?

— Mais pas du tout, je ne pourrais pas le faire et d'ailleurs on s'entend vraiment bien.

— Alors on fête ça ce soir avec Salimah.

Chann répondit après un silence et elle avait perdu son enthousiasme :

— Bien sûr, ce sera sympa... mais tu sais Anderson, depuis que j'ai revu Siriâne je n'arrête pas de penser à elle. Je voudrais qu'elle soit avec nous mais je sais que ce n'est pas possible. Et je m'inquiète pour elle. Elle a perdu toute confiance en Alekseï et Dell était son unique soutien.

Sa voix se brisa.

— J'ai peur qu'elle veuille le suivre...

— Non Chann, vous êtes en train de vous retrouver et jamais Siriane ne ferait ça ! Elle a vécu des moments plus durs et elle n'est plus en danger ; la violence est passée maintenant. Alekseï aussi est bouleversé et, lors de son interrogatoire, il a exprimé des regrets sur sa conduite. Felicidad a trouvé Siriane normalement éprouvée par la disparition de son ami, mais calme et sans désespoir.

— Alors pourquoi est-ce que je ne peux pas lui parler ? On communique par messages...

— Je sais que c'est difficile, mais laisse-lui un peu de temps. Elle n'est peut-être pas prête ; il y a beaucoup de peine et de culpabilité.

— Mais je suis capable de partager ça, balbutia Chann.

Il entendit son émotion et répondit doucement :

— Siriane ne le sait peut-être pas encore ; elle ne connaît pas la personne que tu es devenue. Mais je suis certain que vous allez vous retrouver bientôt.

— Merci Anderson, excuse-moi et à tout à l'heure.

Chapitre 39

Gopal se tourna vers le conseiller Dermott et Lester Adams :

— United Mankind soutiendra ce projet, déclara-t-il, et vous ?

Greg avait terminé son exposé en remerciant le Conseil et Everyday Enjoyment pour avoir donné à la coopérative les moyens de se structurer grâce au contrat d'achat de sa production. Il avait présenté sans détour le scénario de restauration et le premier chiffrage prévisionnel fourni par l'équipe de Soana. Dermott et Adams se regardèrent, et Dermott prit la parole :

— En ce qui me concerne, je ne vois rien de contradictoire avec les termes du contrat, ni d'impact négatif sur le budget du Conseil puisque la subvention qui était accordée sur les livraisons à Everyday ne pourra que diminuer si d'autres usages sont faits de la production.

Il regarda Lester Adams.

— Il y a quand même une difficulté, dit celui-ci. L'objectif du contrat était de définir un partenariat qui s'appuyait sur une clause de non-concurrence. À l'époque nous n'avions pas imaginé que l'activité de la coopérative pourrait s'étendre à la restauration, or celle-ci fait partie de notre cœur de métier ; il me semble donc que le principe initial du contrat est gravement transgressé.

— Et donc, demanda Gopal, vous pensez attaquer la décision en justice ?

— Comme le conseiller, je ne vois pas quel article du contrat permettrait de le faire. Mais celui-ci précise que la bonification de vingt pour cent sur le prix moyen de nos achats est prise en charge par le Conseil, sans que celui-ci n'ait d'obligation légale à la maintenir. S'il décidait de la supprimer, nous serions parfaitement légitimes à diminuer d'autant notre prix d'achat. Il va de soi que nous cesserons aussi toute communication dédiée et toute mise en valeur des productions de la coopérative dans notre réseau de distribution.

— Bien, dit Gopal, je peux conclure qu'à défaut de soutien votre neutralité est acquise,

n'est-ce pas ? Pourrait-on affirmer que nous passons d'un contrat à un pacte de non-agression ?

Greg approuva la formule et ils se quittèrent sur cette conclusion qui satisfaisait tout le monde.

Quelques minutes après la fin de la réunion, Gopal entra dans le bureau d'Anderson :

— D'un côté c'est un souci en moins, dit-il, mais de l'autre c'est une nouvelle inquiétude ; je ne voudrais pas que tous nos efforts aboutissent à la faillite de l'entreprise au nom d'un idéal.

— Nous n'avons pas vraiment d'autre choix que la confiance et l'accompagnement, répondit Anderson, mais personnellement je crois que White Wolf n'a pas fini de nous étonner.

— En réalité, reprit Gopal, le lancement et la gestion des Merry Meal solidaires coûtaient de l'argent au consortium, qui ne serait pas fâché de mettre un terme à l'expérience. Mais il assurait une certaine sécurité financière à la coopérative qui va certainement se trouver

fragilisée. Je doute que la subvention du Conseil soit renouvelée...

— Greg ne semble pas inquiet. Il est au contraire convaincu que cette nouvelle liberté d'action va dynamiser White Wolf et j'ai reçu ce matin un message qui montre un certain alignement de planètes en sa faveur. Il annonce une subvention annuelle et renouvelable assez substantielle de la Fondation Organs Farm à la coopérative.

Gopal ouvrit grand les yeux d'étonnement :

— Qu'est-ce qui a bien pu décider cette fondation à voter la subvention ? Ou plutôt qui ?

— C'est une longue histoire que vous connaissez en partie, répondit Anderson, je vous expliquerai à l'occasion.

— Avec plaisir ! Il ne reste qu'à s'incliner devant la providence et accompagner le destin, conclut-il avec une joyeuse ironie.

Anderson se tourna vers son écran pour relire le message du conseiller Alistair MacLeod : « *Cher Anderson, nous ne nous sommes plus parlé depuis le décès d'Ousmane ; il n'y avait rien à dire. Mais j'ai suivi de loin*

votre parcours et celui de la coopérative, en m'interrogeant souvent sur le sens de mes propres engagements. Aussi, j'ai été ravi d'être récemment contacté par votre amie Salimah. En mémoire d'Ousmane, à l'intégrité de qui je dois la vie, et parce qu'elle m'a convaincu de la pertinence de ce choix, j'ai suggéré à la Fondation Organs Farm Ltd, dont je suis "membre bienfaiteur", de voter une subvention régulière à White Wolf Veggies. Je viens d'apprendre qu'elle a été accordée et j'en profite pour vous apporter moi-même l'information. Tout le mérite en revient à Salimah et, telle que je l'ai perçue, je crains un excès de discréction de sa part. Bien à vous, Alistair ».

Anderson recula son fauteuil et resta un moment immobile, les mains croisées entre ses genoux et le regard au sol. Puis il se redressa pour écrire quelques mots à l'attention de Salimah et Chann : « *Je ne sais pas comment vous dire à quel point je vous admire, commença-t-il. Vous êtes bien plus solides que je ne l'ai jamais été et je regrette d'avoir mis si longtemps à m'en apercevoir...»* Il s'arrêta d'écrire, relut le

début de son message et haussa les épaules en supprimant le brouillon, une ombre désabusée sur le visage.

Alors il commanda un cabélec et se leva pour rentrer chez lui.

Chapitre 40

Sortant de sa chambre, Chann s'arrêta à l'entrée du salon plongé dans l'obscurité ; un ballet holographique se déroulait dans la pénombre, les danseurs évoluant sur une scène immense qui trouvait mystérieusement sa place dans cette pièce de taille modeste. Anderson était assis dans un fauteuil, un verre à la main et Salimah, présente ce soir et certainement pour la nuit, allongée de côté sur le sofa. Chann les regarda un moment, puis elle s'avança, s'interposant entre eux et la chorégraphie. Anderson effleura un boîtier sur la table et le spectacle s'effaça tandis que la luminosité ambiante revenait progressivement.

— Pardonnez-moi d'interrompre, dit-elle, on pourrait se parler maintenant ?

Elle semblait grave plutôt qu'inquiète. Salimah se redressa pour lui laisser une place près d'elle :

— Bien sûr Chann, que se passe-t-il ?

Elle s'installa et Anderson tourna son fauteuil vers elle :

— Tu as eu Siriane, demanda-t-il intuitivement ?

— Oui, assez longtemps ; c'est elle qui m'a appelée et elle va bien, ne vous inquiétez pas. Simplement, c'est si inattendu... j'ai besoin d'en parler avec vous.

— Qu'est-ce qui est inattendu ?

— Anderson, sers-moi à boire s'il te plaît... comme toi ; je vais en avoir besoin.

Il se leva pour prendre un verre dans lequel il versa sans commentaire une dose de son whisky. Chann but une petite gorgée :

— Il est moins fort que je craignais, dit-elle.

Elle posa son verre et les regarda l'un après l'autre :

— Mon grand-père, le père de Siriane, est mort, dit-elle, et ça change tout.

Anderson et Salimah étaient soudain captivés.

— Je ne vous ai jamais parlé de l'histoire de ma mère et je ne savais pas tout, reprit Chann, mais ce soir Siriane a répondu à toutes mes questions.

Elle garda le silence quelques instants, essayant de ne pas se laisser déborder par ses émotions et tentant de reconstituer le puzzle d'une vie disloquée.

— Siriane est née dans une famille du premier district ; elle était fille unique. Son père était un marchand d'art connu et sa fortune assurait une vie luxueuse. Comme elle n'avait pas de goût pour les études, elle s'ennuyait beaucoup et elle était plutôt dépressive. Elle a commencé très jeune à prendre régulièrement du Serestil. À l'adolescence, après le départ de sa mère avec un autre homme, elle a essayé de se suicider puis elle s'est enfuie dans le troisième district pour échapper à son père.

Elle hésita et se blottit dans l'angle du sofa, enserrant ses genoux entre ses mains comme

si elle avait froid. Elle reprit d'une voix altérée en cherchant les mots :

— Elle était partie avec un peu d'argent en le menaçant de révéler ce qu'il lui avait fait s'il tentait de la retrouver et il n'a pas essayé. C'est à cette époque qu'elle a rencontré Dell et ils ont vécu de l'argent qu'elle avait pris... comme un frère et une soeur. Il était beau et elle le trouvait intelligent et sensible, mais il n'avait pas pu étudier et n'avait aucun avenir. Alors il l'a convaincue de se porter candidats ensemble pour devenir Domestic Friends. Ils ont été recrutés sous contrat de formation et ils terminaient le cursus quand Siriane a rencontré mon père. Elle a suivi Christopher et il a remboursé la compagnie pour la libérer de ses engagements. Dell s'est retrouvé seul et a fini par être placé chez Vandana.

— Et quand Siriane a quitté Christopher, Dell l'a aidée à être employée par Alekseï, n'est-ce pas ? l'interrompit Anderson.

Chann acquiesça d'un mouvement de tête :

— Ce soir, elle m'a dit que Dell est la seule personne qui s'était vraiment occupée d'elle et que sans lui elle n'aurait pas survécu.

— Et maintenant, comment la mort de son père change la situation ? demanda Salimah.

— Il vivait seul depuis plusieurs années sans avoir refait sa vie. Siriane vient d'apprendre qu'il lui a laissé une partie de sa fortune et le reste est légué à diverses fondations. Elle m'a dit qu'il lui avait écrit une fois pour lui demander pardon de ce qu'il avait fait mais qu'elle n'avait jamais répondu.

— La voilà enfin libre de reconstruire sa vie, s'exclama Anderson, c'est une nouvelle formidable.

Salimah attendait la suite, et Chann se tourna vers elle :

— Elle me propose de s'installer ensemble, dit-elle sans retenir ses larmes, mais c'est tellement soudain ; je ne sais pas vraiment ce que ça signifie et je me sentais en sécurité avec vous.

Anderson se leva et s'assit près d'elle, sur l'accoudoir :

— Mais tu n'as plus besoin de nous pour être en sécurité ; tu nous as montré ta force et ta détermination dans les pires difficultés. Tu peux faire tes propres choix librement...

Chann essuya ses yeux d'un revers de main, lui sourit et prit la main de Salimah :

— Je sais, et je crois que ma décision est prise. Je ne voulais pas lui donner de réponse avant de vous parler mais quand elle m'a dit ça j'ai tout de suite pensé que je voulais la retrouver vraiment.

— Tu as raison d'écouter ton cœur, Chann, dit Salimah. Tu n'es plus l'adolescente que Siriane a perdue en quittant ton père. Je suis sûre que tu sauras suivre ton propre chemin tout en reconstruisant votre relation et Siriane pourra chercher le sien sans avoir à se sacrifier pour toi. Et nous serons toujours là pour t'accompagner dans les difficultés s'il le faut.

Chann lâcha la main de Salimah, essuya ses yeux et reprit son verre qu'elle termina d'un trait :

— Vous aussi, vous avez quelque chose de risqué à construire, leur dit-elle en riant, surtout si Anderson continue de cuisiner. Mais je crois que vous vous débrouillerez sans moi.

Epilogue

— Montre-moi ton bureau, demanda Salimah.

— Viens, je t'invite dans ma tanière, mais on n'est jamais sûr d'en ressortir intact... et il n'y a plus que nous dans les locaux.

Salimah prit la taille d'Anderson, inclinant la tête vers son épaule.

— J'en frémis d'avance...

Il posa son bras sur son épaule, la serrant brièvement contre lui, et ils suivirent le couloir l'un contre l'autre jusqu'à son bureau resté ouvert.

— En fait, quelqu'un nous attend, dit-il en la retenant d'entrer.

Depuis le seuil, le regard de Salimah fit le tour de la pièce au confort élégant.

— Je comprends que tu aies quitté la Brigade, dit-elle en riant, mais je ne vois personne.

La tenant toujours par l'épaule, il la fit entrer dans le bureau et la fit se retourner face

à l'affiche de White Wolf Veggies soigneusement encadrée. Salimah se serra un peu plus fort contre lui :

— Il y a longtemps qu'elle est là ? demanda-t-elle.

— Tu te souviens de la soirée avec les maraîchers après le triomphe de Chann, quand Soana a proposé ce logo ?

— Comment oublier Soana ? dit-elle en se retournant pour plonger son regard dans le sien.

Il l'embrassa sur le front avant qu'elle ne puisse réagir :

— L'affiche était là dès la première impression et j'ai complètement oublié Soana. Partons maintenant, ils vont nous attendre.

Une fois installés dans le cabélec, Salimah se pencha sur le contrôleur et la voix chaude et rauque, chargée d'humanité et de mélancolie d'Abbey Lincoln s'éleva dans l'habitacle : *"Keep your hand wide open, let the sun shine through..."*. Salimah se renversa contre le dossier et ferma les yeux.

Une heure plus tard, ils étaient assis à table autour des longs plateaux de matériau composite recyclé montés sur des tréteaux de résine. Le restaurant de White Wolf n'avait pas encore de nom définitif, mais l'espace était saisissant. Greg et son équipe avaient transformé une partie du hall de l'ancienne usine en lieu de vie chaleureux sans rien perdre de sa puissance brute. Les poutres métalliques apparentes couraient sous un plafond haut de six mètres, où pendaient des suspensions de métal poli renvoyant une lumière chaude. Les murs de béton étaient habillés par endroits de panneaux acoustiques en fibres végétales qui absorbaient les sons en créant une ambiance confortable. Contre le mur du fond, une cuisine ouverte laissait circuler les trois chariots autonomes qui assuraient le service.

Malgré la cinquantaine de personnes présentes, les conversations restaient étonnamment distinctes. Anderson observait la scène avec satisfaction. Gopal et Alistair MacLeod discutaient politique, penchés l'un vers l'autre. Greg circulait entre les tables, remplissant les verres et échangeant quelques

mots avec chacun. Felicidad était assise entre deux maraîchers qu'elle écoutait avec attention, et Indah, encore timide, se tenait près d'elle sans oser parler. Chann et Siriane riaient ensemble à l'autre bout de la table, leurs têtes rapprochées, et pour la première fois depuis des mois Anderson les voyait heureuses sans arrière-pensée.

Salimah posa sa main sur la sienne :

— Tu as réussi, murmura-t-elle.

— Ils ont réussi, répondit-il. Je n'ai fait que leur permettre de poursuivre un rêve auquel je ne croyais qu'à moitié.

Greg se leva soudain et frappa son verre avec un couteau. Le brouhaha s'apaisa progressivement.

— Mes amis, dit-il, avant de porter un toast à White Wolf et à tous ceux qui l'ont rendu possible, je voudrais vous montrer quelque chose. Quelque chose qui nous rappelle pourquoi nous sommes ici ce soir.

Il fit un signe vers la cuisine et la lumière diminua doucement. Dans la pénombre, au centre de l'espace, une silhouette holographique se matérialisa. L'image de

Chann, debout dans sa combinaison de travail défraîchie, le regard intense, la voix claire : «*Dans quel monde voulons-nous vivre ?*»

Chann se leva d'un bond ; elle avait bu plusieurs verres de vin et ses yeux brillaient d'excitation :

— Ah non, s'exclama-t-elle, pas ce vieux mélo moralisateur... et faites-moi taire la prochaine fois que je me prends pour Luther King !

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE

Achevé d'imprimer en novembre 2025
chez Messages SAS

111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com

TROISIEME DISTRICT

Quatre districts, deux mondes étanches dans un futur proche. Anderson Hill veillait sur cette frontière depuis douze ans, capitaine d'une Brigade qui ne protégeait que les puissants. Tout bascule quand Ousmane, un migrant exemplaire, meurt lors d'une arrestation absurde. Anderson démissionne. Il rejoint United Mankind, persuadé d'y trouver un sens à son combat. Mais l'ONG elle-même est prise dans les compromissions qu'elle prétend dénoncer.

Alors qu'il remonte la piste d'un trafic sexuel impliquant l'élite politique, Anderson croise la route de Chann, adolescente intransigeante, de Salimah, biologiste en quête de justice, et de Greg, maraîcher obstiné. Ensemble, ils tentent l'impossible : White Wolf Veggies, une coopérative qui refuse de plier. Dans un monde où la dignité se monnaye et où les murs sont partout, peut-on encore cultiver la révolte ?